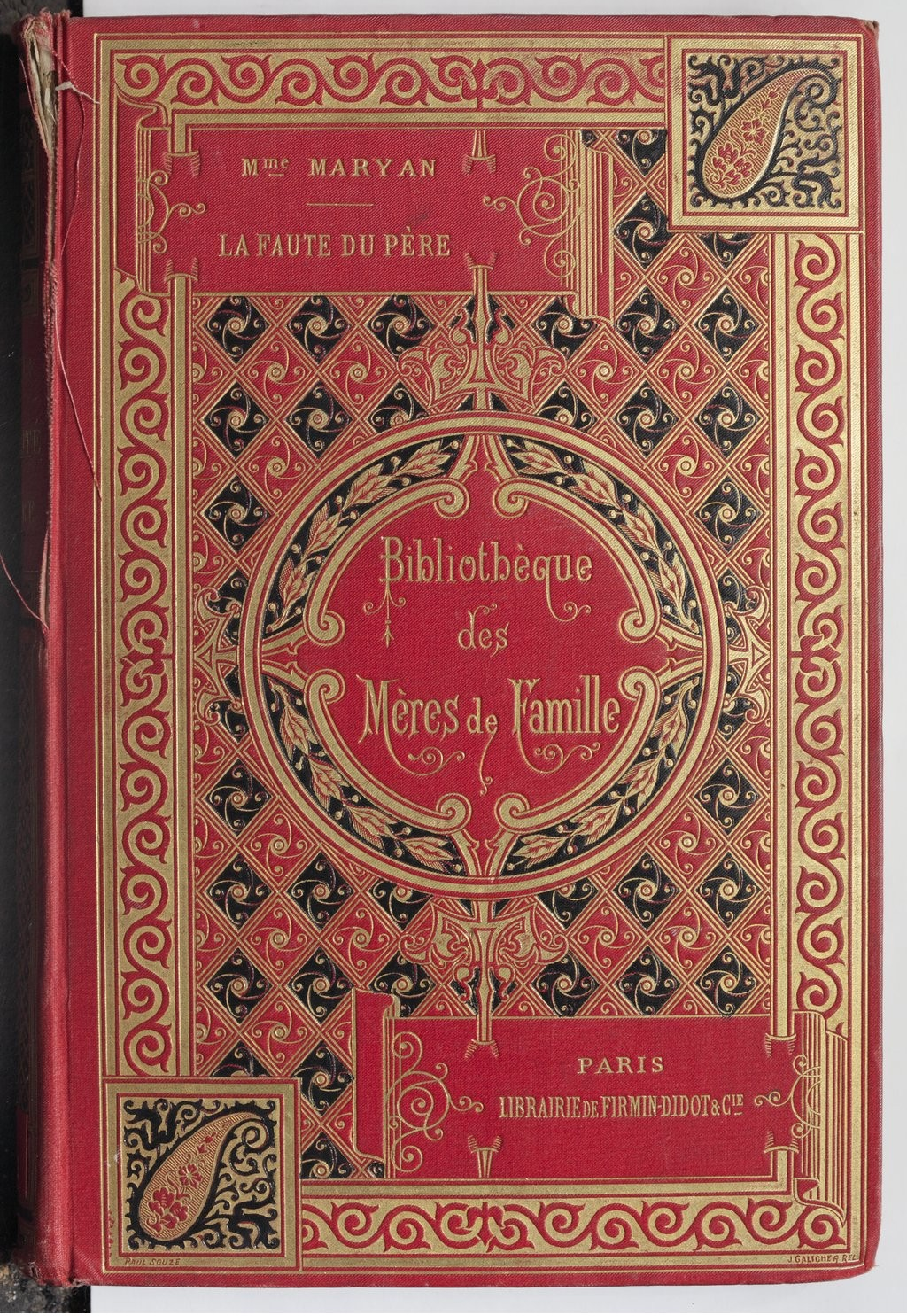
La Faute du père, par M. Maryan


BnF Gallica


Mme MARYAN
LA FAUTE DU PÈRE
Bibliothèque des Mères de Famille
PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT & Cie
PAUL SOUZE
J. GALICHER REL.



LA

FAUTE DU PÈRE.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).



Le père sauta à terre, tendit la main à sa fille. (Page 4.)

LA

FAUTE DU PÈRE,

PAR

M. MARYAN.

ILLUSTRÉ DE 9 GRAVURES HORS TEXTE

PAR RENÉ LACKER.



PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1886.

LA

FAUTE DU PÈRE.

I.

Les allées d'Étigny étaient dans toute leur animation lorsque les omnibus, les landaus et les victorias arrivèrent de la gare, amenant les voyageurs du train de dix heures cinquante-six.

Les excursionnistes sérieux étaient partis au point du jour pour le lac d'Oo, le port de Vénasque ou les Quinze-Lacs; mais les loueurs n'avaient pas encore perdu l'espoir de promenades moins lointaines, et se tenaient prêts à offrir leurs voitures, ou les petits chevaux et les ânes qui secouaient bruyamment leurs grelots à l'ombre des vieux arbres.

Les cloches des hôtels attendaient justement l'arrivée du train pour se mettre en branle, et les baigneurs flânaient devant les boutiques, ou lisaient nonchalamment les écriteaux suspendus aux troncs des arbres.

La saison étant très brillante, et les journaux de Luchon se constellant chaque jour de noms célèbres, — ministres ou députés, avocats ou orateurs, princes, banquiers ou

comédiens, — l'arrivée du train constituait naturellement une distraction fort appréciée, et par ceux qui étaient à même de reconnaître les visages des nouveaux venus, et par ceux qui, ne les connaissant que par ouï-dire, en étaient par là même d'autant plus curieux.

M. Reuben Haags, devenu du jour au lendemain célèbre dans le monde financier, ne possédait pas une notoriété d'assez vieille date pour que sa figure fût familière aux reporters et aux boulevardiers qui fumaient leur cigare dans les allées d'Étigny. Son nom, à la vérité, leur était connu; mais c'était, pour ainsi dire, la veille qu'il avait acquis cette célébrité, si fort prisée de nos jours, qui s'identifie avec les millions. Une société vaste et puissante venait de crouler, ensevelissant sous ses ruines des milliers de victimes. Mais une entreprise financière s'effondre toujours au profit de quelqu'un, et la chute de celle-ci avait été trop habilement préparée pour qu'un certain nombre d'autres entreprises ne se fussent pas enrichies de sa ruine. La Bourse s'était trouvée un instant affolée, et beaucoup de gens réputés sagaces avaient perdu la tête. Cependant il est des hommes doués d'un flair merveilleux et d'un non moins merveilleux sang-froid, sans compter un certain dédain des scrupules gênants, et il se trouva, quand un calme relatif vint à renaître, que des maisons jusque-là classées dans un ordre inférieur s'étaient tout d'un coup élevées et forçaient le public à compter avec elles.

Quelque fréquents que soient à notre époque ces coups de la fortune, ils ne passent point inaperçus. Si les naufrages sont vite oubliés, si le remous soulevé un instant

par le navire qui sombre s'efface promptement sur la grande mer mouvante, les prospérités subites sont saluées avec enthousiasme ou avec sympathie, et elles ne tardent pas à s'imposer même à des gens auxquels elles causaient tout d'abord un étonnement mêlé de répugnance.

Les journaux avaient donc parlé du banquier Haags; ils avaient discuté son origine, — prussienne, disaient les jaloux, alsacienne, assuraient les amis, israélite, en tout cas; — ils avaient raconté ses débuts, à propos desquels circulaient maintes légendes, tantôt le faisant sortir d'une banque de province ou d'un comptoir de joaillerie, tantôt lui faisant porter la balle du colporteur, mais s'accordant à célébrer l'incomparable activité, le merveilleux esprit des affaires qui, ayant triomphé d'obstacles sans nombre, le plaçaient aujourd'hui parmi les plus riches banquiers de Paris. On racontait encore que, l'installation du grand homme étant désormais trop modeste en raison de l'accroissement énorme et subit de sa fortune, il venait d'acheter un hôtel princier dans le quartier Malesherbes, hôtel qu'il s'occupait de meubler avec un luxe éclairé et une entente rare de l'art et de l'harmonie.

Mais comme aucune fête n'avait encore inauguré les salons du banquier, et comme celui-ci était un homme de travail, fort peu mondain et fuyant en général les lieux de plaisir, peu de personnes le connaissaient, et il fit ce jour-là à Luchon une entrée singulièrement tranquille.

Le landau de louage qui l'amenait produisit cependant une certaine sensation, non à cause de lui : si sa figure énergique, maigre et fine pouvait retenir l'attention, elle

ne la provoquait point. Mais à son côté était assise une jeune et charmante fille, dont le visage reproduisait ses traits avec un éclat de fraîcheur et de gaieté que, naturellement, le banquier ne possédait pas. Une mante de voyage d'un ton moyen, coulissée au cou et ornée de quelques nœuds de rubans, enveloppait discrètement sa toilette; mais elle avait relevé le voile de gaze blanche qui s'entortillait autour de sa toque et entourait son cou, et, si rapide que fût le passage de la voiture, les flâneurs eurent le temps d'admirer un teint pâle et mat, et cependant charmant de jeunesse, avec un profil aquilin qui décelait l'origine hébraïque, ainsi que les yeux noirs, admirables de forme et d'éclat, dont l'étrangeté s'alliait avec une extrême douceur et un charme pénétrant.

Le landau s'arrêta devant l'un des grands hôtels situés sur les allées, au moment où le premier coup de cloche du déjeuner tintait bruyamment.

Le père sauta à terre, tendit la main à sa fille, et tous deux, abordés au même instant par l'hôte dont, l'œil exercé avait reconnu des clients sérieux, pénétrèrent dans le vestibule de l'hôtel.

Le banquier demanda brièvement deux chambres et un salon au premier étage, et, ayant annoncé que ses malles le suivaient sur l'un des omnibus de l'hôtel, il se dirigea avec sa fille vers les chambres qu'on leur assignait.

Séparées par un salon assez richement meublé, elles donnaient toutes deux sur les allées d'Étigny.

Le domestique demanda respectueusement les ordres des voyageurs.

« Il faut déjeuner... As-tu toujours la fantaisie de prendre tes repas à la table d'hôte, Lia? »

La jeune fille, qui ôtait en ce moment son chapeau, se retourna avec un sourire qui laissait voir de véritables perles.

« Oh! certes, cher père! c'est ce qui m'amuse le plus!

— Veux-tu qu'on t'envoie une femme de chambre? »

Elle se mit à rire.

« Non, non, c'est bien inutile.

— Alors laissez-nous, » dit M. Haags, s'adressant au domestique; « nous descendrons pour le déjeuner. »

Lia allait et venait dans la chambre, versant de l'eau dans la grande cuvette de cristal, et cherchant dans son sac un flacon d'eau de Cologne.

« Je t'assure, cher père, » dit-elle, riant de nouveau, « que je n'ai nul besoin d'une femme de chambre, et que je m'applaudis bien fort de n'avoir pas emmené l'élégante personne que tu as placée à mon service... Songe que je suis encore presque une pensionnaire, et que je n'ai pas eu le temps de perdre mes bonnes habitudes! »

Le père sourit; — son sourire était doux, et atténuait ce que pouvaient avoir de dur le profil trop accentué et les sourcils noirs contrastant avec une chevelure grisonnante sur un front légèrement dégarni.

« Soit; tu as agi à ton gré, et, si tu changes d'avis, nous ferons venir ta femme de chambre... Le second coup de cloche va sonner, hâte-toi... Tu es très bien avec cette robe, et d'ailleurs les malles ne sont pas encore arrivées... »

Il ferma la porte de la chambre, et Lia, souriante et ravie, se hâta de rafraîchir son visage et de lisser la ma-

gnifique chevelure aux reflets bleuâtres qui formait à sa tête fine une triple couronne de nattes.

Comme elle remettait sur ses mains étroites et un peu longues, toutes chargées de bagues, des gants de Suède destinés à recouvrir en partie ses manches, la cloche sonna de nouveau, bruyante, pressante, et Lia, ouvrant sa porte, se trouva en face de son père qui l'attendait pour descendre.

L'immense salle à manger se remplissait lentement, et Lia, placée à l'un des bouts de la table, s'amusait à voir entrer tant de personnages divers, et surtout à analyser les toilettes des femmes. Il y en avait de très simples et de très excentriques, — des robes qu'on n'eût pas osé mettre à Paris, mais qui étaient tolérées en voyage, à la condition d'être portées avec une distinction capable de racheter ce qu'elles avaient d'audacieux. Beaucoup de personnes semblaient se connaître; elles avaient noué sans doute un de ces liens éphémères particuliers aux villes d'eaux, et qui ajoutent du piquant à la vie anormale qu'on y vient mener.

Lia, qui s'était attendue à voir au moins quelques malades, fut surprise de n'apercevoir qu'une seule personne paraissant vraiment chercher à Luchon un remède salutaire; c'était un vieillard à l'air morose, dont les mouvements étaient à demi paralysés par les rhumatismes.

Les places qui avoisinaient celles du père et de la fille restèrent vides, ce qui permit à cette dernière de se livrer gaiement à ses innocentes observations, et de dire tout bas à M. Haags combien le déjeuner lui semblait excellent.

Mais, en dépit de son parfait oubli d'elle-même et de

l'insouciance dans laquelle elle était au sujet de sa beauté, elle s'aperçut bientôt, non sans rougir, que tous les yeux s'attachaient sur elle et qu'on parlait bas en la regardant.

Dans sa naïveté de pensionnaire, elle attribua tout d'abord à sa toilette cette attention très marquée... Elle n'avait rien d'excentrique pourtant; c'était une robe de tussor au souple tissu, dont la pâle couleur écrue, relevée de quelques nœuds ponceau, s'harmonisait à merveille avec le teint mat de la jeune fille. Lia se tourna vers son père avec un peu d'inquiétude; il rencontra aussitôt son regard et sourit.

« Ma petite sauvage s'étonne qu'on la remarque? C'est un apprentissage à faire, Lia, » dit-il à voix basse et d'un ton tranquille. « Tu es jolie, et tu possèdes de plus le type le plus pur des femmes de ta race. »

Une profonde rougeur couvrit, à ces mots, le visage de la jeune fille; mais son père lui adressa une remarque qui réussit aussitôt à la distraire de l'attention dont elle était l'objet. D'ailleurs, bien qu'abondant, le repas ne dura guère. L'une après l'autre, les dames quittaient la table, sans doute pour se préparer à quelque promenade, et Lia, se levant comme elles, traversa lentement la longue salle à manger.

Son père, qui la suivait, admirait secrètement la grâce de cette taille souple et svelte, et la naïve simplicité qui tenait lieu à cette pensionnaire de la veille de l'aplomb ou de l'assurance que donne l'habitude du monde.

Elle s'arrêta au bas de l'escalier.

« Que faisons-nous, père? Es-tu fatigué?

— Très peu; mais je dois songer à ta santé, et notre

promenade d'aujourd'hui consistera à visiter Luchon et ses thermes.

— Pas d'excursion? » dit-elle, souriant à demi.

« Non, pas aujourd'hui... Mais va mettre ton chapeau; nous irons nous asseoir dans les allées pour assister au départ des excursionnistes... Tu auras bien aussi quelques emplettes à faire dans ces boutiques remplies d'objets en marbre et de lainages pyrénéens. »

Lia s'élança dans le large escalier, et, ayant trouvé ses malles dans sa chambre, elle les ouvrit avec empressement.

Si simple qu'elle fût (c'était une véritable enfant), le choix de sa toilette lui causa quelque inquiétude. Le couturier en renom chez lequel son père l'avait conduite dès sa sortie de pension, peu de jours auparavant, lui avait composé de si ravissantes robes, et avec un si grand art! Foulards soyeux, lainages souples et légers, batistes fraîches et idéales, ayant emprunté à la flore du printemps ce qu'elle a de plus délicat, tout cela expliquait bien l'embarras de la jeune fille sans mère, qui se défiait un peu de son propre goût et surtout de son inexpérience.

Elle se décida enfin pour une toilette bleu pâle, en laine légère comme un souffle, et qu'accompagnait un chapeau chargé de bluets, lequel, malgré son apparente simplicité, avait coûté une somme folle.

On s'est accoutumé à proclamer le bleu la couleur des blondes. Les brunes savent, elles, combien la pâle nuance azurée relève leur teint et contraste heureusement avec leur chevelure. Lia était merveilleusement jolie lorsque, ouvrant son ombrelle chargée de dentelles blanches, elle parut au bras de son père sur les allées.

II.

Il n'était point dans le caractère de M. Haags de goûter très vivement les beautés de la nature. C'est là, en effet, un don qui ne survit à la jeunesse que chez un petit nombre d'hommes. A la vérité, ceux qu'un labeur intellectuel ou sédentaire enchaîne dans les villes pendant la grande partie de l'année sont avides de l'air des champs; mais ne vous y trompez pas : ils y cherchent plutôt le bien-être physique, le repos et la fraîcheur, que les jouissances plus raffinées du poète et de l'artiste. Certains travaux sont par eux-mêmes de nature à paralyser en nous la fibre poétique, et surtout certaines passions dessèchent absolument dans notre esprit la source des jouissances champêtres. Dans la jeunesse, la plus simple campagne nous transporte, et chaque arbre, chaque fleur, chaque brise printanière emprunte un langage aisément compris de notre imagination. Plus tard cette imagination blasée a besoin de sensations plus vives, et le plus souvent la nature ne lui parle qu'à la condition de l'étonner.

M. Haags n'avait jamais été un poète, bien qu'il eût eu, naturellement, son heure de jeunesse. Il possédait aux environs de Paris une villa où il allait parfois se reposer de ses travaux; mais il n'avait cédé, en s'en rendant acquéreur, qu'à la nécessité impérieuse de détendre ses nerfs, et peut-être aussi au besoin de suivre une routine

et de posséder, comme ceux qui l'entouraient, un coin de terre où il pût rassembler ses amis. Mais la fraîche vallée de la Seine n'avait jamais rien eu qui le séduisît. Son regard s'était presque tout de suite blasé sur les coteaux ombreux semés de maisons blanches, et, même aux heures de solitude, il ne s'était jamais oublié à suivre dans ses méandres le fleuve aux eaux claires réfléchissant ses îles vertes, ou miroitant le soir sous la lumière argentée de la lune.

Il n'avait jamais aimé les voyages, bien qu'il en eût fait chaque année pour ses affaires ou pour sa santé. Les régions montagneuses lui étaient familières et avaient, par conséquent, cessé de produire chez lui cette sensation de surprise, la seule qui pût amener l'admiration. Mais il lui sembla tout à coup qu'il ressaisissait la trace de sa jeunesse disparue lorsque, après un léger cri d'enthousiasme, sa fille s'oublia dans une contemplation ravie, et que sur son visage se reflétèrent les plus fraîches émotions qui puissent transfigurer une jeune et belle fille.

Un brillant soleil, se glissant à travers le feuillage épais des vieux tilleuls, traçait sur le sól des arabesques d'or. A l'extrémité des allées se dressaient les montagnes aux cimes arrondies qui enserrent la riante vallée, et au loin, servant de perspective et fermant l'horizon, des masses rocheuses, couvertes de neige, s'encadraient entre les monts couverts de forêts.

On a décrit mille fois ces contrastes splendides; mais rien n'en saurait donner l'idée à qui ne les a pas vus, et Lia, qui se trouvait pour la première fois de sa vie au milieu des montagnes, demeurait silencieuse à force d'émo-

tion devant ces masses gigantesques revêtues ici d'une sombre et fraîche verdure, là de nappes glacées tranchant crûment sur le bleu foncé du ciel, et tout irisées en ce moment par les feux ardents du soleil. Il lui semblait que des sensations inconnues s'éveillaient en elle avec une surabondance de jeunesse, un instinct d'activité, un besoin irraisonné de mouvement. Elle eût voulu gravir toutes ces cimes, s'enivrer de leur solitude solennelle, et, au milieu des émotions qu'elle éprouvait, elle fut presque confuse de ressentir une impression puérile, absurde : le désir enfantin de plonger ses mains dans la neige sans tache qui étincelait là-haut sous le ciel d'été...

Elle parcourut au bras de son père le quinconce, désert en ce moment, et l'allée des Bains, où les boutiques l'amusèrent un instant. Puis M. Haags, se trouvant fatigué, lui offrit de s'asseoir à l'ombre, tandis qu'il parcourait les journaux mis en réserve dans les poches de son léger pardessus.

Lia prit d'abord plaisir à voir passer les voitures qui roulaient vers la vallée du Lis avec leurs attelages à quatre et leurs joyeux grelots. Nombre de petits chevaux et d'ânes suivaient, et elle se souvint tout à coup qu'elle avait pris des leçons d'équitation aux dernières vacances, mais que, dans la précipitation de son départ, elle n'avait pas songé à emporter son habit de cheval.

« Père, » s'écria-t-elle, « nous monterons à cheval, n'est-ce pas? »

M. Haags interrompit sa lecture et sourit. Un des seuls goûts très vifs qu'il possédât était celui de l'équitation, et il faisait chaque matin, à une heure solitaire, une pro-

menade dont le charme enivrant l'arrachait un instant à ses soucis et à ses ambitions.

« Cela te fatiguerait, Lia, tu n'en as pas l'habitude... Saurais-tu monter seulement?

— Oh! cher père, tu me donneras des leçons!.. D'ailleurs ces petits chevaux ont l'air si doux, et leur pied est si sûr!

— Soit, je vais m'occuper de chercher deux chevaux... Tu devras demander une amazone à Paris.

— Ce serait bien long, » dit Lia, faisant une moue légère. « Ne crois-tu pas qu'on puisse m'en faire une ici?

— Peut-être... Allons demander à l'hôtel s'il existe un tailleur passable. »

Et, repliant complaisamment ses journaux, il offrit le bras à sa fille ravie.

Deux heures après ils avaient commandé un habit de cheval, visité la ville et les thermes, et Lia, munie d'un ouvrage au crochet, retournait s'asseoir au quinconce, où un orchestre se faisait maintenant entendre, rassemblant un certain nombre de flâneurs et d'élégantes.

La jeune fille croyait rêver. Depuis une semaine, il se produisait de tels changements dans sa vie! Oui, quelques jours auparavant, elle se trouvait encore derrière les murailles tranquilles qui avaient abrité son enfance, dans une ville si paisible, si endormie, qu'on l'eût crue à cent lieues du bruyant Paris, dont elle était pourtant voisine. Puis elle s'était vue transportée, comme en un conte de fées, dans ce petit palais de la place Malesherbes, où elle n'avait pas retrouvé son ancienne petite chambre des vacances, mais un réduit éblouissant de fraîcheur dans sa

coûteuse simplicité, — une chambre toute tendue de soie Pompadour, avec des meubles blancs tout unis, laqués par un procédé admirable que l'inventeur savait faire valoir à son prix. Les quatre jours qu'elle avait passés à Paris n'avaient pas suffi à la rendre familière avec les merveilles de cette chambre et de l'hôtel. Elle avait à peine fait l'inventaire des statuettes de marbre, des porcelaines de Saxe, des japonneries anciennes qui étaient son trésor particulier; comment eût-elle regardé à loisir les tableaux, les tapisseries, les meubles sculptés ou incrustés qui faisaient de la maison de son père un véritable musée? D'ailleurs son temps avait été pris par les promenades en voiture, les séances chez le couturier, les heures consacrées à recevoir des dames de compagnie, sans que cette dernière affaire eût pu se régler à la satisfaction du banquier.

« Nous ferons seuls notre voyage de Luchon, » avait dit celui-ci, qui, bien que ne prenant pas les eaux, voulait montrer à sa fille le spectacle animé d'une station balnéaire à la mode, « et à notre retour à Saint-Germain nous chercherons plus à loisir une personne qui te plaise, Lia, et qui puisse t'aider à faire les honneurs de notre maison. »

Et ce voyage en tête à tête avec son père avait pour la jeune fille un charme infini.

Elle l'aimait tendrement, bien qu'elle le connût à peine. Elle avait perdu sa mère alors qu'elle était encore trop jeune pour conserver même le souvenir de ses traits. Son père l'avait gardée quelques années près de lui; puis, lorsque les soins tout matériels de sa nourrice, restée près d'elle, étaient devenus insuffisants, il l'avait placée, non dans une pension en renom, quoique sa fortune lui eût

permis dès lors cette dépense, mais dans un couvent de province qui, bien que formant des femmes sérieuses et instruites, était inconnu en dehors d'une sphère très restreinte. C'avait été un vœu de la mère de Lia; son amie la plus intime s'était consacrée à Dieu dans cette maison, et elle avait demandé à son mari de lui confier leur enfant.

Si elle avait vécu, peut-être n'y eût-il pas consenti; mais il regarda comme sacré ce désir d'une morte qu'il avait d'autant plus aimée qu'il l'avait vue souvent souffrir. D'ailleurs il chercha dès lors des distractions dans un travail acharné, dans une recherche à la fois avide, patiente et tenace de la fortune, et, bien qu'il aimât sincèrement sa fille, il n'était pas de ces hommes qui rattachent leur existence et leur bonheur à la présence d'un petit enfant.

Cependant il songeait à elle en donnant carrière à son ambition; il faisait d'elle le but de sa vie et de ses labeurs. Il avait ressenti une sorte d'ivresse mêlée d'orgueil en la ramenant enfin sous son toit, en reprenant possession d'elle, en recevant les tendres et charmants témoignages de son affection. Il avait vécu trop longtemps isolé, accoutumé à concentrer ses idées vers un but palpable et positif, il s'était trop complètement rompu à la solitude matérielle et morale de son foyer, pour songer à se faire une amie de cette vive et jolie créature. D'ailleurs il eût, pour ainsi dire, craint de s'habituer à un bonheur que le mariage de Lia ferait bientôt évanouir. Mais elle était pour lui un souffle rafraîchissant et pur, et l'amour silencieux de son cœur s'épanouissait doucement tandis que, jetant de temps à autre un regard sur elle, il songeait à la jeune femme, à la mère qui ne l'avait pas vue grandir.

III.

Le lendemain de ce jour, Lia s'éveilla de bonne heure. Le repos auquel son père l'avait condamnée lui avait rendu les légères couleurs qu'avait pâlies le voyage. Ayant consulté son *Guide*, elle décida qu'on se rendrait après le déjeuner à la vallée du Lis. Elle fit rapidement sa toilette, but le chocolat qu'on avait déposé dans le salon voisin de sa chambre, et, n'entendant aucun bruit chez son père, elle supposa qu'il reposait encore, et ouvrit la fenêtre pour se distraire en attendant son réveil.

Il régnait au dehors une si agréable fraîcheur, les allées offraient un coup d'œil si pittoresque, qu'elle regretta vivement de ne pouvoir sortir seule, et de perdre ainsi l'occasion d'une amusante flânerie.

On amenait de tous côtés des montures aux joyeux grelots; les baigneurs se rendaient aux thermes, et des Espagnols au costume pittoresque circulaient sous les arbres, vendant de menus objets de fantaisie et des couteaux catalans. Enfin les marchands arrangeaient leurs étalages, disposaient avec goût les jupons, les châles, les capulets, les boîtes sculptées, les poupées habillées en montagnardes, les coupes, les vases, les bijoux de marbre pyrénéen.

Mais, si nouveau et si animé que fût pour elle ce spectacle, la jeune fille s'en lassa enfin, et, comme elle regardait pour la dixième fois la montre lilliputienne pendue à

sa ceinture, sa porte s'ouvrit et M. Haags entra. Le chapeau qu'il tenait à la main et la légère moiteur qui couvrait son front annonçaient qu'il venait du dehors.

« Quoi! » s'écria Lia avec surprise, « es-tu donc déjà sorti? Pourquoi ne m'avoir pas emmenée?... Je déplorais de rester ainsi enfermée, quand le temps est si engageant... Ne pourrais-je sortir seule le matin?

— Non, Lia, c'est impossible. Et pourtant le télégraphe m'apporte des nouvelles qui exigent de ma part un travail pressé... Nous avons agi en étourneaux, mon enfant, lorsque nous sommes partis ainsi tout seuls, sans songer que je serai parfois empêché de me prêter à tous tes désirs... Je viens de demander à notre hôtesse si elle ne connaît pas une personne sûre et respectable à qui je puisse te confier, au moins le matin. Mais elle ne réside à Luchon que pendant la saison thermale, et n'est pas à même de me fournir les renseignements que je désire... »

Lia fit une petite moue en embrassant son père.

« Cela m'ennuierait tant d'avoir une étrangère!

— Ce ne sera que le matin, mon enfant... Nous serons ainsi beaucoup plus indépendants l'un de l'autre, et il est à présumer que mon courrier quotidien me prendra quelques heures... L'hôtesse m'a suggéré une idée que je crois heureuse : elle m'a indiqué un couvent où elle pensait qu'on me procurerait un chaperon convenable... Tout était si tranquille chez toi, que, moi aussi, je t'ai crue endormie, et je suis allé seul à ce couvent.

— Eh bien? » dit la jeune fille d'un ton mélangé de curiosité et d'ennui.

« Eh bien! on va nous envoyer d'ici à une heure une

personne qui, m'a-t-on dit, acceptera volontiers ces faciles fonctions.

— Vieille?... » demanda Lia avec une petite moue et une inflexion qui, à son insu, étaient légèrement dédaigneuses.

« Non, je crains qu'elle ne soit trop jeune, au contraire.

— Ah! tant mieux. Pourvu qu'elle ne soit ni bavarde ni prétentieuse, et qu'elle ne me gâte point mes enthousiasmes! »

M. Haags sourit, et, se dirigeant vers sa chambre :

« Tu m'appelleras, » dit-il, « lorsque cette personne sera ici. J'ai quelques lettres à écrire, et d'ici là je voudrais n'être pas dérangé. »

Lia fit un signe d'assentiment, et, restée seule, demeura un instant indécise quant à la manière d'employer son temps. Un petit piano placé dans un angle du salon attira son regard et mit fin à son embarras. Elle l'ouvrit vivement, et, posant le pied sur la pédale sourde, elle se mit à chanter d'une voix basse et contenue, pour ne pas déranger son père. Mais elle oublia bientôt ces précautions. Elle possédait une voix qui, encore privée de méthode, était d'une puissance merveilleuse. Évoquant ses souvenirs, elle ferma à demi les yeux et s'abandonna au plaisir de redire pour elle-même les hymnes et les cantiques qu'elle avait entendus au couvent. Avec la mobilité extrême d'imagination qui la caractérisait, elle avait oublié le lieu où elle se trouvait et revoyait les grandes salles tranquilles, le petit cloître bordé de fleurs et la chapelle à demi obscure de la pieuse maison, lorsque, entendant

frapper à la porte, elle tressaillit, revint à elle-même, et quitta le piano précipitamment, comme une enfant prise en faute.

« Entrez! » dit-elle d'une voix émue.

Et, la porte s'ouvrant, elle aperçut d'abord la maîtresse de l'hôtel en personne, qui s'inclina avec son plus gracieux sourire.

« C'est la personne qu'on envoie du couvent à M. votre père, Mademoiselle... Dois-je la faire entrer maintenant?

— Oui, oui, s'il vous plaît, » dit Lia, toute rougissante.

Et une jeune fille de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, de petite taille et vêtue de noir, parut sur le seuil.

Il y eut de part et d'autre un moment d'embarras. La nouvelle venue éprouvait une impression d'étonnement et d'admiration dont Lia n'imaginait pas être cause, et elle-même se trouvait interdite devant l'aspect plein de dignité et de distinction de la jeune fille qui venait d'apparaître.

Elle avait, à défaut d'expérience et d'habitude du monde, ce tact qui naît de la délicatesse des sentiments; elle éprouva une impression confuse de pitié et de respect en face de celle qui venait remplir près d'elle des fonctions salariées, et elle comprit que c'était à elle à parler la première; aussi, s'abandonnant à l'impulsion de son bon cœur, qui lui révélait l'embarras de l'étrangère, elle la prit par la main et l'attira dans la chambre.

« Asseyez-vous, je vous prie, » dit-elle avec un gracieux sourire. « Mon père termine une lettre pressée,

mais il ne vous fera pas attendre... Habitez-vous Luchon?

— Non, Mademoiselle, j'y suis venue accompagner ma mère, qui souffre de violentes douleurs rhumatismales. Nous sommes logées au couvent, et la supérieure a bien voulu penser à moi lorsque M. votre père est venu la trouver... »

Ces paroles, dites avec une douceur timide, décidèrent tout à fait de la sympathie de Lia.

« Et Mme votre mère peut donc se passer de vous? » demanda-t-elle un peu étourdiment.

Elle regretta aussitôt ce qu'elle venait de dire, en voyant se couvrir de rougeur les joues de la jeune fille.

Celle-ci, après un instant d'hésitation, répondit avec une dignité très simple :

« La saison d'eaux que fait ma mère est coûteuse... Bien qu'elle ait quelque peine à se priver de ma présence, elle a compris que nous ne pouvons dédaigner l'avantage qui s'offrira à nous si M. votre père et vous acceptez mes services. »

En prononçant ces mots, elle avait rougi, comme une personne qui n'est point encore accoutumée à tirer de son temps un profit pécuniaire; mais les joues de Lia s'étaient empourprées d'une teinte encore plus foncée, et elle fut bien aise à ce moment de voir entrer son père, dont la présence atténuait son embarras.

M. Haags s'inclina, et, attachant sur la nouvelle venue un regard très pénétrant :

« C'est vous, Mademoiselle, qui m'êtes adressée par la supérieure? » demanda-t-il d'un ton un peu bref.

Elle s'inclina en signe d'affirmation.

« Je vous désirais un peu plus âgée, ou, du moins, d'aspect moins jeune... »

Lia jeta à son père un regard suppliant, tandis que la jeune fille répondait, non sans rougir :

« Il me semble, à moi, que je suis bien vieille... Depuis quelques mois, je sors sans être accompagnée, et je crois pouvoir dire que ni à Paris, que j'habite d'ordinaire, ni à Luchon, nul ne m'a remarquée ni même regardée... »

M. Haags, les yeux toujours attachés sur elle, semblait réfléchir. Il se tourna enfin vers Lia :

« As-tu causé avec cette jeune fille, ma chère enfant? Je vous demande pardon, Mademoiselle, mais dans une affaire du genre de celle qui nous occupe la sympathie doit entrer en ligne de compte... »

Lia fronça légèrement les sourcils. Elle pensait que son père aurait pu lui adresser une telle question hors de la présence de celle qui en était l'objet.

« J'ai tout de suite été prévenue en faveur de ma future compagne, » répondit-elle, adressant à celle-ci un sourire encourageant.

« Alors il nous reste à déterminer vos fonctions, Mademoiselle, et à en fixer le salaire... »

Le froncement de sourcils de Lia s'accentua encore, et, rougissant de nouveau, elle marcha vers un guéridon, près duquel elle parut s'absorber dans la recherche d'un livre.

« En général, » reprit le banquier, « ma fille n'aura besoin de vous que le matin; cependant je me réserve le droit de réclamer vos après-midi... Êtes-vous tout à fait libre?

— Les sœurs m'ont promis de me suppléer près de ma mère.

— Ah! vous êtes avec votre mère?... Pouvez-vous être ici à huit heures chaque matin?... C'est bien... Notre séjour à Luchon ne doit pas dépasser une quinzaine... Quelle est la rétribution que vous jugez convenable? »

Lia laissa tomber avec fracas un album de vues placé sur la table, tandis que la jeune fille, pâlissant cette fois, répondait d'une voix un peu tremblante :

« Je n'ai pas l'idée de ce que peuvent être estimés des services de ce genre... J'accepterai ce que vous croirez devoir m'allouer... »

M. Haags passa machinalement la main sur son front par un geste qui lui était familier, et dit, après une pause que Lia essaya en vain d'abréger par une toux significative :

« Quinze jours, à environ quatre heures par jour... Un sacrifice de temps, mais une occupation sans fatigue... Vous déjeunerez ici... Cent cinquante francs vous semblent-ils suffisants? »

La toux de Lia dégénéra en une sorte d'accès furieux; mais la jeune fille s'inclina tranquillement.

« Monsieur, je m'en remets absolument à vous... Dois-je venir demain? » ajouta-t-elle, se tournant vers Lia.

Celle-ci se rapprocha.

« Oui, demain, s'il vous plaît... Je serai charmée de vous voir, et je suis sûre que nous serons bonnes amies! »

Un sourire charmant accompagnait ces paroles, un sourire un peu suppliant qui, dans l'intention de Lia, de-

mandait grâce pour la manière un peu brutale dont son père venait de traiter une question délicate. Et en même temps une main étroite et fine, une blanche main tout étincelante de bagues (Lia aimait les bijoux avec passion), se tendait vers l'étrangère.

Celle-ci sentit comme un baume sur son pauvre cœur meurtri, et il y avait un sentiment d'espérance dans la manière dont elle prononça à son tour les mots : « A demain. »

La porte se referma, et Lia tourna vers son père ses yeux pleins d'étonnement et de reproche timide.

« Père!... Cent cinquante francs!... Elle a une mère malade!... Je croyais que tu allais lui donner une très grosse somme... »

M. Haags se mit à rire.

« Et qu'appelles-tu, je te prie, une très grosse somme? Depuis quand ma petite pensionnaire sait-elle quelque chose de l'argent?

— Cher père, il y a quinze jours, j'aurais cru que cent cinquante francs, c'était réellement beaucoup d'argent... Mais depuis que j'ai su le prix exorbitant de chacune de mes robes, depuis que tu m'as acheté tant de jolis bijoux, et... hier encore, oh! père, hier j'ai choisi en une heure pour plus de cent francs de châles de laine, de couteaux en bois sculpté et de bibelots en marbre!...

— Et qu'est-ce que cela prouve, Lia? » demanda son père avec un accent de belle humeur.

Elle entoura son cou de ses bras.

« D'abord, que tu es le meilleur de tous les pères, et que tu gâtes horriblement ta fille... Puis...

— Eh bien?

— Puis, que tu es très riche, et que, si tu donnes tant d'argent pour ma toilette ou mes caprices (car je ne saurai jamais que faire de tout ce que j'ai acheté ici hier), tu pourrais aussi être très généreux envers une pauvre fille. »

Le banquier boutonna machinalement sa redingote.

« Ma chère enfant, on ne serait pas très riche si l'on était prodigue. Je taxe les services de cette personne d'une manière assurément convenable. Pourquoi ceux qui possèdent seraient-ils dupes, après tout, — dupes de l'habileté d'autrui ou de leur propre générosité? Je me donne le luxe de faire des folies pour toi ; mais, ne l'oublie pas, je dois en partie ma fortune à la simplicité, à l'austérité de mes goûts, à l'absence de toute passion ruineuse, et à une sévère économie qui m'a soutenu jadis dans des circonstances difficiles.

— Mais tu n'es plus économe, père, tu n'as plus besoin de l'être.

— Aussi, » répondit-il en riant, « je donne à ta demoiselle de compagnie le double de la somme que valent réellement les heures qu'elle te consacre. Si elle est agréable et discrète, tu pourras lui faire un cadeau lorsque nous partirons... Mais en voilà assez là-dessus, Lia... Je retourne à mes lettres, car le déjeuner va sonner bientôt. »

Et Lia, laissée seule, demeura distraite et absorbée, faisant glisser machinalement sur ses doigts ses bagues ornées de perles, de turquoises et même de brillants.

« Cent cinquante francs ! » se répétait-elle en secouant pensivement la tête.

La robe de batiste qu'elle portait en ce moment avait coûté bien davantage, et il n'était pas une des bagues qui étincelaient entre ses doigts qui ne valût plusieurs fois cette somme...

IV.

Lia et son père descendirent dans la salle à manger dès le second coup de cloche. Les journaux venaient d'arriver, et, comme la vaste salle était encore déserte, M. Haags prit le *Figaro* et, demeurant debout, commença à le parcourir. Lia s'approcha d'une fenêtre et s'amusa à regarder les promeneurs qui regagnaient leurs hôtels. Elle tournait le dos à la salle, et l'on ne voyait d'elle que sa taille élégante et la masse de ses cheveux noirs, tressés en couronne.

« Et qu'est-ce que ce Haags? » dit tout à coup une voix masculine, si près d'elle, qu'elle tressaillit en entendant ainsi prononcer le nom de son père.

« Un richissime d'hier, » répondit-on, « qui a su tirer profit des bouleversements effroyables de ces temps derniers.

— Allemand?

— Je ne sais, mais juif, à coup sûr...

— Oh! cela, c'est écrit sur l'admirable visage de sa fille aussi bien que sur le sien, » répliqua la voix qui avait parlé la première, d'un ton où Lia crut saisir une inflexion de regret.

Elle sentait ses joues en feu, et ne se retourna que lorsque les pas s'éloignèrent. Alors elle gagna sa chaise, cherchant à découvrir qui venait de parler ainsi de la fortune de son père et de sa propre beauté.

Les places restées inoccupées la veille à son côté étaient prises par deux jeunes gens qu'elle ne se rappelait pas avoir vus. L'un d'eux, celui qui se trouvait le plus près d'elle, avait environ vingt-cinq ans; il n'était pas précisément beau, mais il avait une figure expressive et douce; ses cheveux châtains étaient courts et frisés, sa barbe presque blonde, ses yeux d'un gris clair, très lumineux et très pénétrants, avec une expression frappante de sincérité et de loyauté. L'autre, plus âgé, plus robuste, avait un teint brun et des cheveux légèrement grisonnants, en dépit d'un air jeune; son regard possédait une extrême mobilité, et il y avait dans son sourire une causticité qui n'excluait pas toutefois une certaine bienveillance.

« Et quels sont vos projets pour aujourd'hui, mon cher de Cormeilles? » demanda-t-il, tout en cassant l'œuf à la coque qu'on venait de placer devant lui.

« Oh! je n'en ai guère! J'ai fait tant d'excursions que je ne sais laquelle recommencer.

— Bah! êtes-vous blasé sur ce délicieux pays?

— Non certes, il me semble toujours nouveau, comparé aux plaines monotones de ma région natale.

— Ces plaines monotones ont leurs avantages, » reprit en riant son compagnon, « surtout à l'époque où l'or de leurs moissons se transforme en une monnaie ayant cours... Vous seriez un moins riche propriétaire si votre domaine était perché sur quelqu'une de ces montagnes, et les mères de filles à marier se donneraient sans doute moins de peine pour conquérir vos suffrages.

— Oh! je ne serai pas d'une difficile conquête, » répondit en riant le jeune homme, « le jour où mon cœur

aura parlé. Malheureusement, » ajouta-t-il d'une voix plus basse, « j'ai fait dans ma vie une large place au rêve.

— Le rêve en plein siècle des lumières! Je dois donc vous considérer comme un anachronisme, » répliqua gaiement son compagnon.

Lia n'en entendit pas davantage, car son père lui parlait en ce moment. Elle sentit à plusieurs reprises, pendant le déjeuner, le regard de son voisin attaché sur elle, et, en se levant de table, elle se décida, après un peu d'hésitation, à jeter à son tour un coup d'œil sur ce jeune homme qui rêvait encore à une époque si réaliste. Mais elle rencontra, attachés sur elle, ses yeux gris, clairs et pensifs, où elle crut lire, avec une admiration évidente, tempérée toutefois par le respect, la même nuance de regret qu'elle s'était imaginé surprendre quelque temps auparavant dans ses paroles.

En rentrant dans sa chambre, elle poussa un cri de joie en apercevant l'habit de cheval commandé la veille. Le tailleur avait dû faire passer toute la nuit pour satisfaire son caprice.

Elle revêtit aussitôt ce costume, dont la nuance d'un bleu très sombre lui seyait à ravir, et, ayant posé sur sa tête le petit chapeau d'homme entouré d'un voile de gaze, elle ouvrit la porte de son père et lui apparut souriante, plus ravissante que jamais, portant sur son bras sa longue jupe avec une aisance innée.

Le regard de M. Haags inspecta soigneusement tout le costume, et il fit un petit signe d'approbation.

« C'est très bien, Lia... Nous en userons au premier

jour... En attendant, va t'apprêter pour notre promenade, la voiture ne tardera pas.

— Mais, père, si nous la faisions à cheval, cette promenade?

— Vingt kilomètres pour un début! Tu serais brisée, mon enfant. »

Lia jeta un regard de désappointement sur la glace qui réfléchissait sa taille gracieuse, si bien prise dans l'amazone, puis son front s'éclaircit.

« Eh bien, faisons-nous suivre par la voiture, où je monterai lorsque je serai fatiguée! »

M. Haags hésita un instant, mais il n'avait pas encore pris l'habitude de résister à sa fille.

« Soit, » dit-il, « je vais commander les chevaux. »

Les joues de Lia s'empourprèrent de plaisir, et, ayant mille fois embrassé son père, elle se mit en devoir de faire entrer ses petits doigts dans des gants de peau de daim.

Peu après, à son ravissement infini, elle se trouvait en selle sur un petit cheval alezan dont elle caressait complaisamment la crinière.

« Laissez-le vous conduire, surtout, Mademoiselle, » répéta le guide, montant à côté du cocher sur le siège du landau.

« Es-tu prête, Lia? » demanda M. Haags en souriant. « Sais-tu que tu as fort bon air, mon enfant?... Ne serre pas ainsi la bride... Là, c'est bien... »

Les petits chevaux partirent d'un trot vif, et le jeune homme qu'on avait appelé de Cormeilles, qui fumait son cigare devant l'hôtel, s'élança vers un domestique demeuré sur le perron.

« Où vont-ils ? » demanda-t-il rapidement.

« A la cascade d'Enfer, Monsieur. »

Le jeune homme se tourna vers son ami.

« Venez-vous, Dervin ?

— Oh ! certes non ! Je ne suis pas amoureux, moi ! » répondit en riant celui-ci.

Le visage de Maxime de Cormeilles s'assombrit.

« Moi non plus, » dit-il à voix basse. « Est-ce que ma mère me permettrait d'épouser une juive?... Moi-même je ne saurais me résoudre à voir l'abîme d'une différence de croyances entre ma femme et moi... Mais, mon cher Antoine, tout peut arriver, et les rêves les plus invraisemblables se réalisent quelquefois... J'espère que je ne rêve pas à propos de cette charmante fille ; mais ne serait-il pas délicieux de lier connaissance avec elle pendant notre séjour ici?... »

Et, sans écouter Antoine Dervin qui, haussant les épaules, murmurait quelque chose sur l'éternelle histoire du papillon qui va se brûler les ailes, Maxime se mit à examiner d'un œil connaisseur les chevaux rangés sous les tilleuls.

Bientôt, ayant fait son choix, il sauta en selle, toucha légèrement de sa cravache le flanc de sa monture, et s'élança dans la direction qu'avaient prise quelques minutes auparavant Lia et son père.

Il fit mener au petit cheval montagnard un train des plus vifs jusqu'au moment où il parvint à peu de distance de la combe de Bounéou ; alors il ralentit son allure, car il savait que les touristes s'arrêtent à la chute d'eau appelée le *trou de Bounéou*. Ses prévisions ne furent point

trompées; en approchant, il aperçut le landau arrêté sur le bord de la route, et le guide tenant en main les chevaux du banquier et de sa fille.

La silhouette sombre de cette dernière se détachait, immobile, sur les masses de rochers creusés, rongés, polis par l'eau écumeuse, et déchiquetés comme le squelette bizarre de quelque monstre antédiluvien... Et aux beautés sauvages de ce lieu, dominé de tous côtés par des monts couverts de forêts, s'ajoutait un spectacle émouvant autant que mélancolique : sur le ton gris des rochers, au bord des eaux furieuses et rapides bondissant dans le gouffre, ressortait la blancheur d'une croix de marbre qui évoquait un souvenir funèbre. Un homme avait péri en ce lieu, dans cette combe à la fois verdoyante et sauvage, péri, en venant chercher le plaisir, dans le torrent écumeux aux remous perfides, et la croix élevée en mémoire de lui jetait une note grave dans ce concert à la fois joyeux et solennel de la nature, en rappelant aux passants le peu qu'est la vie et l'incertitude du moment qui doit la terminer.

M. Haags saisit instinctivement le bras de sa fille. Un faux pas sur ce rocher glissant, et c'en serait fait de tant de bonheur, de grâce et de beauté... Cette eau écumeuse, blanche comme la neige, mais rapide et furieuse, aurait vite brisé ce corps délicat contre les parois déchiquetées de l'abîme...

Maxime de Cormeilles distinguait le visage légèrement pâli de la jeune fille. A ce moment il vit son bras se lever lentement; sa main fine, emprisonnée dans le long gant de peau de daim, toucha son front... Elle terminait une

prière muette par le signe de croix le plus pieux qu'il eût jamais vu tracé par une jeune chrétienne...

Une impression de joie instinctive monta du cœur de Maxime et colora ses joues. Elle n'était donc pas juive, elle! Cet obstacle infranchissable n'existait donc pas entre eux?... Se tenant à son tour au bord du torrent, il la suivit des yeux tandis qu'elle se remettait en selle avec l'aide de son père... Il vit sa taille souple, amincie par la longue robe sombre, se détacher sur la verdure qui bordait le sentier, tandis que son voile flottait autour de son cou; et, comme elle disparaissait au premier détour de la route, il revint à lui-même et passa la main sur son front, non sans sourire malgré lui.

« Suis-je fou? » se demandait-il, « ou bien l'amour à première vue, que j'ai cru jusqu'ici une invention des romanciers, existe-t-il réellement? Je l'ai vue hier pour la première fois, j'ai à peine entendu le son de sa voix, et, sans savoir rien d'elle, je me surprends songeant à l'action la plus grave que puisse accomplir un homme, puisqu'elle engage à jamais toute sa vie! C'est une folie! »

Oui, c'était une folie; mais il se disait que cette folie était douce et charmante, tandis que son cheval l'entraînait sur cette route pittoresque à travers la vallée qui se resserrait entre ses murailles gigantesques.

Il était resté accessible aux émotions vives et promptes, — un peu trop prime-sautier peut-être : c'était l'effet de la jeunesse, et d'une jeunesse quasi solitaire. Maxime passait à la campagne, dans un riche domaine de la Beauce, les trois quarts de l'année. Son père était mort depuis longtemps, et il avait manqué à son enfance cette influence

heureusement combinée de l'homme et de la femme. Mme de Cormeilles était active et énergique; elle s'était appliquée de bonne heure à diriger une vaste exploitation agricole. Ces occupations et ces soucis avaient ôté à ses habitudes un certain charme féminin dont son fils, sans s'en rendre compte, ressentit l'absence. Il était poète et rêveur, elle était virile et ne pouvait comprendre le songe, et cependant elle ne sut point réagir contre ce que les tendances de Maxime avaient d'excessif. Elle se montra tendre et indulgente pour son unique enfant; avec lui, sa nature se détendait soudain, et il était heureux que le jeune homme fût doué d'instincts élevés et de goûts délicats, car elle le gâtait et n'aurait peut-être pas su enrayer des défauts naissants.

Même maintenant elle lui épargnait les soins, antipathiques à sa nature, d'une vie consacrée à l'action et passée au grand air. Le père de Maxime l'eût sans doute contraint à quelque travail; elle ne songeait qu'à le rendre heureux. Du matin au soir, elle parcourait son domaine et visitait ses fermiers, conduisant elle-même son petit panier attelé d'un cheval gris; quand elle s'enfermait chez elle, c'était pour compulser ses livres et faire ses comptes. Cette existence lui plaisait, et il lui suffisait que son fils suivît ses penchants, qui, s'ils étaient quelque peu personnels, n'avaient du moins rien de vulgaire. Il lisait beaucoup, surtout les poètes; il rimait pour lui seul et dessinait avec goût. Il ne s'était jamais demandé si ce chemin étroit, mais si uni et si agréable à suivre, le mènerait jamais à un but élevé, ni s'il y rencontrerait l'occasion d'être utile. Il ne s'était jamais avisé de songer que

faire des riens équivaut jusqu'à un certain point à ne rien faire, et que le travail, même noble, même délicat, ne doit pas servir à notre seule jouissance, mais préparer notre esprit et tremper notre âme pour le bien... Il s'occupait, et s'imaginait remplir une tâche... S'il avait pensé qu'il était inutile, il se serait efforcé de changer de vie, et de quitter son impasse fleurie pour la route qui mène à un but réel.

Maxime aimait sa mère, non seulement avec une tendresse passionnée, mais encore avec ce sentiment d'admiration qu'éprouvent instinctivement les rêveurs pour les natures actives et pratiques. Mais il avait l'intuition qu'elle ne parlait pas son langage, et, bien qu'il eût toute confiance en elle, il gardait dans le secret de son âme les songes encore vagues et les aspirations mal définies qu'il prenait lui-même pour autant d'anachronismes, et dont, tout en les chérissant comme un trésor, il était presque confus.

Tout cela explique peut-être comment cette nature délicate, vivant dans le rêve, à l'écart de toute voie pratique, et n'ayant pas dans sa tendresse filiale cette sorte de soupape de sûreté qui s'appelle l'épanchement, tout cela, dis-je, peut expliquer comment Maxime, frappé d'admiration la veille en voyant Lia descendre de voiture, et ayant passé la journée à la suivre dans les allées qui encadrent si pittoresquement Luchon, se trouvait aujourd'hui à sa suite dans la vallée du Lis, pénétré d'un sentiment tout nouveau d'enthousiasme, et se disant que ce regard brillant, si pur, si rêveur sous sa gaieté, devait déceler une nature à la fois profonde et étrange autant que belle.

La vallée s'élargissait, fermée à l'horizon par un cirque aux gigantesques gradins, revêtus d'un tapis de neige étincelante. Au premier plan, des montagnes couvertes de forêts entre-croisaient leurs contreforts et semblaient avancer leur pied pour fermer le passage, tandis que des cascades, semblables à des rubans d'argent, vues dans le lointain, rompaient l'uniformité de cette barrière de verdure. Un gave rapide serpentait dans la vallée; ses bords écumeux étaient jonchés de cailloux de marbre poli ou de roches grisâtres formant d'heureux contrastes avec les bouquets d'arbres qui croissaient çà et là et les prairies d'un vert d'émeraude qui tapissaient les pentes. Il eût été difficile d'encadrer dans une scène à la fois plus grandiose et plus riante le poème nouveau que célébrait l'âme de Maxime.

De temps à autre, il pressait son cheval et apercevait de loin, au détour du chemin, la robe flottante et le voile léger de Lia. Qu'espérait-il? Il n'eût guère su le dire, mais il comptait sur une circonstance favorable pour voir de près cette charmante fille, pour lui parler peut-être... Qui sait à quels rêves romanesques s'abandonnait son imagination!... On disait plaisamment d'une femme célèbre qu'elle eût volontiers mis ses amis dans l'embarras pour avoir le plaisir de les en tirer. Rendons cette justice à Maxime qu'il ne souhaitait nulle catastrophe, nulle aventure fâcheuse qui rendît son aide nécessaire à la jeune fille; mais il eût certes consenti à être lui-même victime d'un accident qui la rapprochât de lui, fallût-il payer son bonheur par des souffrances réelles et même par une reclusion prolongée.

Mais ni le cheval de Lia ni le sien ne s'avisèrent de compromettre l'existence précieuse de leur fardeau. En arrivant à la petite auberge du Lis, il vit que la jeune fille avait déjà mis pied à terre et que, sa longue jupe sur le bras, immobile devant la maison, elle s'absorbait dans la contemplation de la vallée.

Maxime sauta à terre et, demandant un verre de bière, il s'assit à une petite table, en plein air. Il regardait furtivement la jeune fille, et, quand son père vint la rejoindre, il put entendre les paroles qu'ils échangeaient.

« N'es-tu pas fatiguée, Lia ? »

Elle se tourna en souriant, et Maxime pensa qu'il n'avait jamais rien vu de si brillant et de si singulier en même temps que ce sourire, presque pensif dans sa gaieté.

« Fatiguée ! Oh ! non, et j'espère bien que nous irons tout voir, et que nous admirerons de près ce gouffre écumeux qui porte un si vilain nom... »

M. Haags dirigea son regard vers le pont jeté au-dessus de la chute.

« Je ne sais si je dois te permettre cette excursion, Lia... Je me rappelle l'avoir faite jadis ; le sentier est rapide, et tu n'es pas une écuyère assez consommée pour que je puisse tranquillement te voir gravir ces pentes et surtout les descendre... Mieux vaudrait marcher...

— Oh ! ce serait impossible avec cette longue jupe ! Mais mon cheval a le pied si sûr ! Et je n'ai pas peur du tout ! As-tu remarqué qu'il prenait toujours le bord du sentier, même sur les lisières déchirées par les éboulements ? Les cailloux roulaient sous son sabot, et cependant j'éprouvais une singulière impression de sécurité.

— Oui, mais là-haut tu pourrais être prise de vertige... Il m'est permis d'être craintif pour toi, mon enfant!... »

Il y avait dans ces paroles une inflexion d'autant plus touchante dans sa tendresse, que le ton de M. Haags était d'ordinaire calme et froid.

Maxime sentit un petit frisson à l'idée que Lia pourrait décider son père à satisfaire son caprice. Il connaissait le sentier qui mène au pont d'Enfer, il l'avait vu suivre par maint cavalier, et même par des amazones; mais lui aussi devenait craintif, et un mouvement irrésistible le porta à intervenir dans ce petit dialogue. Se levant et ôtant son chapeau, il salua profondément le banquier, qui, regardant alternativement le visage suppliant de sa fille et l'arche de pierre jetée sur une déchirure de la montagne, semblait hésiter.

« Voulez-vous excuser un étranger, s'il prend la liberté de formuler un avis?... J'ai entendu, sans le vouloir, votre conversation... J'ai fait dix fois la très courte excursion dont il s'agit... Elle n'offre aucun danger pour un bon cavalier; mais si, comme j'ai cru le comprendre, Mlle votre fille n'a pas l'habitude du cheval, mieux vaudrait lui éviter cette fatigue, qui pourrait devenir l'occasion d'un danger... »

M. Haags, d'un regard rapide, avait reconnu un homme du monde dans celui qui parlait. Il avait fait trop de saisons d'eaux pour ignorer avec quelle facilité on noue dans ces villes des relations qu'il est également loisible de conserver ou de rompre. En outre, il se rendait parfaitement compte de la rare beauté de sa fille, et l'intervention de l'étranger n'avait rien qui pût l'étonner.

Il souleva son chapeau, remercia poliment, et, se tournant vers Lia :

« Tu vois, » dit-il en souriant, « que l'excursion doit se faire pédestrement, à moins que tu ne sois fatiguée toutefois, et que cette jupe embarrassante ne soit un obstacle à la marche.

— Oh! pas du tout! Veux-tu demander une tasse de lait pour moi, père? Ensuite je serai prête. »

Toutes les tables étaient occupées par des touristes, et la servante de l'auberge posa près du bock de Maxime la tasse de lait qu'avait demandée la jeune fille. Celle-ci but avec délices, car la chaleur était intense, pendant que son père échangeait avec le jeune homme quelques paroles banales.

« La demoiselle marche-t-elle bien? » demanda tout à coup une voix rude derrière eux.

Lia se retourna vivement et aperçut le guide, qui, les mains dans les poches de sa veste couverte de petits boutons, examinait le ciel.

« Pourquoi demandez-vous cela, mon ami?

— Parce que, si vous n'êtes pas de retour d'ici à une heure et demie, vous risquez d'être surpris par l'orage.

— Par l'orage! » s'écria la jeune fille étonnée, promenant un regard incrédule sur le ciel d'un bleu vif.

Le guide sourit, et étendit le bras vers l'ouest.

« Regardez là-bas ces vapeurs qui flottent si lentement, qu'on les dirait immobiles... Elles approchent cependant; elles vont s'épaissir insensiblement et envahir tout le ciel... Ne sentez-vous pas que l'air est lourd et brûlant?

— Alors vous croyez à un orage prochain? » demanda M. Haags.

« Il peut éclater dans une heure, Monsieur. Ah! dame, août, c'est le mois des orages, et il s'en forme avant qu'on ait pu les prévoir dans ces gorges et autour de ces sommets... Croyez-moi, Monsieur, n'exposez pas la demoiselle; qu'elle se promène ici, près de l'auberge, pendant quelques instants, la vallée est assez jolie à voir; et qu'elle retourne à Luchon avant que le tonnerre gronde là-bas. »

Le visage de Lia exprimait une vive contrariété.

« Lia, il n'y a pas à hésiter, » dit son père. « Je vais donner l'ordre d'atteler, afin que nous partions d'ici à un quart d'heure... Risquez-vous l'ascension, Monsieur? » de manda-t-il en souriant, se tournant vers Maxime.

Celui-ci était parfaitement décidé à profiter jusqu'au bout de son heureuse chance.

« Bah! » dit-il, après avoir jeté un coup d'œil sur l'horizon, où grandissait la nuée menaçante, « je connais par cœur la cascade d'Enfer, et je ne tiens pas à être mouillé jusqu'aux os sur la montagne...

— Au moins, allons au pied de la cascade, » dit Lia, se levant et prenant sa jupe sur son bras.

Maxime la suivit, ravi. Elle oublia bien vite son désappointement, car elle avait un caractère doux et facile, et, s'extasiant devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux, elle s'assit au bord du torrent, qui, jaillissant en cascade dans la déchirure béante de la montagne, ouvre un rapide passage à ses eaux bondissantes à travers les cailloux et les bouquets de bois qui parsèment la vallée. Un fracas épouvantable accompagnait la chute, et une poussière d'é-

cume, brillante et légère, rafraîchissait le visage de la jeune fille. Elle ôta son chapeau et plongea ses doigts dans l'eau qui courait à ses pieds. Ses beaux yeux, dont Maxime trouvait le regard étrange parce qu'il était à la fois joyeux et pensif, erraient avidement sur les masses de verdure, les cascades et le glacier hérissé de pics qui dominait le paysage.

« Nous aurions dû amener la jeune fille que nous avons vue ce matin, » dit-elle tout à coup à son père. « Elle n'a peut-être pas fait d'excursions, sa mère étant malade...

— Il n'entre pas dans nos arrangements que tu te charges d'amuser cette personne, Lia, » répondit-il froidement. « Je trouve, moi, qu'une étrangère est le plus souvent gênante, et que moins nous aurons recours à sa présence, mieux cela vaudra. »

Elle ne répondit rien; mais elle était trop vive et trop expansive pour garder longtemps le silence. Son père restait froid devant ces beautés, et elle se tourna instinctivement vers Maxime... Dès lors la glace fut rompue entre eux. Il se trouvait que leurs regards erraient aux mêmes points, que les mêmes mots venaient sur leurs lèvres. Il sembla à Maxime qu'il pouvait sans crainte épancher quelques-unes de ces impressions profondes qui gonflaient son cœur. Elle comprit ce langage ému, un peu mystique, et, comme il disait des vers qui lui revenaient à la mémoire, elle se détourna pour cacher une larme d'enthousiasme.

Le banquier ne s'était point mêlé à cette sorte d'idylle. Les bras croisés, le regard vaguement fixé devant lui, à quoi pensait-il? Le site merveilleux dont le charme accé-

lérait les battements du cœur de sa fille n'était pour rien dans sa rêverie... Songeait-il au passé? Tandis que ces voix jeunes et enthousiastes s'élevaient près de lui, évoquait-il sa propre jeunesse (ah! qu'elle avait été courte!) et croyait-il entendre une autre voix, depuis longtemps éteinte, dont il avait parfois cherché les inflexions dans celle de sa fille? Se souvenait-il d'un autre paysage, plat et monotone dans sa richesse, d'un ruisseau paisible coulant lentement le long d'un rideau de peupliers, et revoyait-il, au bord de ce ruisseau, une femme au visage délicat, aux doux yeux tristes, une femme dont le regard avait des lueurs mystérieuses qu'il n'avait peut-être jamais été capable de comprendre, et qui cependant avaient conquis son cœur?... S'il songeait à tout ce passé, si loin de lui, si bien enseveli sous la poussière de la vie (et vraiment il y pensait parfois comme à un rêve lointain et presque effacé), ces réminiscences ne durèrent pas longtemps... Le regard atone jette une lueur soudaine, froide et comme métallique, la main maigre et blanche remue des papiers dans la poche de la légère jaquette, et en face de cette nature, de ce glacier, de ces forêts aux sombres profondeurs, de cette cascade mugissante, de ces eaux sinueuses sur lesquelles le nuage grandissant projette maintenant des ombres bizarres, le banquier trace rapidement sur son carnet des chiffres mystérieux qui, semblables à un talisman, feront peut-être affluer l'or dans ses coffres par une des combinaisons hardies et heureuses dont le grand homme a le secret...

V.

Le soleil brillait encore, quoique la grande masse nuageuse s'avançât à pas de géant, étendant ses contours déchiquetés et semblant s'abaisser sur la vallée. Tout à coup un pas vif fit crier le sentier pierreux, et le guide apparut au bord de l'eau.

« Il y a longtemps que la voiture est attelée, Monsieur, » dit-il, s'adressant au banquier. « Mais l'orage approche, et vous aurez tout juste le temps d'atteindre la ville. Hâtez-vous ! »

M. Haags remit précipitamment son carnet dans sa poche et offrit le bras à sa fille. Maxime les suivait, et ils marchaient vite. Dans le sentier, des enfants erraient, tenant à la main des bouquets de délicates fleurs alpestres, qu'ils offraient aux passants en leur patois accompagné de gestes expressifs.

Lia sourit et voulut s'arrêter.

« Père, donne quelque chose à ces enfants. Regarde comme ils sont gentils, et quelles jolies dents blanches laisse voir leur sourire !

— Allons, Lia, hâtons-nous; nous n'avons pas le temps de nous attarder à faire l'aumône à ces petits vagabonds, dont il est honteux d'encourager la paresse. »

Il l'entraînait tout en parlant, et elle jeta un regard de regret sur les enfants, qui, ne se rebutant pas pour si peu, prenaient leur course après elle.

Comme elle arrivait à l'auberge, elle vit que Maxime, qui s'était arrêté, tenait un petit bouquet de fleurs sauvages.

« Avez-vous un herbier, Mademoiselle? » demanda-t-il en souriant, » et jugeriez-vous ces pétales dignes d'y figurer? »

Elle prit de sa main les fleurs déjà à demi flétries, et les regarda avec attention.

« Je vais les placer entre les feuilles de mon *Guide*... Comme elles sont jolies et délicates dans leur robe de gaze si pâle! Et celles-ci, quelles fines rayures s'y croisent comme un réseau de dentelle! »

Maxime regardait les fleurs, et il fit un signe d'assentiment. A ce moment M. Haags, qui venait de s'assurer que la selle de sa fille était bien attachée, jeta, lui aussi, les yeux sur le petit bouquet.

« C'est étrangement joli et tristement fragile, » dit-il en secouant la tête. « Je me demande à quoi servent tant de trésors champêtres prodigués loin du regard des humains... Ces fleurs que tient ma fille auront eu le privilège d'être admirées avant de mourir; mais il en est des milliers qui se fanent là-haut sur la montagne, et qui étalent en vain leur merveilleuse et frêle structure : elles naissent et meurent inconnues...

— De combien d'êtres humains peut-on dire la même chose! » dit Maxime avec un sourire pensif. « Combien d'intelligences exquises, de cœurs chaleureux, passent sur la terre sans qu'on les connaisse, sans qu'on les devine, sans qu'on les admire et sans qu'on les aime! »

Le beau regard de Lia brilla tout à coup, et cette lueur sembla jaillir d'une mystérieuse profondeur.

« Tout être a ici-bas sa destinée, » dit-elle; « une tâche lui est assignée, il a une raison d'exister, et il accomplit sa loi, il remplit son but, s'il est à sa place et concourt, selon sa nature, à l'œuvre de Dieu... La fleur ignorée fait partie de la grande œuvre de la création, où les trésors sont prodigués... Qui sait quelle tâche elle remplit, à quelle abeille elle donne son suc, quel insecte elle nourrit ou abrite? Qui sait quel coin de terre va embellir sa graine qui s'envole? Et, en mourant, ne féconde-t-elle pas la terre qui l'a produite?

— Vous parlez en poète et en philosophe, Mademoiselle, » répliqua Maxime, sans chercher à déguiser l'admiration que lui inspirait ce beau regard intelligent. » En effet, chaque être a sa tâche, bien que nous n'en découvrions pas toujours la raison d'être... Mais la fleur, être inanimé, ne souffre point d'être invisible, ignorée... Il en est autrement sans doute des créatures intelligentes qui se sentent emprisonnées dans les glaces, qui ne voient venir nulle autre âme à leurs sommets déserts, qui semblent destinées à vivre, à souffrir, à mourir seules peut-être, incomprises et ignorées.

— Incomprises! ignorées! » répéta Lia avec son sourire à la fois pensif et brillant. « Si les hommes ignorent leurs souffrances, leurs luttes, leurs aspirations, n'est-il pas un Être qui les enveloppe de sa lumière et de son amour?... Le soleil inonde là-haut chaque petite fleur alpestre... Dieu se donne tout entier à la plus humble des âmes qui le cherchent, et il nous suffit d'être où il veut, et de faire ce qu'il veut, pour le glorifier et accomplir notre tâche ici-bas...

— Tu es bien mystique, Lia, » dit M. Haags d'un ton un peu énigmatique, sans que Maxime pût deviner s'il approuvait ou non les paroles de sa fille. « Mais il est dans notre nature de désirer jouer un rôle sur la terre. Or ce rôle, que je veux bien accorder à ta plante inconnue, il est parfois dénié à l'homme.

— Jamais, père! » s'écria-t-elle vivement. « J'ai la foi consolante de pouvoir toujours remplir mon rôle, ma tâche, fussé-je clouée, immobile, sur un lit de douleurs, dussé-je mourir dans la fleur de ma jeunesse! Souffrir, c'est encore agir, car il peut y avoir dans la souffrance de l'amour, un sacrifice, et la mort même peut être un acte d'adoration envers le Créateur, et un holocauste béni pour ceux que nous aimons! »

Une légère pâleur couvrit les joues du banquier.

« Ne parle pas de ces choses funèbres, Lia, tu es folle! » dit-il d'un ton mécontent. « Voici les chevaux... Mais je crains que tu ne sois fatiguée... Si nous partions en voiture... en offrant à Monsieur, » ajouta-t-il, se tournant vers Maxime, » un abri pour le cas où la pluie viendrait à tomber... »

Le jeune homme n'eut pas le temps de répondre. Ils se tenaient tous trois à quelque distance de la petite auberge, lorsque tout d'un coup, avec une soudaineté saisissante, le soleil disparut. La vallée, tout à l'heure si riante, sembla envahie par une ombre froide et une indicible tristesse, et au même instant un roulement sourd, suivi d'une sorte de déchirement, se fit entendre dans le lointain.

Lia devint pâle et se cramponna d'un geste au bras de son père.

« As-tu peur, mon enfant? » demanda celui-ci avec inquiétude.

Elle essaya de sourire, mais un nouveau coup de tonnerre, plus rapproché cette fois, la fit tressaillir violemment.

« Je n'ai jamais eu peur de l'orage, et même en ce moment je n'éprouve aucune crainte raisonnée... Mais je me sens nerveuse, et ce roulement dans les gorges m'impressionne terriblement...

— Alors il ne faut pas partir! » s'écria Maxime.

« En effet, il est sage d'attendre, » dit le guide. « Cela ne durera pas, mais les coups se rapprochent, et nous aurons ensuite une pluie violente... »

L'air devenait horriblement lourd, et de temps en temps passait une bouffée de vent chaud qui agitait à peine les feuilles des arbres.

Le banquier regarda l'horizon et vit dans le lointain une lueur aveuglante et rapide.

« Dételez les chevaux, » dit-il, « et résignons-nous à attendre la fin de l'orage. »

Quelques gouttes de pluie, lourdes et larges, commençaient à tomber, et Lia, essayant de dominer le malaise nerveux qui l'envahissait, entra dans la salle de l'auberge. Elle était presque solitaire, car la plupart des touristes s'étaient rendus à la cascade; il n'y restait qu'une femme assez jeune, d'aspect vulgaire, avec un bébé et une servante. Les enfants de l'hôtesse, qui trottaient entre les tables, regardaient avec curiosité le petit étranger, dormant en ce moment du plus tranquille sommeil.

Lia s'assit d'abord dans un coin un peu sombre, et,

ayant ôté son chapeau, elle appuya la tête contre la muraille blanchie à la chaux. Ses yeux étaient à demi fermés, et sa respiration pénible et inégale témoignait du malaise qu'elle éprouvait. Maxime, qui se tenait à l'écart, la regardait avec inquiétude, et son père, bien que ne la quittant pas des yeux, gardait le silence, comprenant que ses nerfs ébranlés avaient surtout besoin de repos. Mais un cri perçant la fit tressaillir. Un des enfants de l'hôtesse, une jolie petite fille dont les cheveux blonds et emmêlés formaient avec son teint bruni et ses yeux noirs le plus piquant contraste, venait de tomber rudement sur le sol et appelait en pleurant sa mère, qui vaquait à quelques soins domestiques à l'étage supérieur.

Ce petit accident arracha Lia à elle-même; elle oublia la souffrance nerveuse qu'elle ressentait pour courir à l'enfant, que Maxime avait déjà relevée, et dont les larmes se séchèrent, moitié de surprise, moitié de peur, en se trouvant assise sur les genoux de cette jeune et jolie dame, qui caressait doucement ses cheveux et lui demandait du ton le plus tendre si elle s'était fait bien mal. L'autre dame, qui tenait son bébé endormi, fit un signe à sa servante, et celle-ci apporta un flacon d'arnica. Lia versa la liqueur bienfaisante sur son petit mouchoir de batiste, qu'elle tint serré contre le front de l'enfant, un peu meurtri de la chute. Mais celle-ci, qui n'avait pas eu grand mal, s'ennuya bientôt de l'immobilité qu'on lui faisait garder; elle repoussa de sa petite main la compresse appliquée sur son front et, se glissant des genoux de la jeune fille, courut rejoindre ses frères.

« Décidément, ce n'est pas grave, » dit Lia, tordant son mouchoir mouillé.

Elle souriait franchement. L'espèce de commotion qu'elle avait ressentie avait disparu, car, entendant de nouveaux coups de tonnerre, elle s'avança jusqu'à la porte ouverte et tint son regard attaché sur la vallée, tout à l'heure riante et ensoleillée.

Que tout avait changé! De sombres vapeurs flottaient autour des monts, dont les sommets étaient voilés par des nuages noirs et bas. Le glacier était enseveli sous un épais brouillard, déchiré de temps à autre par de rapides éclairs. Un vent brûlant soufflait maintenant autour de l'auberge, le tonnerre grondait sans cesse, tantôt semblant s'éloigner, tantôt éclatant avec fracas dans les gorges voisines.

Il était impossible de ne pas ressentir une impression mélangée d'admiration et de crainte. Ces mille voix de l'orage, dont la force était décuplée par les échos des alentours, avaient quelque chose de solennel et d'effrayant à la fois; c'était beau, c'était grandiose et c'était terrible.

Les deux femmes qui s'étaient réfugiées à l'autre bout de la chambre se signaient et fermaient les yeux. Maxime gardait le silence; le banquier lui-même, saisi d'une impression involontaire, ne songeait pas à s'arracher à ce spectacle. Mais un soupir de soulagement leur échappa à tous deux lorsqu'une pluie abondante, venant à tomber, mêla son clapotement au bruit du gave, et fit surgir de la terre desséchée cette sorte d'odeur humide qui a sur nos nerfs un mystérieux et salutaire pouvoir. Les roulement du tonnerre s'adoucirent et s'éloignèrent, le brouil-

lard devint intense, ou plutôt la pluie noya le paysage.

« L'orage s'apaise, » dit le guide qui, lui aussi, s'était réfugié dans la salle commune. « Mais on ne peut encore songer à partir, il faut que cette pluie diminue de violence, elle aveuglerait les chevaux.

— Ainsi nous sommes confinés dans cette auberge pour un certain temps? » dit le banquier, cherchant dans sa poche quelque journal oublié.

Maxime, qui devina son désir, se hâta de lui offrir une feuille parisienne, que lui-même n'aurait pas songé à lire en ce moment, — oh non! il était trop heureux!

Cependant l'air s'était sensiblement rafraîchi, et l'hôtesse jeta un fagot dans la vaste cheminée. Ce fut un plaisir réel de voir cette flambée joyeuse et brillante. Lia s'amusa à l'attiser, puis elle fit le tour de la salle, causant avec l'hôtesse, l'interrogeant avec intérêt sur le genre de vie des montagnards, et partageant entre les enfants les petites pièces blanches que contenait son porte-monnaie. Maxime, craignant d'être indiscret, écoutait plus qu'il ne parlait; d'ailleurs il s'absorbait dans la contemplation de ce visage si pur et surtout de ce regard mobile, tantôt rieur, tantôt profond, qui s'imprégnait de gaieté et de tendresse en se reposant sur les marmots barbouillés de l'auberge, et d'enthousiasme en errant sur la vallée, plus verte que jamais avec ses bouquets de bois émergeant du brouillard.

M. Haags tira tout à coup sa montre, puis regarda le temps. La pluie tombait avec la même violence.

« Nous ne serons pas de retour à Luchon à l'heure



Maxime se précipita pour l'aider. (Page 49.)

habituelle du dîner, » dit-il, secouant la tête. « Pourrion-snous dîner ici? »

L'hôtesse ouvrit de grands yeux. Les provisions dont elle disposait étaient aussi peu variées que mal choisies, et Lia, qui la suivit pour inspecter son garde-manger, revint en riant vers son père et Maxime, qui s'étaient rapprochés du feu.

« Il y a un peu de saucisson, » dit-elle, « du fromage, du beurre et des pommes de terre... C'est de quoi composer un menu fort passable, et je vais voir quel parti en tirera notre hôtesse... Mais toi, père, que pourrais-tu faire pour passer le temps?

— J'ai des cartes, » dit l'aubergiste, « et un jeu de dominos. »

M. Haags sourit en interrogeant Maxime du regard.

Celui-ci eût préféré mille fois errer dans les profondeurs de la salle, là où allait s'élaborer leur repas, à la suite de la charmante fille du banquier; mais il fit contre fortune bon cœur, et accepta avec une grâce parfaite une partie de dominos.

Lia s'éloigna aussitôt. Il ne fut pas difficile à son père de gagner la partie, car son jeune partner était singulièrement distrait par le rire frais qu'il surprenait de temps à autre, sans qu'il pût distinguer à quoi s'occupait la jeune fille dans les recoins assombris de la chambre. Son pas léger, qui se rapprochait, lui fit tourner la tête. Accompagnée de l'hôtesse, elle venait servir le repas improvisé. Sa longue jupe incommode donnait à ses mouvements une sorte de gaucherie charmante.

Maxime se précipita pour l'aider; puis, ayant disposé

sur la table la vaisselle de faïence commune, on s'assit gaiement pour partager le saucisson, le fromage dur, le beurre et le lait frais.

Maxime ne fit jamais de repas plus agréable. L'intimité s'accentuait ; il parlait de sa mère, de ses riches campagnes beauceronnes, des loisirs qu'il savait rendre si doux. Lia n'avait à évoquer, elle, que des souvenirs de pension. Mais Maxime ne s'avisa pas de les trouver puérils; il s'intéressa franchement à la souris blanche gardée en cachette pendant trois longs jours au fond d'un pupitre, aux charades jouées avec un fol entrain et décrites avec complaisance. Peu s'en fallut qu'il ne sentît son œil humide en entendant parler de la jeune compagne enlevée par un mal subit, un soir de printemps, et ensevelie parmi les fleurs dans le petit cimetière du couvent...

Ce fut M. Haags qui s'aperçut que la pluie avait presque cessé et qui donna le signal du départ. Maxime revint avec ses nouveaux amis dans le landau de louage que suivaient les trois petits chevaux privés de leurs cavaliers. Le ciel encore gris se déchirait çà et là pour laisser voir un lambeau d'azur, et les vapeurs, qui voilaient les sommets des monts et entouraient leurs flancs comme d'une ceinture, devenaient légèrement transparentes. Le gave bondissait follement, plus écumeux que jamais, et la verdure des prairies et des bois avait un éclat merveilleux.

La route sembla à Maxime rapide comme l'éclair. Le soir tombait quand il fallut se séparer dans le vestibule de l'hôtel. Maxime déclina son nom après avoir chaleureusement remercié le banquier de l'hospitalité du landau. M. Haags lui tendit amicalement la main, et Lia, en lui

rendant son salut, lui sourit comme à une vieille connaissance.

Il ne la revit pas ce soir-là, mais il s'en dédommagea en faisant à son ami un récit enthousiaste de sa promenade.

« Mais il me semble que cette promenade s'est accomplie d'une façon des plus tristes, » dit malicieusement M. Dervin, allumant son cigare. « Pas d'ascension, un orage non pas essuyé dans la montagne, ce qui eût été poétique, mais subi dans une affreuse auberge, un repas d'anachorète et une partie de dominos !... On ferait un vaudeville avec ces éléments-là, mon cher !

— Moi j'en fais un poème, » répliqua le jeune homme, moitié riant, moitié fâché.

VI.

Lia dormit plus tard que de coutume le lendemain de ce jour. Nul rayon de soleil ne filtrait à travers les persiennes closes et les rideaux abaissés, et neuf heures sonnaient lorsqu'elle ouvrit les yeux. Un reste de fatigue l'empêcha tout d'abord de soulever la tête de dessus l'oreiller, et elle demeura un instant à demi engourdie, revoyant comme la suite d'un songe les sites de la veille et les terribles splendeurs des éclairs illuminant les gorges. Tout à coup elle se souvint que son père avait prié la jeune fille qu'ils avaient vue la veille d'être à l'hôtel à huit heures, et, demi-honteuse de son sommeil prolongé, demi-fâchée d'avoir montré si peu d'exactitude à une étrangère, elle sauta vivement à bas de son lit. Ayant fait une toilette sommaire, elle ouvrit la porte du salon, et aperçut en effet la jeune fille, assise près de la fenêtre, feuilletant le *Guide* d'une main distraite, et attendant sans doute avec beaucoup d'angoisse les débuts de ses nouvelles fonctions.

« Que je suis désolée de vous avoir fait attendre ! Vous devez me croire bien paresseuse, et je sens le besoin de m'excuser... Nous avons fait hier une excursion qui, bien que courte, a été troublée par un affreux orage ; j'ai été énervée et fatiguée, mais c'est fini aujourd'hui... »

Certes, c'était encourageant de voir ce doux et brillant sourire, de serrer cette main tendue si cordialement, et

de légères couleurs revinrent aux joues de la pauvre fille, qu'avait pâlies l'émotion de l'attente.

« Vous lisez mon *Guide?* » reprit Lia. « Ce n'est pas bien amusant... Voyons, que vais-je vous donner pendant que je termine ma toilette?... Savez-vous l'anglais? J'ai un ou deux ouvrages non encore coupés...

— Je le lis un peu... Mais ne puis-je vous être utile à quelque chose? Voulez-vous que je vous aide, ou que je travaille à ce crochet commencé, auquel je n'ai pas osé toucher ce matin?

— Faites ce qu'il vous plaira, je vous rejoindrai dans un quart d'heure... Mais j'y pense, avez-vous déjeuné?

— Oh! oui.

— Désormais ce serait bien aimable à vous de partager mon chocolat; je déteste manger seule... Et, comme je suis accoutumée à me lever plus tôt qu'aujourd'hui, vous ne jeûnerez pas trop longtemps, » ajouta Lia avec un sourire.

Sa jeune compagne pensa qu'elle n'avait jamais rien vu de plus charmant et de plus étrange que cette beauté. Lia, en effet, était ravissante dans son long peignoir de laine blanche, sur lequel pendaient ses riches tresses noires.

Elle ne se fit pas attendre cette fois, et revint tout habillée pour sortir.

« Vous allez me guider, » dit-elle gaiement. « Vous devez très bien connaître Luchon?

— Très peu, au contraire; je n'y suis arrivée que la semaine dernière.

— Vous n'habitez pas ce pays? Votre accent n'a rien de méridional.

— Nous demeurons à Paris.

— A Paris! Ah! tant mieux! » s'écria Lia avec la naïveté d'une enfant. « Je sens déjà qu'il m'eût été pénible de vous dire adieu dans quinze jours... Nous nous reverrons cet hiver... »

Un sourire mélancolique effleura le visage de la jeune fille. Elle savait quelle distance existait entre sa vie laborieuse et obscure et la vie brillante qui attendait la fille du banquier.

« Voulez-vous me conduire d'abord à l'église?... Oui, à l'église, » répéta Lia, voyant une surprise involontaire se peindre sur le visage de sa compagne. « Vous êtes-vous donc trompée à mon nom?... Je m'appelle Lia-Marie... Ma mère, qui était catholique, eût préféré ce dernier nom; mon père m'appelle Lia en souvenir de sa mère, à lui... »

Après une courte station dans la petite église paroissiale, elles prirent, un peu au hasard, la pittoresque allée des Veuves. Elle était absolument solitaire, et, si près d'une ville remplie de baigneurs, son silence et sa fraîcheur semblaient doublement agréables. Lia ne se lassait pas de suivre du regard le cours du ruisseau qui, limpide et brillant sous l'abri des arbres, bondissait sur les cailloux, et formait de petites cascades partout où le niveau de son lit s'abaissait brusquement.

Elle était trop jeune et trop heureuse pour jouir silencieusement de ces impressions nouvelles. Valérie les partageait, bien qu'avec plus de réserve. Elle sentit pourtant se dissiper la timidité ou la crainte qu'elle avait d'abord ressentie, et quand, rejoignant l'allée de la Pique, puis

remontant vers le quinconce, elles s'arrêtèrent en flânant devant les boutiques, elles étaient déjà arrivées à un certain degré d'intimité, et Lia entamait le chapitre inépuisable de ses souvenirs de couvent.

Elle s'interrompit soudain. Elles étaient arrêtées en ce moment devant un étalage de jupons et de fichus de cette laine chaude et légère dont l'industrie du pays tire un parti si heureux, et Lia, qui avait acheté la veille un monceau d'objets inutiles pour le seul plaisir de tirer son petit porte-monnaie bien garni, songea que sa compagne serait bien aise de posséder un châle, un fichu ou un capulet de montagnarde.

« Il faut que vous me permettiez de vous offrir un capulet, » s'écria-t-elle, « et aussi un de ces tricots pour Mme votre mère... Puisqu'elle a des rhumatismes, rien ne saurait être plus chaud, plus hygiénique que ces lainages... »

Valérie protesta en vain. Lia choisit un grand châle, un joli jupon, y joignit un capulet blanc garni de velours noir, et, ayant soldé son achat, donna au marchand le nom et l'adresse de Mme Leslay.

« Comment vous remercier? » dit Valérie, les larmes aux yeux.

« Chut! Je hais les remerciements... Vous me présenterez bientôt à votre mère, n'est-ce pas? Je serai charmée de la connaître... »

Quand elles rentrèrent, le déjeuner sonnait. Lia embrassa son père avec effusion, lui déclara qu'elle raffolait déjà de sa compagne, et le supplia de l'emmener le lendemain au lac d'Oo.

Maxime de Cormeilles, qui depuis longtemps avait pris sa place, s'empressa de renouer la connaissance éphémère de la veille en s'informant des nouvelles de M. Haags et de sa fille. Il leur présenta son ami Antoine Dervin, qu'il accompagnait dans un petit voyage d'artiste (M. Dervin était peintre, et son nom était d'ailleurs connu au banquier). La conversation devint fort animée dans ce petit coin de la table. Valérie seule gardait le silence, excepté quand Lia, toujours préoccupée du plaisir des autres, lui adressait directement la parole. Après le déjeuner, Maxime suggéra l'idée de prendre le café dans la cour de l'hôtel, et il demanda à M. Haags s'il mènerait sa fille au casino, où l'on devait danser le soir même.

« Le désires-tu, Lia? » demanda M. Haags en souriant.

« Oh! oui, père! » répliqua-t-elle, les yeux brillants de plaisir.

« Puis-je solliciter l'honneur d'un quadrille? » demanda Maxime avec empressement.

Elle inclina gaiement la tête, et Antoine, qui depuis quelques instants étudiait avec intérêt la figure calme et pensive de Valérie, rapprocha sa chaise de celle de la jeune fille.

« Et vous, Mademoiselle, » dit-il en souriant, « viendrez-vous au casino, et me ferez-vous l'honneur d'accepter pour partner un homme qui n'est plus jeune et qui n'a jamais été un habile danseur, je dois l'avouer?

— Mlle Haags n'a pas besoin de moi ce soir, » répondit-elle doucement, « et d'ailleurs je ne danse jamais. »

M. Haags se retourna vers sa fille :

« Lia, » dit-il à voix basse, « je pense que Mlle Leslay est libre de s'en retourner, n'est-ce pas?

— Oh! sans doute! Je comprends si bien que sa mère ait hâte de la revoir! » dit Lia avec son doux sourire.

Elle se leva, salua légèrement les deux hommes et remonta avec Valérie. M. Haags la suivit bientôt. Maxime et Antoine, restés seuls, demeurèrent un instant silencieux.

« N'est-elle pas ravissante? » s'écria enfin Maxime avec l'accent de l'enthousiasme.

« Très belle, » répliqua tranquillement son ami.

« Et si bonne!... Avez-vous remarqué qu'elle n'a pas un instant oublié cette jeune fille qui, m'a dit son père, remplit provisoirement auprès d'elle les fonctions de demoiselle de compagnie? Elle s'est efforcée de lui faire prendre part à la conversation, et n'a pas manqué une occasion de se montrer aimable et attentive!

— C'est vrai, elle semble tout à fait engouée de sa compagne.

— Engouée! » répéta Maxime scandalisé. « Voulez-vous dire que tant de bonté naît d'un caprice?

— C'est possible, » dit en souriant le peintre, « et peut-être est-il heureux pour Mlle Leslay que ses fonctions soient de courte durée.

— Je vous croyais assez jeune et assez généreux pour n'être pas sceptique, Dervin...

— Je ne suis pas sceptique, et j'admets volontiers que votre belle juive soit bonne.

— Elle n'est pas juive! » dit vivement Maxime.

« Comment le savez-vous?

— Je l'ai vue prier à la combe de Bounéou, et ce matin elle est entrée à l'église, où elle s'est comportée en tout comme une chrétienne... D'ailleurs elle a été élevée dans un couvent, et a parlé hier de sa première communion.

— Oh! oh! » fit le peintre, allumant un second cigare, « vous êtes, je le vois, tout à fait au courant de ses actes, de ses croyances, et même de ses promenades dans Luchon! »

Maxime rougit comme un enfant pris en faute; mais il fut dispensé de répondre : Lia traversait au bras de son père la cour de l'hôtel, et Valérie marchait à côté d'elle, se disposant à reprendre le chemin du couvent.

Il y avait entre ces deux jeunes filles un contraste tellement complet, tellement saisissant, qu'on ne pouvait s'empêcher de le remarquer en les voyant ainsi réunies. L'une, grande, belle et joyeuse, s'appuyait au bras d'un père; sa toilette était élégante, sa démarche, son regard, son sourire, tout en elle témoignait de sa confiance dans la vie... N'y entrait-elle pas sous les plus brillants auspices, comblée des dons les plus prisés : la beauté, le charme, l'esprit et la fortune?... L'autre travaillait pour vivre; — elle avait répondu à une question d'Antoine qu'elle donnait des leçons de piano. — Petite, mignonne, ses traits délicats, privés prématurément de fraîcheur par des fatigues excessives, n'attiraient pas plus l'attention que sa simple toilette noire n'appelait le regard. Elle n'était pas la première venue; on pouvait lire beaucoup de choses dans ses yeux gris, souvent baissés : — l'abnéga-

tion, une silencieuse énergie, une résignation à toute épreuve. Mais elle semblait redouter le contact des autres, comme si elle avait déjà maintes fois senti de la dureté ou de l'indifférence chez ceux qui l'entouraient... Elle était pauvre, et elle avait souffert.

Maxime secoua la tête.

« Voilà, » dit-il, « deux existences bien différentes. Sans être prophète, on peut prédire l'avenir qui est réservé à ces jeunes filles... N'est-il pas triste de voir ce contraste, et n'est-ce pas une chose anormale que cette figure grave de la maîtresse de piano?... Quel âge lui donnez-vous?

— Vingt-cinq ou vingt-six ans... On voit que la vie lui a été dure... Je sais ce que c'est de lutter pour son pain!

— Cher Antoine, vous m'avez dit bien des fois, en effet, que vos débuts ont été rudes... Mais n'est-ce pas oublié, ou plutôt ce souvenir ne devient-il pas presque doux, et certainement glorieux, quand on est arrivé?

— Arrivé!... » répéta le peintre avec une sorte d'amertume. « Suis-je arrivé?

— Qui en douterait? » s'écria chaleureusement Maxime. « Vos tableaux ne sont-ils pas prisés des délicats? N'attirent-ils pas la foule aux expositions? Ne vous les paye-t-on pas bien cher?

— Ah! voilà la mesure des succès d'aujourd'hui! » dit Dervin avec la même singulière amertume. « Rendent-ils un son de bon aloi? Se traduisent-ils par de bon et bel or?... Oui?... Alors tout est dit... Je suis arrivé là... Mais est-ce là que je voulais aller, Maxime?... Eh bien non, dix fois non! »

Maxime regarda son ami avec un étonnement qui n'était pas joué.

« J'ai l'amour passionné de l'art, » reprit le peintre, regardant vaguement devant lui, « j'ai peut-être du talent, je n'ai pas de génie... Ah! plût au ciel qu'on eût fait de moi un ouvrier ou un soldat, plutôt qu'un artiste impuissant à traduire le rêve idéal qui est en lui!... J'ai cherché cet idéal jusqu'à voir mes cheveux blanchir d'angoisse... Je me suis raidi contre les jugements des autres, je me suis cramponné à cette foi en moi-même qui m'a épuisé... Savez-vous ce qui m'a ouvert les yeux?... La faim! J'ai été pauvre au point de douter enfin de moi, et l'artiste qui doute est perdu... J'ai sollicité alors un avis sincère, dût la vérité me briser... J'ai suivi cet avis, j'ai pris ce que de nos jours on appelle une spécialité. Je peins des natures mortes, mon pinceau s'y est rompu, il est habile, il est correct; je réussis parce que je ne peins plus que des choses... moi qui poursuivais la pensée! Comprenez-vous, Maxime, et direz-vous encore que je suis arrivé!... »

Il essuya brusquement son front couvert de sueur, et, comme Maxime le regardait avec une compassion mêlée de respect, il fit un effort pour sourire.

« Voilà une confidence que je m'étais promis de renfermer au fond de mon âme... Elle vous prouvera qu'il n'y a guère de gens heureux... Et savez-vous ce qui m'a remis en mémoire ces vieilles douleurs? C'est la vue de cette maîtresse de piano... Elle aussi s'est peut-être crue artiste, et elle souffre peut-être de faire le métier de son art... Après tout, qui sait? Le bonheur, nous sommes

d'accord vous et moi pour le croire, ne gît pas dans les dons extérieurs dont est comblée votre juive... On ne peut préjuger de l'avenir, et le lot le plus doux ne sera peut-être pas la part de la plus enviée de ces deux jeunes filles... »

Sur ces paroles philosophiques, que Maxime écouta avec un sourire d'incrédulité et une expression un peu mystérieuse, les deux jeunes gens quittèrent l'hôtel pour flâner quelques instants dans les allées d'Étigny.

VII.

Le soir, Lia fit au bras de son père son entrée au casino.

C'était pour elle un spectacle absolument nouveau, et tout d'abord elle se sentit prise d'une sorte de vertige en se trouvant dans ces salons brillamment éclairés et remplis d'une foule nombreuse.

Sa toilette était une merveille d'élégance. Toutefois une mère l'eût choisie plus simple, et surtout eût supprimé la plupart des bijoux dont Lia avait orné avec trop de profusion son cou à demi découvert et les manchettes de ses longs gants.

Elle ne pouvait passer inaperçue nulle part, et dans cette réunion d'oisifs à l'affût de visages nouveaux et de nouveaux sujets de conversation, elle attira bientôt tous les regards. Les hommes s'exclamèrent sur sa merveilleuse beauté, les femmes analysèrent tout d'abord d'un coup d'œil savant la toilette blanche relevée de fleurs de grenade, et les innombrables bracelets qui représentaient pour Lia autant de gâteries de son père. Les hommes admiraient sans restriction; les femmes, s'étant informées du nom de la nouvelle venue, critiquèrent ce luxe de bijoux, qu'elles déclaraient contraire à tous les usages, et où elles voyaient l'indice d'une vanité vulgaire.

Lia ne s'apercevait qu'à peine de l'admiration des uns,

et ne se doutait pas des critiques des autres. Le sourire aux lèvres, s'amusant de tout ce qu'elle voyait, elle cherchait des yeux Maxime de Cormeilles, craignant de manquer le quadrille convenu.

Mais l'orchestre ne se faisait pas encore entendre, et son père fut bientôt abordé par quelques hommes qu'elle n'avait jamais vus, qui lui furent présentés brièvement, et qui s'engagèrent bientôt avec M. Haags dans une conversation technique qui causa à la jeune fille un profond ennui. Elle ne comprenait rien, naturellement, à ces mots barbares de report, fin courant, couverture, consolidés, etc., etc., et elle ne dissimula pas si bien un bâillement timide derrière son éventail, que l'un des interlocuteurs de son père ne s'en aperçût.

« Nous devons profondément ennuyer Mlle Haags, » dit-il en souriant. « Voulez-vous, mon cher, me permettre de la conduire à ma femme et à ma fille, qui sont assises là-bas? »

Lia regarda son père avec un peu d'inquiétude.

« J'ai promis un quadrille à M. de Cormeilles, papa, » dit-elle naïvement.

« Il saura sans peine te découvrir, » répondit M. Haags, riant et se dirigeant vers l'extrémité du salon.

Là se tenait un groupe de femmes d'une élégance extrême, que Lia n'aborda pas sans timidité. On lui fit un accueil empressé, et on la fit asseoir près d'une jeune fille au minois chiffonné, dont les joues étaient couvertes de poudre, les paupières légèrement noircies, et les cheveux coupés en franges et tombant sur des sourcils dont le pinceau avait prolongé l'arcade régulière.

Elle embrassa d'un regard la figure et la toilette de Lia.

« Vous venez d'arriver à Luchon, naturellement? Est-ce la première fois que vous venez au casino?

— Oui, et tout est nouveau et amusant pour moi.

— Oh! ce n'est agréable que parce qu'on y rencontre une partie de Paris... Luchon est tout à fait à la mode dans le moment... Êtes-vous allée dans les salles de jeu?

— Non.

— C'est cela qui est amusant! Antonia, des Bouffes, y était hier; elle a eu une main tout à fait inouïe... Elle a passé dix fois au baccarat, et les billets de banque circulaient sur le tapis vert avec un entrain délicieux!

— Antonia? » répéta Lia, ouvrant des yeux étonnés.

« Oui, cette petite actrice qui a les plus belles topazes de Paris... Naturellement, vous n'allez pas aux Bouffes, ni moi non plus; j'enrage de rester à la maison, par parenthèse, quand maman y va rire de tout son cœur. Mais je me dédommagerai quand je serai mariée... J'aime les petits théâtres, moi; papa m'a menée une fois aux Folies-Dramatiques, en baignoire... Ne trouvez-vous pas que l'opérette est un genre très français? »

Lia se sentait aussi confuse qu'embarrassée. Elle fut obligée d'avouer qu'elle ne savait pas qu'il existât à Paris des théâtres appelés les Bouffes et les Folies-Dramatiques, et qu'elle n'avait jamais entendu d'opérettes.

Sa nouvelle connaissance la regarda avec une surprise mêlée de pitié.

« N'avez-vous donc pas été élevée à Paris?

— Je sors du couvent, et le désir de ma mère, que j'ai

perdue toute jeune, a été qu'on m'élevât en province.

— Ah! je vous plains! Je n'aurais jamais pu supporter la vie de pension, surtout dans un couvent.

— Nous y étions très heureuses, » dit vivement Lia.

« Cela dépend des goûts... Mais maintenant vous allez bien jouir de Paris... On dit que l'hôtel de M. votre père est splendide... Naturellement, il recevra cet hiver?

— Oh! oui.

— Ce doit être bien amusant d'être maîtresse de maison à votre âge... Il faut beaucoup nous amuser, n'est-ce pas?... Je suis sûre que vos réceptions deviendront célèbres; votre père a été si heureux lors du krach!

— Du... du quoi? » demanda Lia, qui croyait avoir mal entendu.

La jeune fille éclata de rire.

« Comment, vous êtes si ignorante des actualités et du langage moderne? Mais le krach, autrement dit la débâcle financière qui a fait crouler tant de fortunes, a été l'origine de celle de M. Haags, ou du moins l'a immensément augmentée!... Savez-vous que vous êtes délicieuse avec cette jolie ignorance de provinciale? Cependant vous savez fort bien vous habiller... De qui est cette robe?... De Worth ou de Laferrière?

— Mon père m'a conduite chez Worth.

— C'est extrêmement réussi... Et quelles perles ravissantes vous avez! On m'en a promis aussi... seulement je ne porterai pas de diamants... Tout à l'heure ce bracelet vous faisait prendre pour une jeune femme... On ne porte de diamants qu'après son mariage, du moins en France.

— Je ne le savais pas, » dit naïvement Lia. « Dois-je ôter ce bracelet?

— Oh! ce n'est pas la peine... Mais voici qu'on danse... Est-ce que vous connaissez des jeunes gens ici? Vous savez, les personnes comme il faut ne dansent qu'avec les hommes qui leur ont été présentés... »

A ce moment, Maxime s'inclinait devant Lia et réclamait le quadrille qu'elle lui avait promis.

Elle prit son bras, toute souriante, et ils traversèrent lentement le salon pour rejoindre leurs vis-à-vis.

« Avez-vous donc déjà des amies à Luchon? » demanda le jeune homme, en jetant un regard sur le groupe de femmes que Lia venait de quitter.

« Oh! ce n'est pas une amie! » répliqua-t-elle vivement. « Mon père connaît sa famille, je pense, mais je me trouverais très embarrassée de définir le sentiment qu'elle m'inspire...

— Si vous essayiez? » dit Maxime en souriant.

« Eh bien, je suppose que je suis, comme elle me l'a laissé entendre, très provinciale, très naïve, et qu'elle est, elle, au courant de la mode, des usages, le type, en un mot, des jeunes filles élégantes de Paris.

— Cela dépend de quel Paris, » répondit-il, souriant de nouveau. « Vous vous apercevrez très vite qu'il existe dans Paris une multitude de mondes différents, qui se coudoient, se mêlent quelquefois, mais sans se confondre et sans perdre la note qui les distingue...

— Avez-vous déjà rencontré cette jeune fille?

— Ici, oui; à Paris, non. Je ne pense pas que M. votre père vous la donne pour amie; ce sera sans doute pour

vous une simple connaissance... J'espère que vous aurez l'occasion de voir et d'apprécier d'autres Parisiennes, qui ne se parent, elles, que de leur jeunesse, et qui dédaignent les artifices de la poudre et du pinceau.

— Quoi! voulez-vous dire que Mlle Queslin est peinte? » s'écria Lia, au comble de la surprise.

« Ne l'avez-vous pas constaté? » dit-il, très amusé. « Je me demande seulement comment une mère peut permettre à sa fille cette excentricité de mauvais aloi... Ainsi vous ne connaissez personne à Luchon? Mais vous avez à Paris des amis ou de la famille?

— Pas de famille... Ma mère était Flamande, mon père n'a plus de proches parents... Je ne connais pas encore les relations de mon père, mais je retrouverai cet hiver mes amies du couvent.

— La propriétaire de la souris blanche?

— Justement, » répondit-elle en riant. « C'est la fille du général Laumont, et je sais que son père est pour quelque temps à Paris... Puis il y a Amélie de Saint-Maur, la nièce de notre chère supérieure... Elle demeure bien loin de nous, rue Saint-Dominique... Mais mon père m'a promis un coupé pour moi toute seule, et je me réjouis en pensant aux bonnes journées que je passerai avec mes amies... Enfin je verrai souvent aussi Mlle Leslay, cette jeune fille si intéressante que vous avez vue avec nous ce matin... J'ai l'intention de lui procurer beaucoup d'élèves... Puis, quand mon père donnera des soirées de musique, elle jouera... Elle me plaît tant! Savez-vous ce que je compte faire? J'irai souvent la chercher en voiture, pour la conduire dans les pensionnats éloignés où elle

donne ses leçons... Et, parmi les employés de mon père, il se trouvera bien quelque bon mari pour elle... Mais il faudra qu'il soit très bien, car elle est d'une bonne famille; son père était militaire, et ces dames doivent souffrir doublement d'avoir perdu leur plus chère affection et en même temps leur situation de fortune... »

Maxime écoutait avec ravissement toutes ces paroles, dites au milieu des interruptions du quadrille. Il y avait dans tout cela un peu d'enfantillage peut-être, et, en ce qui regardait la jeune maîtresse de piano, une ignorance absolue de la vie mondaine et des lois qui la régissent. Mais ces naïves confidences témoignaient de tant de bonté native, de sincérité, de chaleur de cœur, le bonheur de cette charmante fille paraissait si désireux de s'épancher sur les autres et de rayonner sur les déshérités, que Maxime se sentit plus que jamais sous le charme.

Quand, après une promenade aussi prolongée que le permettaient les convenances, il la reconduisit enfin à sa place, les dames auxquelles son père l'avait un instant confiée n'étaient plus là; mais M. Haags s'avança vers sa fille, et, ayant salué en souriant Maxime, il offrit à Lia d'aller jeter un coup d'œil sur les tables à jeu.

Elles étaient encombrées, et la voix du croupier résonnait, sonore, sans que Lia comprît ce que signifiaient ces paroles mystérieuses.

Les hommes étaient en majorité autour du tapis vert. Cependant quelques femmes s'y trouvaient assises, et d'autres, en grand nombre, entouraient les tables, regardant et même pariant.

Tout d'abord Lia s'amusa de voir le petit râteau ra-

masser adroitement les piles de louis. Mais bientôt, un peu émue et effrayée des sommes considérables qu'on gagnait devant elle, elle promena son regard sur les joueurs.

Qui n'a vu ce spectacle inoubliable, ce mélange hétéroclite de classes si diverses, un instant confondues par la terrible passion? Il y avait là des hommes du monde, irréprochablement vêtus, et d'autres hommes, déclassés ou de basse origine, dont la mise était tout juste assez convenable pour leur permettre l'entrée de ces salons banals... Il y en avait de très jeunes, — presque des échappés de collège, que suivait sans doute la pensée inquiète et affectueuse d'une mère qu'ils quittaient pour la première fois, — il y avait des hommes mûrs, qui devaient avoir quelque part une famille à élever, des enfants à rendre dignes du nom d'homme; — il y avait aussi des vieillards à cheveux blancs, presque au seuil de la tombe... Et ces âges divers, ces fortunes dissemblables, ces situations dont le contraste était frappant, se trouvaient, pour ainsi dire, nivelés par la même passion fatale... La même inquiétude fiévreuse qui animait les traits vulgaires du chevalier d'industrie flétrissait la figure imberbe du jeune homme et le front ridé du vieillard; — la même avidité dégradante poussait vers le misérable argent gagné les mains blanches de l'homme du monde, les mains sales ou calleuses de l'aventurier de bas étage, les doigts débiles de celui qui aurait dû respecter ses cheveux blancs...

Maxime, qui avait suivi Lia et son père, vit un effroi mêlé de tristesse se peindre sur le visage de la jeune fille.

« C'est affreux, » murmura-t-elle, « je ne puis détacher

mes yeux de ce spectacle, et cependant il m'épouvante... Partons, père... »

M. Haags sourit.

« Ainsi tu n'éprouves pas la moindre tentation de jeter ton enjeu sur cette table? » dit-il en plaisantant.

Lia eut un léger frisson.

« Oh! père, il y avait là des femmes aussi! Que c'est triste!

— Ce sont des émotions malsaines évidemment, mais puissantes, » dit M. Haags, secouant la tête.

« Elles ne m'ont jamais séduit! » s'écria énergiquement Maxime.

« Elles ont leur attrait cependant, » reprit le banquier, « l'attrait de calculs fatidiques, et aussi celui de l'imprévu... Je n'ai jamais risqué mille francs à une table de lansquenet; que faisons-nous cependant, nous autres, hommes d'affaires, sinon livrer notre vie tout entière aux enivrantes et terribles émotions de la Bourse, ce gigantesque tapis vert?

— Cela me ferait peur, » dit Lia, secouant la tête. « Ah! père, la Bourse me fait toujours peur! Est-ce donc que tout ce que tu possèdes dépend du hasard du jeu? »

M. Haags et Maxime ne purent s'empêcher de rire.

« Je ne suis pas si fou que de livrer à de telles chances l'avenir de mon unique enfant, » dit le père avec une lélère inflexion de tendresse.

« M. Haags est habile autant qu'heureux, et doit autant au travail qu'à la fortune, » ajouta Maxime.

On dansait encore dans les salons du casino. Mais Lia avait subi une impression assez pénible pour ne pouvoir

plus jouir de ce spectacle animé et bruyant. Elle voulut retourner à l'hôtel, et le temps était si doux, la nuit si admirablement sereine, qu'elle refusa la voiture pour ce court trajet. Son père l'enveloppa avec sollicitude du vêtement de cachemire qu'elle avait emporté, et Maxime, à qui l'accueil aimable de M. Haags semblait un encouragement, les suivit encore dans l'allée solitaire dont le bruit du casino troublait seul la solennelle tranquillité.

Les étoiles scintillaient avec cet éclat qui semble particulier aux pays de montagnes; les masses sombres qui bornaient l'horizon rendaient encore plus clair et plus brillant, par le contraste, ce ciel semé d'innombrables points lumineux. Les grandes ombres des arbres s'étendaient sur le sol; à travers leur feuillage immobile on voyait çà et là le rayonnement du ciel, et, lorsque l'orchestre se taisait un instant, on entendait le bruit d'un ruisseau torrentueux, poursuivant son incessant murmure.

Lia respira avidement l'air frais, qui lui semblait doublement pur au sortir de l'atmosphère étouffante du casino.

« Eh bien! t'es-tu amusée? » lui demanda son père d'un ton affectueux.

« Oui, beaucoup... Mais comme cette nuit est belle! Là-bas j'étais étourdie; ici je me recueille et me retrouve... »

M. Haags se mit à rire.

« On est encore poète à ton âge, » dit-il. « Mais vous, Monsieur, ne pensez-vous pas qu'une jeune fille apprend vite à préférer le bruit du piano au chant du rossignol, et l'éclat des bougies à la lueur des étoiles?

— Je crois les goûts de Mlle votre fille assez élevés pour l'empêcher de tomber sous ce niveau banal, » répondit vivement Maxime.

M. Haags rit de nouveau, mais aucun d'eux ne parla plus jusqu'à la porte de l'hôtel. Ce qui occupait les pensées du banquier est assez problématique ; mais on peut supposer que des impressions de même nature rapprochaient tacitement les jeunes esprits qui rêvaient près de lui.

VIII.

Les jours qui suivirent passèrent comme un songe pour Lia.

Lorsqu'on n'avait pas projeté quelqu'une de ces excursions qui exigent un départ matinal, elle passait les premières heures de la journée avec Valérie Leslay, pour qui elle éprouvait une sympathie croissante. Tantôt elles erraient ensemble dans les allées à demi solitaires, tantôt elles montaient boire une tasse de lait à Bellevue, s'arrêtant dans les lacets de la montagne pour admirer la belle et tranquille vallée qui s'étendait au-dessous d'elles, ou pour cueillir des fleurs délicates, de fines fougères, ou des pommes de pin lilliputiennes. Tantôt elles restaient dans le salon de Lia, et faisaient de la musique.

Le talent de Valérie était brillant, mais surtout expressif. Lia l'admirait avec enthousiasme, et à son tour elle ravissait sa compagne en lui chantant, de sa voix non encore exercée, mais remarquablement belle, les cantiques qu'elle gardait dans sa mémoire.

Puis l'intimité était vite venue, avec une nuance de réserve de la part de la jeune fille pauvre, avec un complet abandon de la part de celle à qui la vie souriait et dont le cœur débordait de joies et d'espérance.

Lia avait appris que le lieutenant-colonel Leslay, mort depuis deux ans, n'avait laissé aucune fortune, le patri-

moine modeste de sa famille ayant été englouti dans un désastre financier, de longues années auparavant : il fallait vivre ; la pension de veuve suffisait tout juste à donner du pain, et Valérie avait dû chercher des ressources dans son talent musical. Elle avait eu beaucoup de peine à trouver sa première élève, et elle et sa mère avaient connu des jours bien cruels. Enfin un très modeste succès était venu couronner une patience invincible; la jeune fille avait maintenant un nombre à peu près satisfaisant d'élèves très jeunes, qui lui donnaient de la peine, car les débuts sont ingrats, mais qui lui assuraient les moyens de subvenir aux besoins de sa mère.

Lia voulut voir Mme Leslay. Elle en fut charmée, et fit à son père une description enthousiaste de cette femme encore jeune, sereine malgré ses souffrances, et dont les manières agréables et distinguées révélaient l'habitude du monde. Mais ce qui la frappa davantage, non sans lui inspirer un mélancolique retour sur elle-même, ce fut l'intimité qui existait entre cette mère et cette fille. Elles n'avaient vraiment qu'un cœur et qu'une âme ; et Lia soupira en pensant que toute la richesse de son père ne pouvait lui rendre ce trésor perdu, l'affection d'une mère...

Les excursions les plus variées remplissaient les journées, et le soir M. Haags conduisait sa fille au casino. Lia avait noué quelques relations d'une nature plus agréable que celles de sa première soirée au casino. Elle était très recherchée, ouvertement admirée, et elle jouissait avec une naïve satisfaction d'attentions qui flattaient plutôt son besoin de sympathie que sa vanité.

Enfin à ces plaisirs enivrants d'un premier voyage

aux eaux, à ce premier coup d'œil ébloui jeté sur un monde qui l'accueillait avec empressement, se joignait pour Lia l'intérêt profond et captivant d'un sentiment qui s'emparait doucement de son cœur, sans même qu'elle songeât à en définir la nature.

Maxime était là sans cesse. Le matin il errait sous ses fenêtres, essayait de surprendre les notes de sa voix. Il était toujours informé du but des excursions de M. Haags et de sa fille, et se joignait à eux, ou bien les rencontrait comme fortuitement. Les repas les réunissaient encore, et enfin au casino il se constituait le chevalier servant de la belle jeune fille.

M. Haags n'essayait nullement de traverser ce petit roman auquel il voyait s'incliner le cœur de sa fille. Il savait de bonne source que Maxime était riche et de bonne famille. Certes il eût pu trouver pour sa fille un parti plus riche encore dans son monde financier; mais il ne lui déplaisait pas, à lui, l'homme du jeu et des spéculations hardies, de songer que la fortune d'un gendre s'identifierait avec le sol lui-même, se trouvant ainsi à l'abri des hasards dangereux et des tempêtes subites. Puis, si la rumeur publique qui lui attribuait un absolu mépris de l'opinion et qui le déclarait peu scrupuleux en affaires était fondée, il était plus exigeant pour sa fille, et n'eût voulu pour rien au monde confier ce trésor de pureté et d'honneur à un homme plus habile que consciencieux. Il avait d'un coup d'œil jugé Maxime; ce que celui-ci avait de jeune, de naïf, ses aspirations idéales, son horreur instinctive des choses banales et des âpres luttes qui ont l'argent pour objet, ne lui eussent inspiré, au point de

vue pratique des affaires, qu'une dédaigneuse pitié. Mais cette jeunesse honnête, pure, chevaleresque, lui plaisait alors qu'il s'agissait de sa fille. Enfin il aimait à penser que lui, parvenu, s'allierait à une vieille famille bien authentique, riche de parchemins, de considération et d'honneur.

« Lia doit vivre dans un autre monde que le mien, » se disait-il, « et avec cet homme elle ignorera même qu'il est des luttes où la conscience s'émousse, et des taches qui laissent un peu de souillure aux mains... »

Ainsi tacitement encouragée par son père, il eût été bien surprenant que Lia ne cédât point à l'entraînement d'une telle sympathie. Elle était trop subitement et trop complètement dépaysée pour être tout à fait elle-même; les plaisirs qu'elle goûtait étaient trop capiteux pour ne pas lui monter à la tête, et dans cette sorte d'ivresse elle ne songeait même pas à sonder son cœur. Maxime était le plus séduisant des jeunes gens qui l'entouraient. Alors que les autres professaient un culte pour le turf, et parlaient à l'occasion une sorte d'argot qui ne choquait pas peu cette pensionnaire encore imprégnée du langage du grand siècle, Maxime faisait profession d'aimer le beau, le délicat, l'idéal; il était poète, il lui ouvrait, dans une langue noble et simple à la fois, des perspectives enchantées, il cherchait à lui plaire, il s'occupait d'elle seule, il lui confiait ses rêves, ses pensées, et parlait de l'avenir en termes mystérieux où elle devinait de radieuses espérances...

Mais, si les excursions et les soirées étaient ravissantes, peut-être le moment le plus intime et le plus délicieux

était-il celui qui suivait le déjeuner. Maxime et son ami Dervin prenaient leur café dans la cour de l'hôtel, près de M. Haags. Le banquier lisait alors ses journaux et Antoine, soit par complaisance, soit parce que Valérie l'intéressait, entamait avec celle-ci une conversation artistique, presque toujours un parallèle piquant entre la peinture et la musique. Lia et Maxime restaient donc libres de causer, eux aussi, tantôt de cet idéal un peu creux que poursuivait le jeune homme, tantôt des poètes et des auteurs qu'il préférait. Lia avait naturellement peu lu; mais sa mémoire n'était ornée que de choses exquises, et son goût était singulièrement sûr. Chaque jour, elle et Maxime découvraient une nouvelle affinité entre leurs esprits, bien que celui de la jeune fille fût de beaucoup le plus ferme, sans qu'elle s'en doutât; et, si elle ne songeait pas encore, dans sa réserve toute féminine, au dénouement de ce joli poème de son cœur, il était au fond de sa pensée, et elle sentait déjà sa jeune vie liée à celle de cet autre cœur qui battait si bien à l'unisson du sien.

Nulle voix ne s'élevait à ses côtés pour lui révéler ce qui se passait en elle. Elle s'abandonnait à ce charme, elle se laissait vivre, le rêve endormant chez elle la pensée.

Il n'en était pas de même pour Maxime. Un conseiller, parfois accueilli avec impatience, l'éclairait pleinement sur l'état de son cœur.

« Vous êtes absolument amoureux, Maxime, » disait Antoine, le regardant à travers la fumée de son éternel cigare. « Savez-vous que vous allez bien vite? Que connaissez-vous, après tout, de ces gens-là? »

Maxime bondissait.

« Que puis-je en apprendre que d'honorable et de flatteur?

— M. Haags s'est enrichi bien soudainement.

— Chacun l'accueille et lui fait fête ici! » s'écriait Maxime indigné. « Il a été habile et heureux, voilà tout! Dervin, si vous devenez sceptique, je vous haïrai!

— Et cette belle et élégante personne, serait-elle donc l'idéal de votre mère?... J'aime beaucoup votre mère, Maxime; elle excite mon respect, mon admiration, ma sympathie, quand je la vois mener d'une main ferme un peuple d'ouvriers et de cultivateurs, parcourant ses champs, faisant rendre à la terre cent pour un... Mais, lorsqu'elle rentre le front mouillé de sueur, sa simple robe de laine souillée par l'humidité des prairies ou de la terre fraîchement remuée, — quand ses nobles et robustes mains s'occupent à préparer des conserves, un pâté de gibier ou des confitures, je me demande la figure que ferait près d'elle votre femme, au nom étrange, à la merveilleuse beauté et à l'effroyable fortune, qui ne sait occuper ses doigts qu'à un inutile crochet, et qui a la passion évidente, exagérée du luxe...

— Elle est bonne et intelligente autant que belle, et capable de comprendre les côtés élevés du caractère et de l'existence de ma mère...

— Elle l'admirera... platoniquement, et fera une étrange figure à la campagne avec ses vingt bagues et ses innombrables bracelets... »

Maxime rougit de colère.

« Vous êtes cruel, Antoine! » dit-il d'une voix trem-

blante. « Cette jeune fille n'a pas de mère qui la garde d'une exagération où vous ne voyez que de la vanité, mais où je reconnais, moi, seulement un innocent enfantillage... Jamais, entendez-vous? je n'épouserai une autre femme... Mon cœur n'est pas fait pour deux amours, pour deux rêves... Pourquoi me blesser dans ce que j'ai de plus cher, mon ami?... »

Pourquoi, en effet?... Antoine le regarda avec une affection mêlée d'une nuance de pitié. C'était peine perdue de vouloir exciter sa défiance contre les gens ou contre la vie. Dans le cercle où il avait vécu, pas une main qui ne fût loyale, pas une réputation qui ne resplendît d'honneur. Il savait bien qu'il existait dans des régions inconnues de lui des coquins, des gens sans délicatesse, — comme il savait qu'il existe dans les pays lointains des races abruties ou féroces, des sauvages hideux... Il n'en avait jamais rencontré. On lui avait dit encore que le monde est sans conscience, qu'il applaudit aveuglément au succès, quelle qu'en soit l'origine. Le croyait-il? Peut-être, comme à une vague théorie, sans application possible. Enfin tout lui avait souri dans l'existence. Il savait, naturellement, que la douleur peut fondre sur chacun de nous et que les chemins unis sont rares ici-bas... Il le savait... oui, par l'expérience des autres; et qui ne sait que nous n'apprenons guère ici-bas qu'à nos propres dépens? Il avait été heureux jusque-là, donc il devait l'être toujours. Et quand le banquier, près de partir, lui exprima le désir de le revoir l'hiver suivant, il ne doutait pas que son rêve ne fût en pleine voie de réalisation.

IX.

Les jours de villégiature sont à leur terme, et, bien que Lia aime la campagne et surtout ce riant pays de Saint-Germain, où la Seine est si fraîche et la campagne si ombreuse, elle se réjouit de tout son cœur de prendre ses quartiers d'hiver et d'organiser sa vie nouvelle.

La campagne, d'ailleurs, n'a pas été tout à fait un repos. Lia n'est blasée ni sur l'exercice du cheval ni sur les promenades en voiture, et elle a pleinement joui des moyens de locomotion que son père a mis à sa portée. Elle a bien trouvé le temps de lire un peu, mais s'est aussi un peu effrayée de devenir si mondaine. Mais elle n'a pas encore réagi contre ce courant enchanté : l'éblouissement dure encore.

Enfin il y a eu les inévitables voyages à Paris, les flâneries dans les magasins, les leçons de chant prises avec ardeur et succès.

Maintenant, par une belle journée d'octobre, Lia se retrouve dans l'hôtel de la place Malesherbes, allant et venant, joyeuse et affairée au milieu de ce luxe princier, et écoutant à peine les graves conférences de son père avec sa dame de compagnie, au sujet des dîners hebdomadaires qu'il veut donner.

Cette dame de compagnie n'a rien de commun avec Valérie Leslay. C'est la veuve d'un fonctionnaire sans

fortune, qui a fait l'éducation de la fille d'un duc et tenu la maison d'un marquis, et qui fait d'ailleurs payer excessivement cher son expérience du monde et de ses usages. Elle est encore assez jeune, grande, majestueuse, élégante, très ferrée sur l'étiquette, légèrement solennelle et ennuyeuse. Avec tout cela elle possède une grande souplesse, et s'arrange invariablement de toute position pécuniaire convenable.

Lia se retourne tout à coup en entendant prononcer le mot de vendredi.

« Le vendredi! Quoi! as-tu donc l'intention de donner tes dîners le vendredi, papa?

— Pourquoi pas, Lia?

— Mais... tu auras quelquefois des catholiques à ta table... »

M. Haags se mit à rire.

« Rassure-toi, ma fille, on aura soin de te préparer des mets qui ne chargent point ta conscience. »

Lia rougit; sa lèvre tremblait un peu, mais elle attacha un regard très ferme et très doux sur son père :

« Tu me ferais plaisir, papa, un très grand plaisir, en choisissant un autre jour...

— Quel enfantillage! » s'écria Mme Harel. « Laissez donc votre père juge du jour qui lui convient, ma chère enfant...

— Père!... » murmura Lia avec son intonation la plus douce.

M. Haags rit de nouveau.

« Allons, il faut lui céder, » dit-il. « Nous prendrons donc le mardi, si ce jour convient à ton orthodoxie. »

La jeune fille l'embrassa tendrement.

« Est-ce que cette conférence va durer longtemps? » demanda-t-elle gaiement. « J'ai l'intention de faire des visites aujourd'hui.

— Des visites ! Mais personne au monde ne reçoit avant le mois de janvier ou tout au moins de décembre ! » s'écria Mme Harel.

« Oh ! ce sont des visites de jeunes filles... J'ai hâte de voir mes amies du couvent et... aussi Mlle Leslay... Puis-je y aller seule, papa?

— Chez Mlle Leslay, oui, si tu tiens absolument à renouer une relation de ce genre... Mais qu'il soit bien établi, Lia, que toute espèce d'intimité est impossible entre toi et cette personne... Patronne-la comme professeur, si bon te semble : loue ses services comme accompagnatrice, quand nous aurons du monde; mais que vos rapports se bornent là... »

Lia rougit de nouveau.

« Mais je puis la voir quelquefois? » demanda-t-elle avec inquiétude. « Et... et si je lui demandais quelques leçons, papa? Je ne serai jamais très forte, mais je voudrais m'accompagner quand je chante.

— Des leçons d'une personne complètement inconnue ! » s'écria Mme Harel avec effroi. « Ce serait perdre votre temps, ma chère... Vous vous devez à vous-même, vous devez à la situation de M. votre père de vous adresser à un professeur en renom.

— Mme Harel a raison, Lia, » dit M. Haags. « Satisfais ton caprice en faisant de temps à autre une visite à Mlle Leslay, mais pas de leçons, et pas d'invitations autres

que celles qui lui rapporteront un salaire... Et quelles sont tes autres amies?

— Amélie de Saint-Maur et Berthe Laumont.

— M. de Saint-Maur n'est-il pas un ancien secrétaire d'ambassade? Et parlez-vous de la fille du général Laumont? » demanda Mme Harel, prêtant l'oreille à ces noms bien connus.

Sur la réponse affirmative de Lia, elle déclara de son air compassé que c'étaient là des relations on ne peut plus convenables, à moins que les sentiments légitimistes très notoires du vicomte de Saint-Maur ne répugnassent à M. Haags.

Celui-ci haussa les épaules, promit à sa fille d'adresser des invitations à ses amies, et sonna pour demander son coupé.

Une heure après, Lia descendait à son tour, fraîche et souriante, habillée avec une élégance de bon goût, et accompagnée de Mme Harel, toute vêtue de satin noir.

Son père lui avait fait cadeau du plus ravissant coupé qu'on pût voir, sobre de ton, avec son mignon petit chiffre sur les panneaux vert sombre, tout capitonné de peau de chevreau, et attelé des chevaux noirs les plus fins et les mieux appareillés qu'on eût pu trouver. La livrée vert foncé était irréprochable : les parvenus ne commettent plus les fautes de goût jadis légendaires, et visent (sauf à détonner quelquefois) à la simplicité correcte des grands seigneurs.

Lia donna d'abord l'adresse du général Laumont : boulevard de Latour-Maubourg. A son grand désappointement, ces dames étaient sorties. Elle déchira de son

carnet une feuille de papier et y traça ces lignes, à l'aide d'un joli porte-crayon en or, orné d'une turquoise :

« Ma Berthe chérie, je suis de retour à Paris, et ma première visite est pour toi. Je suis chez moi le jeudi, et je t'attends pour te gronder de ton silence et te manger de baisers. »

Ayant ajouté son adresse, Lia donna ordre de se rendre rue Saint-Dominique.

Là elle n'eut aucune déception. La voiture s'arrêta à la porte d'un très vieil hôtel; le concierge répondit que Mme la vicomtesse était chez elle, et, tandis que le coupé prenait rang parmi les voitures armoriées qui stationnaient dans la cour, la jeune fille, suivie de Mme Harel, gravit l'escalier monumental, mais un peu délabré, qui menait à l'appartement de Mme de Saint-Maur.

Celle-ci occupait le second étage de l'hôtel. Un valet de chambre, vêtu de noir, répondit au timbre et précéda les deux dames dans un vestibule un peu sombre, puis dans un grand salon aux meubles d'un style pur, aux tentures légèrement ternies. Il se tourna vers Mme Harel :

« Qui aurai-je l'honneur d'annoncer? »

On annonçait en effet chez Mme de Saint-Maur, et Mme Harel hésita un instant.

« Mademoiselle Haags et madame Harel, » dit-elle enfin.

Le valet de chambre souleva une portière et prononça distinctement ces deux noms :

« Mademoiselle Haags! Madame Harel! »

Mme de Saint-Maur, dont la santé était délicate, était enfoncée dans une bergère, tout au fond de son petit

salon. Trois ou quatre dames d'aspect distingué l'entouraient, tandis que sa fille, debout avec une amie près d'une table à thé, se préparait à faire les honneurs du lunch.

Le petit salon de Mme de Saint-Maur différait autant que possible de tout ce qui existait place Malesherbes. Ici rien n'était neuf, mais tout avait un air pour ainsi dire authentique et d'une rare distinction de goût, et un tact exquis avait présidé à chaque arrangement. Sur la tenture d'un rouge foncé du panneau principal ressortait une belle tapisserie de Beauvais, représentant des bergères enrubannées minaudant au milieu d'un paysage aussi fantastique que gracieux. Deux très beaux portraits, signés Largillière, se faisaient face dans toute la splendeur d'un costume de cour, — l'homme en grande perruque bouclée, la femme vêtue de brocart, avec des traits fins que l'on retrouvait chez Mme de Saint-Maur. Un petit bureau, une table, des sièges du plus pur style Louis XVI, s'harmonisaient avec un riche tapis d'Orient aux nuances pâlies, et des étagères chargées d'émaux et de figurines en saxe mettaient une note amusante dans ce boudoir, un peu assombri par d'épais rideaux de brocatelle.

Le soleil brillait ce jour-là, bien qu'un feu clair brûlât dans la cheminée; mais un coup de foudre déchirant le ciel bleu et faisant trembler les vitres n'eût pas causé dans ce salon une plus grande surprise que ce nom de Haags dans sa brièveté.

Les visiteuses tournèrent vivement la tête, et la maîtresse de la maison, qui était myope, se pencha machinalement et ferma à demi les paupières pour distinguer les

traits de la nouvelle venue et s'assurer que ses oreilles ne l'avaient pas trompée.

L'espèce d'atmosphère très particulière qui régnait dans cette maison avait tout d'abord frappé Lia, et ce fut avec un mélange de grâce et de timidité instinctive qu'elle s'avança vers Mme de Saint-Maur.

Elle dut s'arrêter à moitié chemin : son amie Amélie, qui, elle aussi, avait tressailli en entendant son nom, venait de dominer sa surprise ou son embarras et lui sautait au cou.

« Lia! ma chérie! Que c'est aimable d'être venue!... Maman, vous savez comme j'aimais Lia au couvent! »

Il y avait dans ces dernières paroles, et surtout dans le regard qui les accompagnait, quelque chose de suppliant.

« Ma fille m'a en effet bien souvent parlé de vous, Mademoiselle, » dit Mme de Saint-Maur avec une extrême politesse. « Les souvenirs de pension sont toujours agréables, et vous voyez combien Amélie est heureuse de l'aimable surprise que vous voulez bien lui faire.

— Oh! j'avais bien promis à Amélie que ma première visite serait pour elle, » répondit Lia avec une candeur parfaite, » et elle devait bien s'attendre à me revoir... »

Mme de Saint-Maur s'inclina sans autre réponse qu'un geste poli, et, ayant adressé quelques mots à Mme Harel, qui attendait le moment d'entrer en scène, elle invita Lia à aller prendre une tasse de thé.

La table du lunch était à l'autre extrémité du salon. Amélie entraîna son amie, la présenta à une autre amie, Henriette de Bréaulme, et l'on commença l'une de ces

causeries à bâtons rompus où les souvenirs viennent plus vite que la parole, et où l'on s'interrompt gaiement l'une l'autre pour rappeler quelque histoire, tantôt puérile, tantôt touchante.

Lia s'amusait pleinement tout en buvant son thé, et ce salon aristocratique la charmait tout d'abord. Mais, comme elle était bonne et aimable, elle jeta un regard vers Mme Harel pour s'assurer que celle-ci ne s'ennuyait point.

Mme de Saint-Maur avait lié avec elle une conversation polie, et, pendant ce temps, les autres dames s'étaient rapprochées et causaient à voix basse. Lia saisit une ou deux fois dans leur entretien un mot inintelligible pour elle, bien qu'elle ne l'entendît pas pour la première fois : le mot étrange et barbare de *krack*. Elle crut vaguement comprendre qu'on l'associait au nom de son père.

Tout au charme de sa visite, elle eût volontiers oublié les heures dans ce petit coin où elle jouissait de l'affection de son amie; mais, au bout d'un temps relativement court, Mme Harel se leva et lui rappela que l'heure s'avançait.

Amélie essaya timidement de la retenir; mais Mme de Saint-Maur n'insista point, quoiqu'elle se montrât toujours de la plus exacte politesse et remerciât encore la jeune fille de « son aimable pensée ».

Amélie l'accompagna jusqu'à l'antichambre.

« A bientôt, n'est-ce pas ? » dit gaiement Lia. « Je n'ose espérer que ta mère se dérange pour moi... Mais tu viendras, toi ? Je t'attendrai tous les jeudis. »

Un tendre baiser fut la réponse d'Amélie, et la porte se referma.

« Qu'elle est charmante, et que je l'aime ! » s'écria Lia en descendant l'escalier. « Et comme sa mère est vraiment une grande dame, n'est-ce pas? »

Mme Harel ne fit à ce moment d'autre réponse qu'une petite toux sèche. Mais, lorsqu'elles furent remontées en voiture et que la jeune fille eut donné l'adresse de Mme Leslay, rue d'Enfer, Mme Harel se tourna vers sa compagne et la regarda fixement.

« C'est donc la première fois que vous vous présentez chez Mme de Saint-Maur ?

— Mais oui; je l'avais seulement aperçue au couvent.

— Et... elle ne vous avait pas invitée à aller la voir ?

— Mais... je ne sais ! N'est-il pas tout naturel et comme sous-entendu que deux amies qui se chérissent tendrement et habitent la même ville se voient le plus souvent possible ? »

Mme Harel regarda Lia avec une surprise mêlée de pitié, et toussa de nouveau.

« Si j'avais été mieux au courant de la situation, je ne me serais pas prêtée à une démarche aussi peu correcte, » dit-elle sèchement. « Mais il ne me serait jamais venu à l'idée que vous songiez à vous présenter si brusquement chez une étrangère, surtout chez une femme du monde le mieux choisi, devant avoir des idées très... particulières sur les relations... »

Ce fut au tour de Lia d'être surprise.

« Quoi ! » s'écria-t-elle, « n'ai-je pas été admirablement accueillie ? »

Mme Harel hésita un instant à répondre. Elle avait saisi du premier coup d'œil la surprise causée chez Mme de Saint-Maur par la visite de Lia, et aussi les nuances subtiles de la politesse, très réelle mais très réservée, de la maîtresse de la maison. Elle comprenait parfaitement que celle-ci ne désirait nullement entretenir de relations avec le banquier Haags et sa fille, et elle en voulait à Lia de l'avoir entraînée, elle, la femme correcte par excellence, à participer à une démarche aussi inconvenante que cette visite à brûle-pourpoint. Elle prévoyait de point en point comment se passeraient les choses, et de quelle manière Mme de Saint-Maur saurait arrêter, sans brusquerie maladroite, des relations ainsi entamées. Mais, réflexion faite, elle ne voulut pas se faire honneur de sa perspicacité, et elle se borna à répondre que Mme de Saint-Maur était en effet fort aimable.

« Êtes-vous dans les mêmes termes avec les dames Laumont ? » ajouta-t-elle. « Attendaient-elles votre visite ?

— Berthe, au moins, devait l'attendre... Je ne savais pas qu'une visite pût être prise en mauvaise part... Mais, en admettant, ce que je ne crois pas, que les préjugés de caste de Mme de Saint-Maur m'éloignent d'Amélie, Berthe et moi sommes du même monde ! »

Mme Harel détourna la conversation par une remarque banale, et quelques minutes après la voiture s'arrêtait devant une maison de modeste apparence, rue d'Enfer.

La concierge répondit que Mlle Leslay était sortie, mais que sa mère était à la maison.

« Descendez-vous ? » demanda Mme Harel.

— Oh ! oui, et peut-être même resterai-je longtemps...

Je ne voudrais pas vous retenir ici... N'avez-vous pas quelque course à faire dans les environs?

— J'aurais quelques emplettes au *Bon Marché*...

— Eh bien! chère Madame, revenez quand il vous plaira, ne vous pressez pas trop, et envoyez-moi avertir lorsque vous serez de retour... »

Elle s'élança de la voiture, traversa vivement l'allée, puis la cour au fond de laquelle demeurait Mme Leslay. Ici rien ne rappelait ni le somptueux escalier de marbre de l'hôtel Haags, ni même la majesté un peu délabrée du beau vieux logis des Saint-Maur. L'escalier était étroit, sans tapis, et Lia, qui s'était hâtée, arriva si essoufflée au quatrième étage, qu'elle se reposa un instant avant de sonner, pour ne pas humilier celle qu'elle allait voir en arrivant privée de voix et le visage enflammé.

Ce fut Mme Leslay elle-même qui ouvrit la porte. L'antichambre était sombre, et elle ne reconnut pas tout d'abord cette élégante visiteuse.

Lia lui tendit les deux mains.

« C'est moi, chère Madame, Lia Haags... Je suis bien fâchée de ne pas voir Valérie, mais je m'en dédommagerai en causant un peu avec vous, si vous le voulez bien. »

Mme Leslay serra avec attendrissement les mains de la jeune fille.

« Que vous êtes aimable de vous être souvenue de nous! Ma pauvre Valérie n'osait s'attendre à vous voir tenir votre promesse... Elle a connu déjà tant d'abandons!... »

Tout en parlant, elle guidait Lia vers le salon, et la jeune fille éprouva un sentiment de surprise en même temps qu'une impression agréable en se trouvant dans

une assez vaste pièce, meublée avec goût et intelligence. Les épaves de l'aisance ancienne y avaient en effet été rassemblées. Un meuble de salon de bon style, des tentures ornées de larges bandes de tapisserie, un tapis un peu fané, mais encore épais et moelleux, un piano à queue, une bibliothèque, une profusion de plantes vertes, faisaient de cette pièce, évidemment très habitée, un lieu fort agréable. Elle donnait sur des jardins, le soleil y entrait à flots, et Lia se dit qu'elle passerait des heures charmantes dans cette maison modeste, où la pauvreté n'avait rien de sordide, et où l'on semblait avoir pensé à tout ce qui charme les yeux et l'esprit.

La conversation avait un sujet tout indiqué : Valérie en fit les frais. Lia ne demandait qu'à parler de celle pour qui elle avait ressenti à première vue tant de sympathie, et la mère était trop heureuse de révéler les aimables et sérieuses qualités de son enfant. Elle raconta, les larmes aux yeux, par quelle tendresse sa fille l'avait rattachée à la vie lors de son veuvage, avec quel courage elle avait cherché du travail, ne se rebutant ni des échecs ni des fatigues.

« C'est un trésor ! » dit Lia d'un ton convaincu.

« Un trésor qui demeurera sans doute inconnu à tous, » répondit la mère avec un triste sourire. « Je me suis dit souvent que ma fille était née pour la vie de famille, que son cœur sentira un jour le besoin d'autres affections que la mienne... Mais, pauvre comme elle l'est, presque sans relations, je ne puis espérer qu'un homme de son monde songe jamais à elle et l'arrache à cette vie de labeur qui épuise ses forces et flétrit sa jeunesse... »

Lia prit les mains de Mme Leslay et attacha sur elle son beau regard tendre et intelligent.

« Chère Madame, » dit-elle, « la joie et la paix de ma vie, c'est de croire à la sagesse et à la bonté de la Providence... Dieu nous assigne à chacun une tâche et nous donne les moyens de la remplir... S'il a destiné Valérie à être épouse et mère, il saura bien lui donner le foyer que vous désirez pour elle... Dans la souffrance comme dans la joie, c'est une douceur d'être là où il veut... »

La mère sourit. Peut-être pensait-elle cependant involontairement, malgré sa piété réelle, qu'il était aisé à cette belle et heureuse fille, dont l'avenir semblait si incomparablement plus doux et plus brillant que celui de sa propre enfant, de prêcher aux autres la confiance, la résignation, le contentement de son sort.

L'arrivée de Valérie la dispensa de répondre. La pauvre fille semblait fatiguée, ses yeux étaient cernés, ses joues pâles. Mais une joie inaccoutumée se peignit sur ses traits en apercevant Lia, et les deux jeunes filles s'embrassèrent avec effusion. Pendant ce temps, la mère avait disparu. Elle revint portant sur un petit plateau le goûter de sa fille, que celle-ci offrit timidement à Lia de partager.

Quelle expression de reconnaissance et d'amour il y avait dans le regard qu'elle jeta ensuite à sa mère ! Celle-ci la questionnait sur ses leçons, tout en remettant sa musique en ordre et en la débarrassant tendrement de ses vêtements de sortie.

Lia comprenait quel lien de merveilleux amour il y avait entre ces deux femmes. En se revoyant après une longue journée de séparation, elles oubliaient tout,



Les deux jeunes filles s'embrassèrent avec effusion. (Page 92.)

— les fatigues des courses et des leçons, les heures de solitude, attristées par de navrants souvenirs, — et ne songeaient qu'à se prodiguer l'une à l'autre ces soins et cette tendresse qui embellissent les vies les plus déshéritées...

Lia emporta de ce logis une impression mélangée de douceur et de tristesse. Elle avait la conscience intime qu'elle pourrait, le jour venu, s'appuyer sur ces humbles âmes, et elle sentait, d'autre part, se réveiller cette souffrance latente de son cœur : la privation d'une mère.

X.

Le jeudi suivant, Lia commença à attendre ses amies.

Le boudoir qui attenait à sa chambre, et qu'elle avait adopté de préférence, était situé au bout d'une enfilade de salons remplis de meubles splendides et d'objets d'art. Il ne formait pas un contraste bien grand avec ces salons, bien qu'il eût été spécialement destiné à une jeune fille. M. Haags avait choisi des tentures somptueuses, des dorures, et Lia avait admiré de tout son cœur, répétant que c'était trop beau pour elle, mais ne se rendant pas bien compte, dans l'attrait instinctif que lui inspirait ce luxe, de ce qu'il renfermait de notes fausses et exagérées.

Comme elle avait cependant aussi le sens du gracieux, de l'intime, elle se chargea de donner de la vie à cette chambre, sous la forme de livres, de cahiers de musique, de fleurs. Les palmiers et les fougères remplirent bientôt les angles, et complétèrent l'aspect enchanteur de cette luxueuse retraite...

Et Lia, ayant revêtu une robe de nuance ivoire et enfoncé ses petites mains dans de longs gants de Suède, s'installa, ravie et fiévreuse, dans un coin de son boudoir, en face de Mme Harel, qui, richement habillée de noir, se mit à couper les pages d'une revue avec la lenteur solennelle qu'elle mettait à toutes choses.

Mais l'attente de Lia fut déçue. Elle compta les heures,

elle essaya de tromper son impatience en ouvrant tour à tour son piano et ses livres, elle se pencha vingt fois à la fenêtre, épiant chaque voiture qui traversait le boulevard ou l'avenue de Villiers. Aucune de ces voitures ne s'arrêta devant l'hôtel, aucun piéton ne fit retentir la sonnette électrique de la porte monumentale; personne, en un mot, ne vint admirer les merveilles du salon particulier de Lia.

Elle oublia sa déception pendant la semaine qui suivit. Elle commençait sa vie mondaine, et tout l'amusait : les courses dans les magasins, les promenades au bois, même les dîners auxquels elle assistait avec son père. Le Paris élégant était à peine de retour, mais le peu qu'elle en voyait la charmait, et on l'accueillait avec une grâce dont sa naïve confiance ne savait pas démêler le banal.

Le jeudi revint. Cette fois quelques femmes de banquiers se présentèrent avec leurs filles. Lia reçut même les avances très empressées de la femme d'un ministre. Mais celles qu'elle attendait ne vinrent toujours pas, et un secret désappointement commença à troubler son jeune cœur. Quoi! ses amies ne se souvenaient-elles plus des heureux jours du couvent, de l'affection d'enfance, des promesses échangées de perpétuer ces belles amitiés à travers la vie tout entière?

Les jeudis se succédèrent. Ni Berthe ni Amélie ne paraissaient. Déjà Lia connaissait cette goutte d'amertume, de l'existence de laquelle elle avait douté tout d'abord; déjà elle sentait qu'une pensée pénible, une crainte, un soupçon, peuvent empoisonner la coupe la plus enchantée. Au milieu des plaisirs de sa nouvelle vie, une idée fixe

la hantait secrètement : ses amies ne l'aimaient-elles plus, ou bien les préjugés aristocratiques de la famille de Saint-Maur mettaient-ils obstacle à l'intimité rêvée?... Mais Berthe? Elle ne faisait pas partie, elle, du faubourg Saint-Germain; on disait même que son père, qui avait conquis ses grades à la pointe de son épée, sortait tout simplement des rangs et était fils de paysans...

M. Haags s'intéressait vivement aux relations de sa fille.

« As-tu vu tes amies? » lui demandait-il le jeudi soir. Et la blessure de ce pauvre jeune cœur se rouvrait cruellement quand elle était obligée de répondre, en essayant un sourire:

« Non, pas encore... »

Enfin, un soir de la fin de novembre, une double joie fut donnée à la jeune fille.

Elle rentrait du bois par un beau froid sec, dans une voiture ouverte, tout enveloppée de fourrures, le teint animé de fraîches couleurs, et, en remontant chez elle, elle aperçut sur sa table une carte pliée.

Cette carte portait le nom de la vicomtesse de Saint-Maur, et une main furtive y avait ajouté au crayon, d'une écriture un peu troublée : *et Amélie.*

Ce n'était pas un jeudi... Mais Lia était trop heureuse pour chercher un point noir quelconque dans cette grande joie... Elle relut vingt fois la carte, et, quand vint le dîner, elle la montra à son père.

M. Haags sourit.

« J'ai reçu, moi aussi, la carte d'un ami, Lia, » dit-il. « M. de Cormeilles est à Paris, et je viens de lui écrire un mot afin de l'inviter à dîner pour mardi... »

Les joues de Lia se couvrirent d'un éclat extraordinaire. Elle parla peu, ce soir-là, mais elle se sentit plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis bien des jours.

Le lendemain, elle demanda à Mme Harel quand elle pourrait, sans être indiscrète ou sans paraître trop empressée, retourner chez Mme de Saint-Maur.

Mme Harel hésita un instant.

« Je ne sais, » dit-elle enfin, « si cette dame désire réellement continuer des relations qui, de sa part, n'ont rien eu de bien cordial... J'aime mieux vous dire la vérité, ma chère enfant... Le retard qu'a mis Mme de Saint-Maur à rendre votre visite m'avait paru indiquer une intention arrêtée de sa part... J'ai questionné les domestiques : elle n'a pas demandé si vous étiez chez vous, et s'est bornée à faire remettre sa carte... »

Lia pâlit et resta silencieuse. Elle ne parla plus d'Amélie de Saint-Maur ni de Berthe Laumont.

Mme Harel avait eu raison. Les visites empressées de Lia à ses amies de pension ne devaient avoir d'autre résultat que de la blesser douloureusement.

Après son départ, Mme de Saint-Maur s'était tournée vers sa fille :

« Avais-tu donc invité Mlle Haags à venir te voir, Amélie?

— Mais, maman...

— Je te prie d'être plus circonspecte à l'avenir, » dit sèchement sa mère. « Si la supérieure a trouvé bon de la recevoir au couvent, et si vous avez lié une amitié enfantine, il faut que tu comprennes bien que la situation est absolument différente aujourd'hui... »

Amélie avait les yeux pleins de larmes.

« Mais, maman, vous avez accepté une invitation chez M. N..., qui est banquier comme le père de Lia...

— Cela ne peut se comparer, ma chère... M. N... est aussi honorable qu'il est riche... Sers-nous le thé, je te prie, et oublie cet incident... »

Amélie n'osa rien ajouter. Tandis qu'elle retournait, le cœur très gros, à la table du lunch, Mme de Saint-Maur reprit sa conversation avec ses amies.

« C'est une sotte aventure, Juliette, » lui dit Mme de Chaillé en riant. « Comment allez-vous vous en tirer?

— On ne rend pas de telles visites; cette petite est une impertinente, » ajouta la baronne d'Elvaux.

Mme de Saint-Maur haussa les épaules en souriant.

« Non, elle est simplement naïve au delà de ce qu'on imagine, et elle ignore naturellement quel est l'obstacle le plus infranchissable qui la sépare de nous... Je hais d'être impolie... Il est toujours facile de tourner une situation désagréable, et mieux vaut dénouer que rompre. »

Ce fut en conséquence de ce principe que Mme de Saint-Maur, ayant laissé s'écouler six semaines après la visite de Lia, choisit un vendredi pour déposer une carte à sa porte. Le pli qui devait ou ne devait pas marquer cette carte fut l'objet d'une discussion assez animée entre la mère et la fille. Amélie, qui souffrait de cette rupture, plia la carte en cachette, et y ajouta son nom également à la dérobée.

En rentrant, Mme de Saint-Maur décrivit à son concierge et à son valet de chambre la voiture et la personne de Lia.

« Si cette demoiselle revient, je n'y serai jamais, » dit-elle.

Mais Lia ne revint pas.

Chez le général Laumont ç'avait été plus carré, plus brutal. Berthe, en trouvant le petit billet que Lia avait laissé en guise de carte de visite, bondit chez son père, et lui raconta sans prendre haleine leur charmant passé de pensionnaires et leurs projets de jeunes filles.

« Sans compter, papa, » ajouta-t-elle, « que M. Haags est riche comme un prince des *Mille et une Nuits*, et qu'il donnera des fêtes auxquelles ta Berthe compte s'amuser de tout son cœur!

— Haags?... Est-ce le banquier Haags, Haags le voleur? » dit le général d'un ton menaçant, les sourcils froncés.

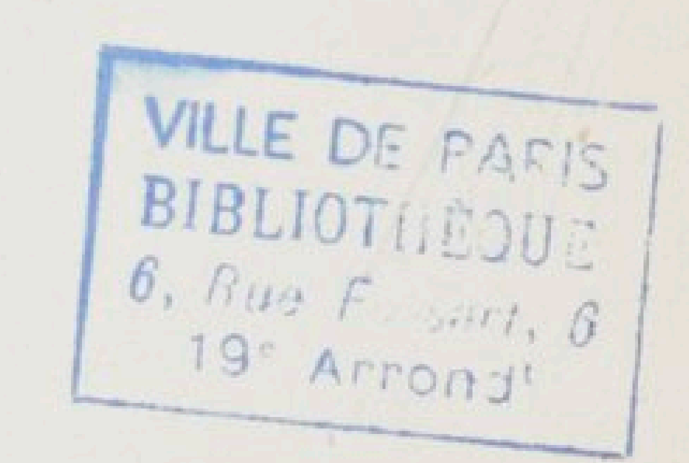
« Mais, papa... »

Il frappa la table d'un grand coup de poing.

« Je te déclare, » s'écria-t-il de sa grosse voix, « que je ne mettrai jamais les pieds chez un être que je méprise, que j'ai entendu traiter de malhonnête homme, d'homme taré, et qui ne doit sa fortune actuelle qu'à de honteux tripotages! Tout le monde sait que, lors des derniers événements, il a été le prête-nom de coquins pires que lui qui l'ont payé grassement pour mettre ses vilaines mains dans le pot au noir... J'aimerais mille fois mieux rompre un morceau de pain sec avec mon ordonnance que de manger des truffes à la table d'une canaille! »

Berthe était toute pâle, tant cette sortie et ces gros mots l'avaient impressionnée. Mme Laumont, femme timide et effacée, dont la vie était tiraillée à peu près également





entre les caprices de sa fille et les volontés de son mari, essaya d'intervenir.

« Mais, mon ami, personne ne vous force à accepter les invitations de M. Haags... Je puis y conduire Berthe...

— Ni Berthe ni vous ne souillerez vos pieds en franchissant son seuil! » répliqua le général très animé.

« Mais tout le monde s'y rendra, j'en suis sûre, » reprit Mme Laumont, encore plus timidement.

« Tout le monde se fait complice de l'infamie alors! Mais un vieux soldat qui n'est riche que de son épée et de son honneur n'est pas tout le monde, et, je le répète, ni vous ni moi n'irons chez un homme méprisable.

— Peut-être le calomnie-t-on, » murmura Berthe, terrifiée par l'accent de son père.

« Le soupçon serait déjà trop... Qu'on ne m'en parle plus! » s'écria le général, frappant du pied.

Berthe fondit en larmes.

« Laisse-moi voir au moins mon amie, père! Ce n'est pas sa faute, à elle, si son père n'est pas honorable!

— Ni le père ni la fille! »

Et, ayant prononcé cet arrêt d'un ton ferme, le général s'attendrit en voyant pleurer Berthe.

« Voyons, » dit-il plus doucement, tirant son mouchoir d'un geste naïf pour essuyer ces yeux mouillés de larmes, « tu comprends bien, enfant, que ce n'est pas sans raison que ton vieux père résiste à ces arguments-là... Tout ce qui nous entoure doit être pur, ma fille, nos amis, nos relations... Je rougirais de prendre la main d'un homme que je méprise; c'est là un genre de mensonge que je n'ai jamais commis... Ne pleure pas... Ton amie vit d'ailleurs

dans un monde où elle t'oubliera vite, et notre quatrième étage n'a rien de commun avec son hôtel... pas plus que son coquin de père avec ton père, à toi... »

Berthe l'embrassa à travers ses larmes.

« Pas même une carte?... » demanda Mme Laumont d'un ton bas et timide.

« Pas même une carte! » dit le général d'un ton ferme. « Notre nom ne doit pas traîner dans cette maison-là... Et, si cette demoiselle revient, je ne veux pas qu'on la reçoive... »

Mais, là non plus, Lia ne revint pas.

XI.

Si le général avait dit vrai, si son honneur farouche n'exagérait pas les bruits qui circulaient sur le compte de M. Haags, il faut convenir que des scrupules comme les siens étaient extrêmement peu répandus, et que ceux-là mêmes qui ajoutaient au nom du banquier les épithètes les plus sévères ne se faisaient faute ni de lui serrer la main, ni de franchir son seuil, ni de s'asseoir à sa table, ni de solliciter les conseils de son habileté bien connue. Beaucoup de gens dont la vie était honorable et les mains pures se faisaient volontiers honneur de ses invitations. Le succès est un si puissant palliatif!

« C'est vrai, il a terriblement tripoté, » disait-on, « et l'on ne sort guère les mains nettes de spéculations telles que les siennes. Mais a-t-il fait pis que d'autres?... Si l'on devait scruter les fortunes et ne voir que les hommes intègres, on se ferait bientôt ermite... »

Hélas! ils deviennent rares, en effet, ceux dont la délicatesse répugne à participer, ne fût-ce que très peu, aux fruits des vols éhontés et des opérations véreuses que la loi n'atteint pas. Ils se comptent, ceux dont l'honneur se trouve froissé s'il coudoie la malhonnêteté, fût-ce dans une fête, ceux qui sont assez indépendants pour se séparer de tout le monde, lorsque tout le monde a tort, ceux qui sont assez dépourvus de folle

vanité pour repousser les fréquentations brillantes dont les points noirs disparaissent sous une couche dorée...

Il y eut donc foule aux lundis du banquier Haags, et une foule assez élégante, assez honorable même pour que Lia ne soupçonnât point le motif de la rupture de ses amies. Certes beaucoup de ces invités n'eussent pas consenti à des relations intimes avec M. Haags; mais tout le monde allait à ses réceptions semi-officielles, et l'on s'encanaillait en bonne société.

D'ailleurs, pendant ce mois de décembre, Lia se trouva sous l'empire d'un sentiment qui eût suffi à lui seul à lui faire oublier les peines comme les joies qui avaient un autre objet. Maxime de Cormeilles était devenu le commensal de la maison; et si le lundi soir, tout à ses devoirs de maîtresse de maison, la jeune fille ne pouvait jouir de sa présence qu'imparfaitement et comme à la dérobée, elle en était dédommagée aux dîners du mardi. Là il n'y avait que des hommes vieux, ou vieillis avant l'âge par le souci des affaires et la passion desséchante de la richesse. Ceux qui n'avaient jamais vu Lia jetaient bien sur son beau visage un regard d'admiration. Mais l'intérêt autrement vif des affaires, les bruits de bourse et les racontars politiques faisaient vite oublier cette pure figure de jeune fille. Alors Maxime était tout à elle... M. Haags favorisait cette sorte de tête-à-tête au milieu de la foule, Mme Harel feignait de n'en rien voir, trouvant bon tout ce qui convenait au banquier, et les invités avaient bien autre chose à faire, vraiment, qu'à surveiller ce petit manège d'amoureux : leur hôte n'était-il pas une sorte d'oracle dont il fallait surprendre les paroles et interpréter le silence?

Un mois se passa ainsi, oui, quatre mardis délicieux qui resserrèrent si fortement ce lien fragile et charmant, que Maxime passa la fête de Noël à Paris, et considéra comme un sacrifice (l'ingrat!) d'aller embrasser sa mère au premier jour de l'an.

La veille de son départ, il était chez le banquier. Il n'y avait encore eu aucun engagement formel, le mot d'amour n'avait pas été prononcé, et cependant ni lui ni Lia n'auraient pu croire que leurs vies fussent jamais séparées.

Ce soir-là les convives s'attardèrent dans le fumoir. Maxime seul revint presque immédiatement dans le salon, où Lia chantait à demi-voix, et où, en l'apercevant, Mme Harel se hâta de prendre complaisamment un livre.

Les mains de la jeune fille glissèrent de dessus le piano tandis qu'elle l'accueillait avec un sourire.

« Ne continuez-vous pas? J'aime tant votre voix!

— Non, pas cela, c'est trop triste, » dit-elle, souriant de nouveau en désignant le cahier.

Il était ouvert à cette page si connue, si mélancolique et si belle : l'*Adieu* de Schubert.

Il n'insista pas.

« J'ai beaucoup parlé de vous hier soir, » dit-il gaiement.

« Avec qui?

— Avec une de vos amies de pension, que j'ai rencontrée chez une de mes tantes : Mlle de Saint-Maur. »

Une pâleur si frappante couvrit tout à coup les joues de la jeune fille, qu'il s'arrêta brusquement.

« Que vous a-t-elle dit? » demanda Lia avec un effort visible.

« Qu'elle vous aimait plus que toutes ses compagnes, parce que... Les *parce que* étaient trop nombreux et trop flatteurs pour que j'en impose l'énumération à votre modestie. Elle regrette vivement de ne pas vous voir à Paris. »

Lia, de pâle qu'elle était, devint pourpre.

« Si nous ne nous voyons pas, il n'y a pas de ma faute, » dit-elle vivement. « J'ai fait à Mme de Saint-Maur une visite qu'elle ne m'a rendue qu'en déposant une carte à ma porte. »

Maxime parut embarrassé en même temps qu'étonné.

« Mon père porte un nom roturier, » reprit Lia avec effort.

« Mais sa situation est assez grande pour que les dames de Saint-Maur ne puissent déchoir en venant chez vous, » dit vivement Maxime.

Ce sujet ne fut pas poursuivi. Le jeune homme, regrettant de l'avoir abordé, se hâta de changer de conversation en demandant à Lia si elle avait revu quelquefois Mlle Leslay.

« Oh! oui, là, je suis accueillie avec affection, » dit-elle. « J'ai été assez heureuse pour procurer quelques leçons à Valérie, et sa mère m'en garde une reconnaissance exagérée... »

Elle hésita un instant, et reprit :

« Si vous ne l'avez pas vue aux réceptions de mon père, c'est qu'il a, lui aussi, certaines idées particulières... Et j'aime trop Valérie, j'ai trop apprécié sa distinction réelle

pour l'inviter à venir, moyennant un salaire, faire danser nos hôtes... J'aime mieux remuer ciel et terre pour lui procurer des élèves. »

Maxime sourit.

« Si je vous ai parlé de cette jeune fille, c'est que j'entends souvent prononcer son nom... Elle a laissé à l'un de mes amis un souvenir singulièrement frappant...

— Votre ami Dervin, le peintre? » s'écria Lia vivement.

« Justement... Il gagne de l'argent, et le seul prix qu'il attache à son indépendance, c'est, dit-il, la liberté qu'elle lui donne de choisir une femme selon son cœur, fût-elle pauvre... Il m'a si souvent entretenu de Mlle Leslay, que je le soupçonne de s'être secrètement occupé d'elle et d'avoir pris des informations sérieuses sur sa famille. Je crois qu'un mariage serait facile à conclure entre eux. »

Lia frappa joyeusement des mains.

« Un mariage! Ce serait charmant! Si vous saviez comme Valérie est bonne et aimable quand on a pu vaincre sa timidité! Leur intérieur est un idéal de dignité, d'ordre, de courage, de tendresse... Pourquoi votre ami n'est-il jamais venu voir mon père?

— C'est un sauvage...

— Il faut qu'il vienne, et mon père consentira à... Mais j'y pense, » s'écria-t-elle vivement, « après-demain il y a chez les dames Leslay une matinée, un concours d'élèves... Je puis faire adresser une invitation à votre ami... J'y vais moi-même, je l'ai promis à Valérie... »

Maxime sourit de l'ardeur avec laquelle elle s'emparait de cette idée.

« Ne pourrait-on obtenir deux invitations? » dit-il. « En partant après-demain soir, je puis encore arriver chez ma mère la veille du jour de l'an... »

Lia rougit.

« A la condition, » répondit-elle, levant le doigt d'un geste d'autorité, « que vous témoignerez si éloquemment du talent de Valérie et de sa méthode d'enseignement, que vous lui amènerez au moins une ou deux élèves...

— C'est convenu, » répondit-il gaiement.

Elle chanta alors pour lui une mélodie italienne et l'air du *Freyschütz*. Sa voix avait déjà acquis une souplesse et une ampleur remarquables, et il l'écoutait avec une sorte d'extase... Puis, la chaleur devenant suffocante dans le salon, où les fumeurs étaient revenus et où l'on sentait les effluves d'un calorifère, Lia, toujours suivie de Maxime, alla respirer un instant dans le jardin d'hiver, où quelques hommes se promenaient, peu soucieux des merveilles qu'on y avait rassemblées.

A vrai dire, Maxime ne songea guère plus qu'eux à regarder les palmiers, les fougères arborescentes, les orchidées, les sensitives bizarres, les pelouses artificielles, ni le petit jet d'eau auquel la lumière voilée sous des globes bleuâtres donnait des reflets fantastiques.

« Il faut, » dit-il tout à coup d'une voix singulièrement émue, « il faut que vous connaissiez ma mère... Je veux la ramener à Paris... »

Le cœur de Lia se mit à battre.

« M'aimerait-elle? demanda-t-elle naïvement. « Vous m'avez dit d'elle des choses si grandes et si rares!... Je pense quelquefois que je ne suis, après tout, qu'une créa-

ture inutile... Ne suis-je pas trop mondaine?... Et cependant je crois... oui, je suis sûre que je me plairais à la campagne... »

Ses yeux erraient, comme pour s'en convaincre, sur les massifs de plantes exotiques rassemblées à grands frais derrière ces glaces sans tain.

« Ma mère vous aimera, comme tous ceux qui vous approchent, » murmura-t-il.

Ce fut tout. Il l'entourait d'un trop tendre respect pour lui dire, à elle, fille sans mère, ce qui remplissait son cœur. Mais les mots qu'il avait prononcés se gravèrent dans la mémoire de Lia... Elle y songea longtemps cette nuit-là... « Je veux que vous connaissiez ma mère... »

Oh! oui, connaître celle qu'il aime tant, l'aimer aussi, l'appeler aussi sa mère!

Lia espérait ce bonheur-là, et elle l'eût payé de toute sa fortune.

XII.

La matinée dont Lia avait parlé ne causait pas peu de préoccupations à Valérie Leslay et à sa mère.

Ce n'avait pas été sans beaucoup d'hésitations qu'elles s'étaient décidées, sur les instances de Lia, à réunir les petites élèves, et, si la fille du banquier fondait de grandes espérances sur le talent de Valérie, dont celle-ci devrait naturellement donner un aperçu aux parents des élèves, une véritable terreur s'emparait de la pauvre maîtresse de piano à l'idée de se faire entendre devant un public plus ou moins sympathique.

Lia avait tout fait pour assurer le succès de cette matinée. Elle avait usé de ses plus gracieuses séductions auprès d'un violoniste célèbre, reçu chez son père, et lui avait arraché la promesse qu'il viendrait jouer une bluette chez son amie. Le nom de l'artiste et celui d'une cantatrice en renom, dont le concours était également promis à ses instances, figuraient sur les cartes d'invitation et ne devaient pas peu allécher les auditeurs...

Enfin, le matin de ce grand jour, comme Mme Leslay s'évertuait à arranger son salon, à en remplacer les meubles encombrants par de nombreux sièges loués chez le plus proche tapissier, on lui apporta de la part de Lia une moisson de fleurs tellement abondante, qu'on eût dit une invasion du printemps au beau milieu de l'hiver. Deux

beaux palmiers furent placés dans les embrasures, d'admirables fougères nichées un peu partout; une corbeille de tulipes précoces orna une crédence de vieux chêne, des gerbes de lilas blanc baignèrent dans de grands cornets. Enfin une profusion de bouquets de violettes et de roses, destinés aux enfants et aux mamans, complétaient ce généreux et splendide envoi.

Pendant que Mme Leslay tirait le plus heureux parti de ces richesses inattendues, Valérie, pâle et fatiguée, jouait pour la vingtième fois le concerto qui devait mettre son talent en lumière. Elle ne s'interrompit que pour prendre à la hâte un déjeuner sommaire.

« Laissez cela, vous fatiguez vos pauvres nerfs, » dit tout à coup une voix tendre.

Une main caressante se posait sur son épaule, et, se retournant vivement, elle aperçut le visage de Lia penché vers elle.

« C'est ce que je lui répète, » dit Mme Leslay, s'avançant vers la jeune fille. « Elle sait à merveille ce morceau, et l'étude fiévreuse à laquelle elle se livre ne peut avoir d'autre résultat que de la fatiguer... Que vous êtes aimable et bonne! » ajouta-t-elle d'un ton ému, désignant la parure fleurie du salon.

« Oh! ne parlez pas de cela... Je me suis permis autre chose, » dit Lia en souriant; « vous ne m'en voudrez pas?... J'ai fait dire au glacier d'envoyer des glaces pour ces chers bébés qui, eux aussi, vont être très émus tout à l'heure... Je veux les attacher par tous les moyens à leur maîtresse... »

Valérie l'embrassa, les larmes aux yeux.

« Je n'ai jamais connu personne que la fortune ait moins gâté que vous, » dit-elle avec un sourire reconnaissant.

A sa grande surprise, Lia devint sérieuse et rougit un peu.

« Moi, » répondit-elle, « je m'adressais cependant des reproches ce matin même...

— Des reproches ! » répéta Mme Leslay avec un sourire.

« Oui... Je suis bienheureuse, bien gâtée, la vie s'ouvre à moi très riante (et elle rougit de nouveau, tandis qu'une douce pensée faisait battre son cœur) ; je devrais être reconnaissante envers Dieu, et j'ai dû m'avouer pourtant que je me laisse souvent entraîner et étourdir par ce qui m'entoure...

— Mais jamais au point d'oublier les pauvres ni les souffrants, » dit Valérie.

« Cela ne me coûte pas d'efforts... Le grand bonheur que... je goûte et que... j'espère, me porte à un retour sur moi-même... J'ai été élevée si chrétiennement !... Et maintenant j'aime le monde... Savez-vous un scrupule que j'éprouve? Vous qui êtes si sage et si pieuse, Valérie, il faut que vous l'entendiez... On me disait, au couvent, qu'il n'est pas de joies sans nuages, qu'il faut préparer son âme aux épreuves, que cette terre est une vallée de larmes... Je le croyais alors, je le crois encore, car je vois des êtres frappés et souffrants... Mais je me reproche de ne pas y croire pour moi-même... Mes joies sont sans mélange... »

Mme Leslay regardait avec une tendresse toute maternelle ce jeune et rayonnant visage.

« C'est moi qui vous répondrai, » dit-elle, « moi, dont la jeunesse a été plus brillante et plus joyeuse que celle de Valérie, mais qui ai aussi été plus frappée, car l'horizon humain est clos à jamais pour moi... Il est très vrai que toute vie, même la plus heureuse, a ses peines et ses revers... Mais il est un cordial divin qui empêche l'âme de s'énerver dans la joie comme de s'abattre dans la souffrance... Chère enfant, vous êtes comblée de dons, jouissez-en sans arrière-pensée... Mais n'oubliez pas Celui dont la pensée rabaissera pour vous à leur véritable mesure les plaisirs, en somme, très creux et très fugitifs du monde, comme elle allégera plus tard les inévitables épreuves... Et je vous aime déjà si chèrement, que je puis ajouter un conseil tout maternel... Ne laissez pas cette belle intelligence se prendre à la frivolité... Donnez-lui l'aliment fortifiant de l'étude, des saines lectures, comme vous donnez à votre cœur l'aliment de la charité... »

Les grands yeux de Lia étaient attachés sur elle avec émotion.

« Oui, oui, je suivrai vos conseils... Et... Mais n'est-ce pas un coup de sonnette?... Une invitée, peut-être, ou ma solennelle compagne qui vient me rejoindre... J'ai encore à m'excuser d'avoir agi comme si cette maison était la mienne... J'ai... j'ai envoyé quelques-unes des cartes d'invitation que vous m'aviez confiées... à... des amis de... mon père...

— Mais je dois vous en remercier, » dit Mme Leslay, surprise de la rougeur soudaine de la jeune fille.

Elle n'eut pas le temps cependant d'en demander l'explication. Deux fillettes suivies de leurs mères faisaient leur

entrée dans le salon, leur rouleau de musique entre les mains, et les invitées se succédèrent bientôt, tandis que Lia, aidant Valérie à placer ses petites élèves, excitait l'admiration des mamans comme des enfants.

Il faut bien dire qu'elle avait appris à reconnaître le prestige d'une grande fortune. Si un salon du faubourg Saint-Germain et le salon non moins inaccessible d'un vieux soldat plein d'honneur lui avaient fermé leurs portes, elle avait trouvé ailleurs plus d'indifférence pour les origines de son père et plus d'empressement à l'accueillir. Les journaux de modes, aussi bien que le *Figaro* et les journaux illustrés, citaient déjà son nom dans leurs comptes rendus; elle se voyait remarquée et admirée au bois, dans le monde, partout enfin où elle paraissait. Son admirable simplicité n'en était pas altérée; mais elle avait voulu, ce jour-là, faire bénéficier son amie de sa célébrité involontaire, sachant bien que la présence de la riche Mlle Haags rehausserait, surtout aux yeux d'un public de la classe moyenne, et la matinée et le professeur. Elle avait donc choisi une toilette seyante, une robe qui avait coûté un prix fou, mais dont le tissu de laine ne pouvait porter ombrage à personne, et elle multipliait ses avances, se disant que Valérie en profiterait.

Il était deux heures et demie lorsque la plus jeune des élèves, un bébé de cinq ans, ouvrit la séance. L'auditoire était indulgent, et la jolie petite figure effarée, les menottes potelées qui se posaient sur le clavier, eussent suffi pour provoquer les applaudissements. La jeune maîtresse, très anxieuse pour son élève, dont elle prenait les débuts au sérieux, poussa un soupir de soulagement quand l'air de

8

Ah! vous dirai-je, maman, joué à quatre mains, se termina sans encombre. Comme elle levait les yeux, elle tressaillit de surprise : près de la porte, dans l'ombre de l'antichambre, se tenait un homme à la figure jeune et aux cheveux grisonnants, dont le regard était attaché sur elle avec une attention profonde.

Il s'avança aussitôt.

« J'espère, Mademoiselle, » dit-il avec un sourire sérieux, « que je ne suis pas indiscret... C'est à Mlle Haags et à mon ami de Cormeilles que je suis redevable de l'honneur de vous voir aujourd'hui. Voulez-vous être assez bonne pour me présenter à Mme votre mère?... »

Valérie, rougissant, fit quelques pas vers Mme Leslay.

« Monsieur Dervin... Ma mère... »

Le peintre se tint un instant près de Mme Leslay, et Valérie, regardant autour d'elle, aperçut Maxime assis à côté de Lia et absorbé par une admiration évidente.

Elle devait conduire un autre bébé au piano. Une jeune femme l'arrêta au passage.

« Pardon... Je vous ai entendue nommer ce monsieur qui vient d'arriver... Est-ce Dervin, le peintre de natures mortes? »

Valérie répondit affirmativement, et la matinée reçut un nouveau lustre de la présence d'Antoine.

Tout se passa d'abord à merveille. Les petites filles ne firent pas entendre trop de fausses notes, Lia sut habilement rehausser le professeur en adressant aux mères des compliments flatteurs, Valérie joua à ravir, le violoniste arriva à l'heure dite, fit entendre une trentaine de mesures, échangea quelques paroles avec Lia et s'en alla en

hâte, bien aise d'avoir fait sa cour à la jeune héritière. L'intermède séparant les deux parties fut très gai. Les enfants se régalèrent de glaces, et reçurent de petits bouquets de fleurs; les mamans étaient enchantées du plaisir et du succès des enfants, Mme Leslay voyait avec joie la matinée réussir, Lia et Maxime étaient heureux de se trouver réunis, et Valérie, de temps à autre, éprouvait un plaisir furtif à échanger avec Antoine quelques-uns des souvenirs de Luchon.

Mais un vif désappointement attendait la pauvre fille... Un billet satiné, couvert d'un joli griffonnage, vint l'avertir que la cantatrice attendue, celle dont le nom avait si bien rehaussé le programme, ne pouvait tenir sa promesse...

Quelques visages s'assombrirent.

« C'est dommage, » murmura une vieille dame, « tant de piano fatigue un peu, le chant nous aurait reposés... »

Lia rougit, et, se tournant vers Maxime :

« Pensez-vous que je leur fasse plaisir, si je chante? » demanda-t-elle avec simplicité.

« Ici! Vous!...

— Pourquoi pas? Mais peut-être pensez-vous que je n'ai pas encore assez assoupli ma voix...

— Votre voix est idéale, et vaut cent fois les notes fatiguées et les effets savants, mais usés, de celle à qui l'on fait trop d'honneur en la regrettant ainsi. »

Lia s'avança vivement vers Valérie.

« Voulez-vous que je chante?

— Vous!... Oh! que vous êtes bonne!... Mais que dirait votre père?... Et Mme Harel?

— Oh ! je ne demanderai pas son avis ! »

Et, ôtant ses longs gants, Lia s'assit au piano.

Elle eut, avant même de commencer, un succès de curiosité... Quoi ! cette belle fille, cette héritière joignait à tant d'attractions celle du talent !

Les enfants s'étaient rapprochées et suivaient du regard avec admiration les petites mains qui préludaient, ces mains chargées de bagues étincelantes...

Mais lorsqu'elle chanta, il y eut autour d'elle un frisson de surprise. Cet auditoire, sauf quelques personnes, n'était pas blasé ; ces jeunes mères n'entendaient pas assez de musique pour critiquer le défaut de souplesse et d'expérience que d'excellentes leçons avaient d'ailleurs commencé à corriger ; mais elles furent profondément sensibles à la puissance et au charme du timbre. Lia se surpassa elle-même. Quand elle se leva du piano, elle fut littéralement assaillie par les compliments, chacune des personnes présentes tenant à échanger quelques paroles avec elle, afin de pouvoir dire négligemment le lendemain :

« Il y a eu une matinée musicale chez le professeur de ma fille... Mlle Haags, la fille du banquier, y était... Elle a merveilleusement chanté, et c'est une personne fort aimable... Quand je l'ai complimentée, elle m'a répondu en louant le jeu de ma fille... »

Mme Harel, en revanche, pouvait à peine contenir son horreur et son indignation. Elle était arrivée le plus tard possible, et s'ennuyait franchement. Mais lorsqu'elle vit Lia assise au piano, elle s'élança vers elle.

« Vous n'y songez pas ! » dit-elle à voix basse, et comme

suffoquée. « Vous, amuser ce public bourgeois! Que dira M. votre père?

— J'ai promis de chanter, et je ne pense pas que personne y trouve à redire, » répliqua la jeune fille d'un ton ferme, bien que doux, auquel Mme Harel avait appris à ne pas résister.

Lia ne s'inquiétait donc guère de son mécontentement. Comme elle regagnait sa place, une main la retint par sa robe, et, se retournant, elle aperçut la plus singulière apparition.

C'était une très petite femme, dont il eût été difficile de définir l'âge, sa figure émaciée, pâle et ridée, ayant conservé une animation excessive, et ses grands yeux noirs un étrange éclat. Elle était vêtue de soie noire, à la mode d'autrefois. — Oh! oui, une mode déjà bien lointaine et bien oubliée, quoique sa toilette ne manquât pas de recherche. Sa robe était couverte de volants découpés, et soutenue par un jupon bouillonné qui avait une vague parenté avec la crinoline, depuis longtemps défunte. Un petit mantelet de velours, rougi par l'usage, était fixé à ses épaules par des épingles soigneusement posées, et, sous son chapeau de velours coulissé, une ruche de blonde formait une auréole à ses petites boucles grisonnantes.

Ses yeux brillants étaient attachés sur Lia avec une expression mélangée d'admiration et de curiosité.

« Comme vous chantez bien! Je n'ai jamais entendu une si belle voix... Voulez-vous recevoir le compliment très sincère d'une pauvre vieille fille?... Je suis la tante de Mme Leslay... »

Lia s'inclina avec grâce, répondit par quelques paroles

aimables, et son interlocutrice s'avança aussitôt vers Valérie. Elle était boiteuse et s'appuyait sur une canne en ébène.

« J'arrive en retard, Valérie, » dit-elle de sa petite voix douce et flûtée, « mais pas assez pour avoir perdu un grand plaisir... Quelle est donc cette artiste?

— Une artiste amateur, » répondit Valérie en souriant, « une riche héritière.

— Je n'ai pu m'empêcher de lui exprimer mon admiration, ce qui cependant est incorrect, car nous n'avons pas été présentées l'une à l'autre... Cependant il me semble que je connais ce visage, assez frappant d'ailleurs...

— Si vous demeuriez plus près de nous, ma tante, et si vous veniez souvent ici, vous auriez déjà rencontré Mlle Haags...

— Haags?... » répéta vivement la vieille dame.

« La fille du banquier Haags, dont les journaux ont beaucoup parlé ces temps derniers...

— Ah! je ne lis guère les journaux... Mais je connais ce nom, et surtout ce visage... »

Valérie ne pouvait s'absorber longtemps près d'une même personne. Sa vieille parente s'assit dans un coin, d'où elle continua à regarder Lia et à rappeler ses souvenirs sans pouvoir réussir à les fixer sous une forme déterminée.

L'après-midi s'acheva sans encombre, et à cinq heures les invités prirent congé. Lia, sans paraître remarquer les regards désespérés de Mme Harel, ne se pressa point de faire ses préparatifs de départ; Maxime et Antoine demeuraient également dans le salon redevenu tranquille,

ainsi que la vieille parente au costume démodé, qui allait et venait sans bruit, admirant les fleurs, rangeant les sièges, et regardant toujours Lia à la dérobée.

« Il est presque cruel à nous de ne pas vous laisser, » dit Lia gaiement, s'adressant à Mme Leslay. « Cependant il faut que j'adresse tout à mon aise mes compliments à Valérie sur sa matinée, qui a été charmante... Puis, j'ai faim... J'ai si bien servi les petites filles que je me suis oubliée et que je n'ai rien offert à ces messieurs... »

On improvisa un petit lunch, auquel Mme Leslay dut prier les jeunes gens de prendre part. La conversation s'anima, la vieille petite dame s'y mêla avec un entrain dont le caractère étrange fut expliqué à Lia par Valérie, qui lui dit tout bas :

« Ma tante a perdu sa petite fortune dans la même catastrophe qui a ruiné mon père il y a bien des années, avant son mariage... Depuis, ses idées sont un peu dérangées, bien qu'elle puisse se conduire et qu'elle soit tout à fait inoffensive. »

Il est des heures d'intimité dont on voudrait fixer le charme, hélas! fugitif... Une de ces heures était donnée à la petite société réunie ce jour-là rue d'Enfer, autour d'un lunch improvisé.

Lia rayonnait de la joie d'une bonne action accomplie, et aussi d'une radieuse espérance d'avenir. Maxime s'enivrait de sa présence. Mme Leslay et sa fille étaient sorties d'une épreuve difficile; enfin, Antoine, pénétré de la simple dignité de cet intérieur, se livrait *in petto* aux rêves les plus doux, et se montrait aimable, charmant, original, se disant que ce bonheur qu'il n'avait pas trouvé

dans son art, un foyer domestique pourrait le lui donner...

« Lia, il est six heures, » dit la voix solennelle de Mme Harel.

« Et nous avons été indiscrets au delà de toute indulgence, » ajouta Antoine, confus. « Je vais être obligé, pour m'excuser, de me retrancher derrière toutes les excentricités permises aux artistes, et de dire, par exemple, que je ne me préoccupe jamais de l'heure...

— Et moi, je vais être plus indiscret encore, » dit Maxime. « Mlle Haags a chanté pour des inconnus... Jamais peut-être sa voix n'a été plus admirable... Oserai-je lui demander de chanter une fois encore dans un salon qui lui est si favorable?

— Mon répertoire est à bout, » répondit Lia gaiement. « Je ne sais plus rien par cœur!

— Quoi! rien? En cherchant bien dans votre mémoire...

— Oui, mais ce serait du grave, du triste...

— Plutôt cela que rien...

— Oh! je vous en prie! » ajouta la petite voix douce de Mlle Leslay.

Lia était trop simple pour se faire prier. Elle alla au piano, qui rendit tout à coup sous ses doigts un accord grave, d'un ton mineur, puis elle commença, de sa belle voix pénétrante, l'*Adieu* de Schubert.

Elle sentait trop vivement la musique pour ne pas se pénétrer des paroles qu'elle chantait. Ce fut avec des accents poignants, avec des larmes dans la voix et dans les yeux qu'elle acheva cette poésie solennelle et triste.

Quand elle se leva, elle put voir qu'elle avait trouvé un écho chez tous ceux qui l'écoutaient.

« C'est finir lugubrement une charmante journée, » dit-elle, remettant ses gants en hâte et tendant la main aux dames Leslay. Au revoir, c'est là ce qu'il faut nous dire... Au revoir, » répéta-t-elle de son accent le plus doux, se tournant vers Maxime.

Celui-ci s'inclina profondément.

« Dans quelques jours j'aurai l'honneur de vous revoir, en effet, » dit-il avec une émotion visible.

Au moment où Lia montait en voiture, elle sentit de nouveau qu'on tirait sa robe, et se retournant, elle sourit d'un air gracieux à la vieille Mlle Leslay.

« Que vous chantez bien! » répéta celle-ci. « Je me rappellerai cette journée... C'est étrange, je connais vos traits, et votre nom m'est familier... Haags... Haags... »

Elle tressaillit violemment, et attachant sur Lia un regard soudain troublé :

« N'avez-vous pas un autre nom?... Haags... Ma mémoire est si peu fidèle! »

Et elle passa sa petite main gantée sur son front sillonné de rides.

« Mon père s'appelle, en effet, Haags-Meyerman, » répondit la jeune fille avec bienveillance, tandis que Mme Harel, déjà montée en voiture, s'impatientait visiblement.

Ce nom sembla produire sur la vieille fille un effet foudroyant. Son corps frêle tressaillit, et ses yeux égarés, pleins de surprise et d'horreur, s'attachèrent sur Lia.

« Haags-Meyerman, » répéta celle-ci avec douceur, se rappelant ce que Valérie lui avait dit de l'état mental de sa parente. « Est-ce que vous auriez connu mon père? »

Cette voix harmonieuse sembla triompher de l'obses-

sion de terreur à laquelle la vieille demoiselle semblait en proie. Elle respira longuement, et ses yeux perdirent leur étrange fixité.

« Oh! non, ce n'est pas lui... Peut-être quelqu'un de sa famille... Quelqu'un qui habitait alors Marseille... Il y a vingt-six ans, c'était juste quelques mois avant le mariage de mon neveu Leslay...

— Lia, il se fait tard, et il y a du brouillard... Vous prendrez froid, » dit Mme Harel.

Lia salua la vieille demoiselle et monta enfin en voiture. Elle oublia promptement ce petit incident, et, tandis que le mouvement rapide endormait Mme Harel, elle se mit à rêver à son riant avenir, et aussi à celui qu'elle entrevoyait pour Valérie.

XIII.

Antoine et Maxime s'éloignaient d'un pas vif, car la nuit était venue, et un brouillard glacé rendait pâle et tremblant le reflet des becs de gaz.

Antoine alluma un cigare, et Maxime, qui avait suivi des yeux le coupé de Lia jusqu'au prochain tournant, prit le bras de son ami.

« Eh bien ? » dit-il d'un air de triomphe.

« Eh bien ! l'air extérieur, si désagréable qu'il soit, ne fait pas de mal après une pareille séance... J'aimerais mieux peindre des enseignes que d'entendre tout le long du jour ces petites pianotailleuses !...

— Le mot est neuf, » dit Maxime en riant. « Quant à moi, je ne les ai pas entendues... Antoine, mon vieil ami, êtes-vous revenu de vos préjugés et de vos défiances? M'accordez-vous maintenant qu'elle est bonne, et que la sympathie qu'elle témoignait à Luchon à Mlle Leslay était mieux qu'un caprice? »

Le peintre aspira longuement son cigare.

« Oui, elle est bonne et charmante autant qu'elle est étrangement belle, » dit-il brusquement, « et j'en suis fâché pour vous, car vous vous prenez à un amour auquel je vois bien des obstacles.

— Je l'aime de toute mon âme, en effet... Je pars demain matin pour Mérigny, et je compte en ramener ma mère... »

Antoine s'arrêta brusquement.

« Quoi ! les choses en sont-elles là ? » s'écria-t-il d'un ton de regret. « Avez-vous réfléchi, Maxime ? Vous êtes-vous sérieusement assuré que les bruits qui courent au sujet de son père ne sont point fondés ?

— Je méprise la calomnie ! » dit impétueusement Maxime. « La fortune, le succès, ont toujours leurs envieux...

— Cependant la défiance est permise quand il s'agit d'une alliance... Je ne vous parlerai pas de ce que vous, gentilhomme, devez à une longue suite d'ancêtres ; mais comme homme d'honneur, comme honnête homme, vous devez craindre non seulement une tache, mais encore le fardeau d'une fortune mal acquise... On parle de M. Haags comme d'un homme sans scrupules, qui n'a pas reculé devant des affaires véreuses...

— J'ai rencontré chez lui des hommes dont la présence est un brevet d'honneur ! » répliqua vivement Maxime. « Moi, j'ai entendu aussi parler de M. Haags... Il a des amis, et pas seulement des envieux et des calomniateurs... »

Antoine sourit.

« Vous êtes jeune, Maxime... Il est beau de ne pas croire au mal, mais ce n'est pas toujours sage...

— Et vous, vous devenez chaque jour plus sceptique ! » s'écria Maxime d'un ton légèrement froissé. « Prenez garde, c'est là aussi un écueil ! »

Antoine haussa les épaules sans répondre.

« Laissons ce sujet, » reprit Maxime, « et parlons de vous... Cette matinée ne vous a-t-elle causé que de l'ennui ?

— Si fait... J'y ai puisé une leçon...

— Puis-je en prendre ma part?

— Oh! non, c'est tout à fait professionnel... Je me suis dit simplement que j'ai tort de me plaindre de mon sort; quel que soit mon regret de m'être mépris sur mes facultés artistiques, et quelque peine que j'éprouve à me renfermer dans les limites étroites qui constituent ma spécialité, j'ai reconnu qu'il y a des gens plus malheureux que moi, et qu'à tout prendre, mieux vaut peindre des natures mortes, et composer de jolis petits tableaux admirablement payés, que d'entendre du matin au soir les exercices de Czerny et les sonatines de Clementi dénaturées par ces mains enfantines...

— Ainsi vous plaignez Mlle Leslay? » dit Maxime en souriant.

« De tout mon cœur, surtout depuis que j'ai vu cet intérieur d'où elle est bannie pendant de longues heures, et qui témoigne d'un passé si différent de son sort actuel.

— Et ne pensez-vous pas que la pitié est bien proche voisine d'un sentiment plus tendre?

— Peut-être... Je peux bien vous ouvrir mon cœur, puisque vous-même êtes amoureux... Depuis mon retour de Luchon, cette jeune fille hante mes pensées... Vous trouveriez une réminiscence de ses traits sur toutes les toiles tournées contre le mur dans mon atelier... C'est là une folie puérile, mais je suppose que vous n'en rirez pas, car je vous sais très capable de la commettre, et, si je feuilletais votre album, je serais assuré d'y rencontrer le profil aquilin et les yeux invraisemblables de votre belle juive... »

Maxime ne put s'empêcher de rire.

« Ainsi vous allez aussi vous marier, Antoine?

— J'y pense sérieusement... Et savez-vous quels motifs me guident? D'abord, je m'étais toujours promis, si je prenais une femme, de la choisir sans le sou.. C'est là une protestation contre l'idolâtrie à la mode, et j'ai connu trop bien la pauvreté pour ne pas désirer de faire partager la délicieuse sensation de sécurité que donne une position assurée, et qu'on ne comprend, qu'on ne goûte que lorsqu'on a vécu au jour le jour, et dit à Dieu, dans la lettre la plus étroite de sa prière sublime : « Donnez-nous « aujourd'hui notre pain quotidien... »

Maxime pressa affectueusement le bras de son ami.

« Et savez-vous quelle est la plus vive jouissance que je me promette, si Mlle Leslay devient ma femme? » ajouta Antoine d'un ton plus gai. « C'est de la conduire chez moi, dans ma maison claire et ensoleillée, et de lui dire : « Reposez-vous... Il y a un homme qui suffit par son travail à payer le toit qui vous abrite, à embellir votre nid, à vous donner le confort qui vous a manqué... Si Dieu lui prête vie, il deviendra riche... Ne faites plus du métier de votre art... N'écoutez plus les gammes boiteuses d'élèves insipides, ne fatiguez plus vos pieds à monter d'interminables étages, n'exposez plus votre santé, qui est devenue mon trésor, aux intempéries des hivers, aux soleils brûlants des étés... Goûtez le repos, dont vous osiez à peine entrevoir la vision rafraîchissante dans un avenir bien lointain... Et, si vous voulez me rendre heureux, formez des souhaits, exprimez des caprices, demandez des voyages, désirez des parures... Je travaillerai

pour vous satisfaire... Mon pinceau se chargera de vous donner tout ce que vous souhaiterez, et ce travail, qui m'a paru parfois au-dessous de mes aspirations, deviendra une ivresse quand il aura en vue le bien-être et le bonheur de la femme aimée... »

Rarement Antoine ouvrait ainsi son cœur. Maxime fut profondément ému.

« Vous êtes noble et bon, mon ami, » dit-il, « et j'envie les joies idéales de votre cœur généreux... Moi, je ne connaîtrai pas ce bonheur de donner à ma fiancée autre chose que mon amour... »

Ils étaient arrivés devant la porte d'Antoine et devaient se séparer.

« Au revoir, » dit Maxime, « et puissions-nous, avant longtemps, être heureux, mariés tous deux, et doublement amis !...

— Votre bonheur touche aux cimes, » répondit le peintre avec un sourire, « et le mien est niché dans l'herbe... Mais tous deux nous aimons de nobles filles... »

Ils se serrèrent la main. Antoine gravit d'un pas rapide les quatre étages qui menaient à son atelier, et Maxime se dirigea vers l'élégant appartement de garçon qu'il occupait rue de Grenelle, dans l'un des pavillons d'un vieil hôtel quasi historique.

Il portait toujours sur lui une clef de l'appartement, et il entra sans sonner. La petite antichambre était éclairée ; par une porte ouverte, on entendait ronfler le poêle de la salle à manger, et, si Maxime avait jeté un regard de ce côté, il eût aperçu deux couverts préparés dans cette pièce étroite et coquette.

Mais il rêvait encore, et il entra sans rien voir dans le salon qui lui servait en même temps de cabinet de travail.

Un bon feu flambait dans la cheminée; une grosse lampe était posée sur la table, et un abat-jour en circonscrivait la lumière; aussi ne distingua-t-il d'abord que confusément l'ensemble de cette chambre bien close et élégante. Mais ses yeux s'accoutumèrent presque immédiatement à cette demi-obscurité, et il poussa tout à coup une exclamation de surprise.

Dans un fauteuil, à quelque distance de la cheminée, il y avait une forme immobile. Maxime distingua un visage coloré, encadré de boucles gris de fer.

« Ma mère! est-ce bien possible! »

La femme assise dans le grand fauteuil tendit les deux mains.

« Oui, Maxime, c'est moi, » dit une voix ferme et tranquille. « Tu n'es pas venu à Noël, j'ai craint pareille déception pour le jour de l'an, et c'est moi qui suis venue... »

Elle se leva et vint s'asseoir sous le rayonnement de la lampe.

Maxime différait singulièrement de sa mère. Peut-être eût-on retrouvé quelques-uns de ses traits dans les portraits datant de l'extrême jeunesse de Mme de Cormeilles; mais l'âge et surtout la vie active, la vie au grand air, avaient modifié jusqu'à les rendre méconnaissables la taille et le visage de cette dernière. Elle avait pris de l'embonpoint, ses membres étaient devenus musculeux, son teint avait revêtu une couche de hâle, et toute sa personne

s'était imprégnée de je ne sais quoi d'un peu masculin, contrastant vivement avec l'aspect plutôt délicat et presque efféminé de son fils.

Sa toilette ne trahissait aucune préoccupation mondaine. Elle portait une robe de tartan gris, ample et commode, un col montant en toile, et des poignets dont la blancheur faisait ressortir la teinte brune de ses mains.

L'expression ordinaire de son visage était une bonté mêlée de fermeté. La fermeté lui avait été nécessaire, en effet, pour conduire l'exploitation d'un domaine considérable et diriger un peuple d'ouvriers. Si ceux-ci la savaient juste, et sur certains points inflexible, ils connaissaient bien aussi sa générosité, la compassion qu'elle témoignait pour leur misère et l'aide intelligente qu'elle était toujours prête à leur donner.

En ce moment elle semblait préoccupée. La grande ride qui séparait ses épais sourcils était singulièrement creusée, et son fils, qui la connaissait bien, comprit immédiatement qu'elle avait un souci ou un chagrin. Tout d'abord il s'en crut la cause.

« Je suis très coupable, chère mère, » dit-il, s'agenouillant près d'elle sur le tapis, avec les manières caressantes qu'il gardait avec elle; « je suis très coupable, mais cependant vous me faites tort en pensant que je ne songeais pas à aller vous embrasser... Regardez cette valise... J'allais partir demain matin... »

Le front de Mme de Cormeilles s'éclaira un instant, tandis qu'elle passait doucement sa main robuste sur les cheveux de son fils.

« Eh bien! » dit-elle, « nous partirons ensemble. Plus

je vais, moins j'aime à me trouver dans les villes... Ces agglomérations de maisons m'écrasent, et l'air manque à mes poumons...

— Ainsi, vous venez me chercher? » reprit-il gaiement. « Voyez comme les idées se rencontrent!... Je projetais, moi aussi, d'aller vous enlever à votre solitude pour vous faire partager pendant quelques jours ma vie mondaine! »

Le visage de la mère s'assombrit de nouveau.

« Nous discuterons nos plans après le dîner, » dit Maxime, « et nous verrons qui l'emportera... J'ai des arguments bien puissants pour vous retenir ici...

— Et moi, j'en ai d'irrésistibles pour t'emmener, Maxime, » répliqua-t-elle d'un ton grave.

Il l'entendit à peine, car il s'était levé et tirait le cordon de la sonnette. Son valet de chambre se présenta.

« Alfred, qu'on serve le dîner... Mais auparavant courez chez le marchand de comestibles d'en face, et rapportez un pâté de Strasbourg... Commandez aussi une glace...

— Allons donc, Maxime, » dit Mme de Cormeilles, l'interrompant, « je ne suis pas gourmande, et ton ordinaire me suffira... N'achetez rien, et dites seulement qu'on nous fasse dîner tout de suite. »

Maxime reprocha gaiement à sa mère de l'empêcher de fêter son arrivée. Elle s'obstina à ne rien laisser ajouter au repas, et bientôt ils s'assirent devant le potage fumant.

Par un accord tacite, ni l'un ni l'autre ne firent allusion à l'idée qui les dominait. Maxime questionna sa mère avec un intérêt plus ou moins réel sur les détails de l'exploitation, les vieux domestiques et les voisins de cam-

pagne. Mme de Cormeilles s'informa des quelques amis parisiens qui se souvenaient encore d'elle. D'ailleurs ni la mère ni le fils ne firent honneur aux côtelettes à la jardinière et au perdreau rôti qui composaient le menu. Ils mangeaient du bout des lèvres, et ce fut avec un soulagement évident qu'ils virent finir ce simulacre de repas et se retrouvèrent dans le petit salon de Maxime.

L'aspect en était engageant et invitait à l'intimité. Les rideaux étaient baissés, les bûches pétillaient joyeusement, l'abat-jour traçait sur le tapis un grand cercle lumineux, en dehors duquel on devinait plutôt qu'on n'apercevait les panoplies, les bibliothèques, les étagères et les sièges de toutes formes.

La mère et le fils s'assirent au coin du feu.

« Nous avons l'un et l'autre quelque chose à dire, Maxime. Veux-tu commencer?... »

Le ton grave et ému dont parlait sa mère causa au jeune homme une impression singulière. Mais il se remit bientôt, et, se rapprochant d'elle :

« Oui, ma mère, j'ai quelque chose à vous dire... Quelque chose qui va combler vos secrets désirs, quelque chose qui fera ma vie rayonnante... Pourquoi semblez-vous si grave?... Avez-vous deviné, en ne me voyant pas à Noël, qu'une autre affection me retenait ici, et craignez-vous que je n'oublie l'amour ancien pour l'amour nouveau?... Non, chère mère bien-aimée, c'est une autre source qui s'ouvre dans mon cœur, mais elle ne desséchera pas la tendresse que je sens pour vous plus vive encore depuis que j'entrevois le bonheur... Ma mère, une nouvelle affection donne seulement aux autres une im-

pulsion plus grande... Ne craignez rien, nous serons deux à vous aimer... »

Ces paroles si tendres n'avaient pas dissipé le nuage qui couvrait le front de Mme de Cormeilles. Une expression de souffrance se peignit dans ses yeux, et elle passa machinalement son mouchoir sur ses tempes, où perlait la sueur.

« Je n'ai jamais été égoïste, Maxime, » dit-elle enfin d'une voix altérée. « J'ai pressé de mes vœux le jour où tu fonderais une famille, et je suis depuis longtemps résignée à prendre la seconde place dans ton cœur... Je ne te ferai pas de reproches sur le silence que tu as gardé envers moi... J'aurais pu prétendre à tes premières confidences cependant, et alors peut-être beaucoup de souffrances t'eussent été épargnées... »

Maxime tressaillit d'étonnement.

« Ma mère, nous ne nous comprenons pas! » s'écria-t-il. « Vous ne savez pas quelle est la jeune fille que j'aime; je n'ai fait à personne, sauf à un ami sûr, ces confidences dont vous désirez justement la primeur... »

Mme de Cormeilles secoua la tête.

« Et crois-tu que l'amour ne se trahisse pas, Maxime?... J'ai appris, peu importe comment, que tu veux épouser la fille d'un banquier juif...

— Mais, ma mère, rassurez-vous, elle est catholique! Je n'aurais jamais voulu passer sur la différence des religions... Elle a été élevée chrétiennement, modestement, et elle possède autant de grandes qualités que de beauté et de fortune. »

Mme de Cormeilles tressaillit douloureusement.

« Et cependant, mon pauvre enfant, tu ne peux l'épouser, » dit-elle avec un profond soupir.

« Je ne puis l'épouser?... » répéta Maxime du ton d'un homme qui a cru mal comprendre. « Ma mère, je sais que vous tenez au nom, à une origine aristocratique; mais vous m'avez dit un jour que vous n'en feriez pas une condition absolue le jour où mon bonheur serait en jeu... »

La mère essuya de nouveau son front.

« J'ai dit cela, oui, mon enfant... Mais j'ai ajouté quelque chose... »

Maxime la regarda, moitié effrayé, moitié incrédule.

« J'ai ajouté : pourvu qu'elle soit d'une famille honorable... T'en souviens-tu, Maxime?

— Certes! Mais, ma mère, la profession de M. Haags ne peut vous inspirer aucun préjugé... Elle est honorable...

— Toutes les professions peuvent l'être, mon enfant... Mais l'homme l'est-il? »

Maxime respira, à demi rassuré.

« Quoi! ma mère, les bruits calomnieux que suscitent tout succès éclatant et toute fortune rapide sont-ils parvenus jusqu'à vous? Ceux qui s'en sont faits l'écho ne connaissent sans doute pas M. Haags... Moi, je l'ai vu de près, j'ai apprécié son intelligence, ses idées, ses théories, sa droiture, et...

— Toi, tu es un enthousiaste et un rêveur! » dit la pauvre mère, prenant la main de son fils. « J'ai peut-être eu tort, Maxime, d'encourager en toi ce penchant qu'ont les nobles âmes à ne voir que le beau côté de l'humanité...

Je t'ai laissé tes illusions, et peut-être que ç'a été une erreur de ma part...

— Ma mère, » s'écria-t-il avec agitation, « si vous n'en croyez pas mon témoignage, vous admettrez celui des personnes honorables et bien connues qui fréquentent la maison de M. Haags!

— Hélas! Maxime, il y a, à Paris, de ces compromis avec la conscience et l'honneur... On veut s'amuser à tout prix, et l'on passe sans scrupule le seuil d'un homme qu'on méprise... Mon pauvre enfant, » ajouta-t-elle, voyant pâlir son fils, « cet amour est donc bien enraciné en toi? Mais c'est ton honneur qui est en jeu! Tu ne peux te lier à une femme dont le nom est taré!

— Et qui l'a dit? Et qui le prouvera? » s'écria-t-il avec une violence soudaine. « Croyez-vous que je sacrifierai le bonheur de ma vie, le premier et unique amour dont mon cœur soit capable, à de vains bruits de salon, colportés par des envieux? »

Mme de Cormeilles se mit à sangloter.

« Et crois-tu, » dit-elle d'une voix étouffée, « que sur de vains bruits je me résoudrais à briser le cœur de mon unique enfant dans ce qu'il a de plus cher?... »

Maxime n'avait jamais vu pleurer sa mère. Cette nature virile était en ce moment secouée par un chagrin convulsif, et l'impression profonde qu'il ressentit tout à coup lui causa une sorte de stupeur.

« Crois-tu, » reprit sa mère, pleurant toujours, « que je viendrais à la légère te demander, te supplier, t'ordonner, s'il le faut, de renoncer à une affection qui n'est que trop enracinée, et t'imposer ainsi un des plus douloureux

sacrifices qui puissent briser un cœur jeune et aimant?... Lis ces lettres, mon enfant, et sois juge entre ton amour et ton honneur... »

Elle se laissa aller, brisée d'émotion, au dossier de son fauteuil, tandis que Maxime, livide et tremblant, dépliait les lettres, signées toutes deux d'un vieil ami de sa famille, le comte d'Armessan.

La première était ainsi conçue :

« Vous me demandez si je vois souvent votre fils, ma chère Émilie. La vérité m'oblige à vous répondre qu'il déserte quelque peu notre cercle, peut-être trop grave pour ses vingt-cinq ans. Notre monde n'est plus celui où l'on s'amuse, et la jeunesse s'en va peupler d'autres salons... Je me suis laissé dire que Maxime est l'hôte particulièrement assidu d'un des puissants du jour, un des banquiers qui ont fait partie de la fameuse ligue que vous savez. Celui-ci est tout particulièrement dénué de scrupules, dit-on, et l'on affirme que son passé ne gagnerait pas précisément à être fouillé... Si je vous transmets des bruits de ce genre, ce qui est, vous le savez, en désaccord avec mes habitudes, c'est que j'aime beaucoup Maxime, et que je suis fâché de le voir mêlé aux gens qui, avides de plaisir, le cherchent partout, même dans les salons tarés. De plus, il y a dans cette maison une fille de dix-huit ans, belle à miracle, et, bien que les trois cent mille francs de rente que doit posséder un jour votre fils soient peu de chose auprès de la fortune colossale du banquier Haags, je ne serais pas étonné que celui-ci eût la prétention de faire de votre vieux nom une savonnette à vilain... Vous voilà avertie : à vous à veiller sur votre cher jeune

poète, qui, insensible sans doute à l'appât de l'argent, pourrait bien l'être moins aux attraits de la belle juive. »

Maxime froissa cette lettre entre ses doigts tremblants, et lut la seconde avec un sentiment de colère et de douleur croissantes. Elle contenait les lignes suivantes :

« Ma lettre vous a plus vivement effrayée que je ne le pensais, chère amie; mais aujourd'hui que, selon votre désir, je me suis sérieusement informé de ce qui concerne la famille Haags et aussi votre fils, je dois reconnaître que vos craintes n'étaient que trop fondées, et qu'il n'est que temps d'arracher Maxime à une situation qui le précipiterait à son insu dans un véritable abîme.

« Les renseignements que je vous donne ici sont absolument sûrs, et vous pouvez en tirer un plan de conduite sans crainte d'être induite en erreur.

« Reuben Haags-Meyerman est d'origine poméranienne. Il était fils d'un petit marchand, et a débuté comme commis dans une boutique de draperie. Jusqu'ici il n'y a rien à redire; nous vivons à une époque d'égalité dont il faut faire la part, et, après tout, une humble origine ne fait que mieux ressortir l'intelligence et le travail de celui qui a su s'élever tout seul. Mais encore faut-il que cette intelligence soit droite et ce travail honnête. Devenu commis dans une maison de banque à Paris, Haags se distingua par le goût effréné du jeu. Ayant gagné de l'argent à la Bourse, il fonda, de concert avec un associé, une société industrielle à Marseille. Tout marcha d'abord à merveille. Mais Reuben, alors très jeune, n'avait ni la prudence ni l'expérience voulues pour mener à bien une entreprise considérable. La société s'effondra; seulement un con-



Maxime lut la seconde lettre avec un sentiment de colère et douleur croissantes. (Page 136.)

cordat fut accordé aux directeurs, et les actionnaires reçurent vingt-cinq pour cent, ce qui ne laissa pas de faire bien des ruines. Des doutes sanglants demeurèrent même au sujet de la probité des associés. Reuben, qui avait porté jusque-là le nom de Meyerman, bien que sa signature officielle fût : Haags-Meyerman, entreprit différentes affaires sous le premier de ces noms. Ces affaires, plus ou moins véreuses, ont grossi peu à peu sa fortune. Il s'est allié à une honorable famille flamande avec laquelle sa femme a dû à peu près rompre pour l'épouser. Il y a deux ans, il possédait trois ou quatre millions; il les a considérablement augmentés en pêchant en eau trouble lors des dernières catastrophes financières...

« Aujourd'hui il a un salon un peu mêlé, où un très petit nombre de fils de croisés coudoie un très grand nombre de fils d'Israël, de grands industriels, d'hommes politiques et d'artistes. On est convenu de passer l'éponge sur ses antécédents... Peut-être y faudra-t-il du temps, cet agent infaillible dont la poussière (mais seulement à la longue) recouvre les tares comme elle ternit des gloires anciennes...

« M. Haags est veuf. Sa fille, qui est catholique, a été élevée dans un couvent, et est, dit-on encore, aussi accomplie que belle. Toutefois, sa qualité de toute fraîche parvenue se traduit par une extravagante passion pour les bijoux... C'est peut-être une marque d'origine...

« J'ajoute que le père, très large en fait de principes dans les grandes et importantes transactions, est d'une honnêteté méticuleuse dans les affaires de tous les jours.

« Votre fils est considéré, dans ce milieu, comme de-

vant épouser la jeune fille. Il dîne dans la maison chaque semaine, et le banquier favorise ses attentions.

« Sur mon honneur, ma chère Émilie, Haags est un malhonnête homme, et Maxime salirait son nom en s'alliant à lui. »

Maxime, les dents serrées, le visage contracté, jeta cette lettre sur la table, et rencontra le regard de sa mère attaché sur lui avec une angoisse inexprimable.

Il repoussa brusquement son fauteuil, parcourut la chambre à grands pas, puis revint se placer devant sa mère. Le défi, un défi sauvage, farouche, se lisait sur chaque ligne de ses traits.

« Je ne renoncerai pas à elle, » dit-il d'une voix entrecoupée. « Je n'ajouterai pas foi à des calomnies!

— Des calomnies! » répéta douloureusement Mme de Cormeilles, « des calomnies dont le vieil ami de ton père affirme la vérité sur son honneur!... »

Maxime baissa un instant la tête; mais il reprit avec violence :

« Que m'importe, après tout? Si son père est un misérable, elle est la pureté même... Je l'éloignerai de lui, je l'abriterai de mon nom... Elle ne doit pas payer pour le coupable!

— Soit, sacrifie ton honneur, » dit la mère, respirant plus vite. « Que le gentilhomme souille son nom, que l'homme honorable se salisse à ce honteux contact... Et que fera l'homme probe, que fera le chrétien de ce bien mal acquis?... »

Une sorte de cri étouffé s'échappa de la poitrine de Maxime, et, se laissant tomber sur une chaise, il cacha

son visage dans ses mains et éclata en sanglots convulsifs...

Ni lui ni sa mère ne devaient oublier les heures cruelles qui s'écoulèrent là, dans ce petit salon riant et tranquille... Les caractères faibles sont plus violents que les autres dans leurs chagrins, la lutte les ébranle plus profondément, et ceux pour lesquels la vie n'a eu que des sourires éprouvent en face de l'adversité je ne sais quelle effroyable sensation de surprise qui en double l'horreur...

Cette nuit-là, la mère dut lutter vaillamment pour l'honneur de sa race, pour l'honneur de son fils... Mais il y a des causes qui sont gagnées d'avance, et des mots qui vibrent au plus intime de l'âme en dépit du tumulte de la passion...

Quand le jour se leva, Mme de Cormeilles préparait un départ immédiat. Le cœur brisé, tendre mais forte, elle emmenait vers d'autres scènes, vers d'autres cieux, le pauvre enfant épuisé par sa propre violence, et qui, abattu par sa victoire même, suppliait sa mère de partir avec lui, et lui répétait qu'il ne connaîtrait jamais plus le bonheur...

XIV.

Tandis que Maxime et sa mère s'en allaient vers l'Italie, Lia, ignorante du drame intime qui brisait son propre avenir, croyait le jeune homme dans son riche domaine de la Beauce, et cherchait à se représenter les traits de Mme de Cormeilles, qu'elle aimait et craignait à la fois d'avance, et dont elle attendait la prochaine arrivée à Paris.

Les heures lui semblaient longues, car l'attente la rendait fiévreuse, et cependant elle était à l'apogée de sa vie mondaine, et chacun de ses moments était pris dans l'engrenage sans fin des plaisirs de l'hiver.

Certes elle jouissait de ces plaisirs, encore nouveaux pour elle. Il eût été presque étonnant que ce luxe, ces fêtes, ces louanges, ces flatteries, ce sentiment de sa richesse et cette conscience de sa beauté ne lui causassent point un enivrement au moins passager. Mais en dehors des heures fiévreuses consacrées aux bals, aux théâtres, aux dîners, elle commençait à éprouver un peu de lassitude et d'ennui, et cette lassitude, elle l'attribuait au vide produit par l'absence de Maxime.

La première quinzaine de janvier s'écoula ainsi sans nouvelles du jeune homme. Lia l'attendait depuis bien des jours déjà : n'avait-il pas parlé d'un prompt retour?

Cependant rien ne venait mettre un terme à l'anxiété

secrète qui s'emparait de la jeune fille. M. Haags lui-même s'étonna.

« Lia, » dit-il un matin, « quand donc M. de Cormeilles devait-il être de retour à Paris?

« Mais... dans les premiers jours de janvier, » répondit-elle, s'efforçant de parler d'un ton indifférent.

M. Haags réfléchit un instant.

« Peut-être chasse-t-il en ce moment, » dit-il, se levant de table.

Lia saisit avidement cette interprétation de l'absence prolongée de Maxime. Mais, même en ce cas, elle se sentait presque blessée. M. de Cormeilles s'était tacitement engagé envers elle. Sans prononcer de paroles décisives, il en avait dit assez pour la préparer à une demande en mariage. Comment pouvait-il la laisser sous cette impression d'anxiété, dans cette situation mal définie?

Février arriva, et Lia commença à pâlir, à connaître les nuits sans sommeil. Tantôt elle craignait que Maxime ne fût gravement malade, tantôt elle se croyait oubliée. Elle aimait tendrement M. Haags; mais ce n'est guère qu'avec une mère qu'on épanche des sentiments à peine définis, des souffrances qu'on n'ose guère s'avouer à soi-même. Elle ressentait un vague besoin de solitude, une fatigue extrême des plaisirs qui l'avaient charmée, et une sorte de défiance d'un avenir qui lui avait d'abord prodigué tant de sourires.

Lia allait moins souvent chez Valérie. Toute réticence est fatale à l'amitié; une sorte de pudeur mélangée d'orgueil l'eût empêchée de confier à son amie le secret de son affection trompée, et d'ailleurs elle ne voulait pas en-

core accuser Maxime, dont l'étrange conduite pouvait, après tout, s'expliquer d'une manière inattendue.

Un matin, elle reçut un billet de Mme Leslay.

« Chère Mademoiselle, Valérie a une confidence à vous faire... Elle n'ose se présenter chez M. votre père, et a assez de confiance en votre gracieuse affection pour vous demander de venir jusqu'à nous.

« Pardonnez ce petit empiétement sur votre vie mondaine. Si vous êtes partout admirée et aimée comme vous le méritez si bien, vous devez goûter dans notre modeste logis la joie toute spéciale et très vive que procurent le souvenir d'une action généreuse et la vue des heureux qu'on a faits. »

Il ne fallait pas une bien grande perspicacité pour deviner qu'il était question d'un mariage, et, sachant par Maxime quelle impression sérieuse et durable Valérie avait faite sur Antoine Dervin, Lia ne douta pas un instant que le peintre eût formulé sa demande.

Elle aimait tendrement Valérie, et le sentiment qui l'anima tout d'abord fut une joie sincère. Puis vint le retour sur elle-même, cette pensée personnelle qui naît inévitablement de toute passion : elle pourrait rencontrer Antoine et apprendre par lui quelque chose concernant Maxime.

Certes elle se fût pressée en tout autre moment de se rendre à l'appel de son amie. Mais l'idée de voir éclaircir ses doutes et peut-être dissiper ses craintes augmenta encore son impatience.

Ne se souciant pas d'avoir pour témoin de ses impressions le visage compassé et l'œil froidement observateur

de Mme Harel, Lia donna ordre d'atteler et se rendit seule chez Mme Leslay.

Le trajet lui sembla long, malgré la rapidité avec laquelle les chevaux brûlaient le pavé. Arrivée rue d'Enfer, elle s'élança hors de la voiture et monta, presque sans haleine, les quatre étages de Mme Leslay.

Ce fut celle-ci qui répondit à son coup de sonnette.

Comme son visage parut changé à Lia! Comme elle était transfigurée par ce plus pur des bonheurs: la sécurité, la joie maternelle!... Il semblait que l'heureux événement qui assurait le sort de sa fille lui eût fait oublier les tristes années de veuvage, et eût effacé jusqu'à la trace des larmes, des soucis, des anxiétés quotidiennes. Un simulacre de santé paraissait même sur son visage; son regard brillant, ses joues plus colorées, sa démarche soudain rajeunie, témoignaient de la joie profonde qui rayonnait dans son cœur, de cette joie si désintéressée qui ne songeait pas au plus passager des retours sur soi-même.

Elle tendit les deux mains à Lia.

« Je vous attendais... Valérie va rentrer... Encore pour elle quelques jours de fatigues, puis le repos, ce bienheureux repos du corps et de l'esprit, et du cœur aussi, Lia, du cœur dans une affection partagée...

— J'ai deviné... C'est M. Dervin? »

Mme Leslay inclina la tête et entraîna Lia dans le salon. Sur un petit guéridon était placé un énorme bouquet de lilas blanc, dont les douces senteurs flottaient dans l'air, rappelant dans leur langage parfumé les joies et les espérances de deux cœurs aimants.

« Je suis profondément heureuse, » dit Lia avec émotion et d'un ton sincère. « Valérie méritait si bien un bon mari !

— Ç'a été tout à fait inattendu... Comment aurais-je songé qu'un peintre déjà presque riche choisirait mon enfant sans dot, mon trésor ignoré, ma pauvre modeste Valérie ?... Et vous êtes pour quelque chose dans cet heureux événement, ma chère Lia... C'est près de vous que M. Dervin a vu ma fille, c'est grâce à vous qu'il est venu un jour ici... Et la vue de notre intérieur a achevé, dit-il, de le décider à demander la main de ma fille...

— Chère Madame, si la Providence s'est servie de moi en cette circonstance, j'en suis trop heureuse... Maintenant vos épreuves sont finies, et Valérie va goûter sa part de bonheur.

— Oui, » dit la mère, levant instinctivement les yeux vers le portrait de son mari, « elle connaîtra les joies que j'ai connues... Puisse-t-elle les conserver plus longtemps, et puisse-t-elle être bénie du bonheur de ses enfants comme je le suis aujourd'hui !... »

Certes ce bonheur trouvait un écho dans le cœur de Lia ; mais cet écho même faisait vibrer une corde douloureuse.

« Voyez, » dit-elle, souriant avec un peu d'effort, « vous vous inquiétiez de l'avenir de Valérie, vous regrettiez pour elle les affections d'un foyer, le rôle d'épouse, et voici que tout cela lui est donné...

— Oui, Dieu est bien bon, et mes craintes étaient vaines... Si vous saviez, mon enfant, comme ma fille est heureuse ! »

Et, sa joie l'empêchant de remarquer le nuage léger qui assombrissait le front de Lia et la contraction involontaire qui accompagnait son sourire, elle lui raconta, avec ce luxe de détails qui distingue les gens heureux, les circonstances du mariage de sa fille.

Ce récit était poignant pour la pauvre enfant, qui commençait à trembler pour son propre avenir; cependant elle l'écoutait avidement...

Il n'y avait pas eu d'incidents romanesques ni de longs préliminaires. Antoine était venu trouver Mme Leslay en l'absence de Valérie, et, avec une émotion mâle et profonde, s'était excusé de ne recourir à aucun intermédiaire.

« Si vous vous intéressez à ma cause, Madame, » avait-il dit, « j'ai trouvé le meilleur des avocats... J'aime votre fille sérieusement, profondément. Je sais combien votre famille est honorable, et quels ont été vos malheurs... Je sais aussi quel courage tranquille et infatigable a montré votre enfant, réduite à un labeur presque au-dessus de ses forces... Je n'ignore pas, enfin, que vous ne faites qu'un cœur, et que celui-là serait bien cruel, qui voudrait vous séparer... Je ne vous demande pas de me confier votre trésor à la légère... Informez-vous de moi... j'ai connu la pauvreté, les déceptions, les pires épreuves de l'artiste. J'ai trouvé le succès et la fortune dans une voie que je juge médiocre; mais je la poursuivrai avec amour, cette voie, alors que mon but sera le bien-être et le contentement d'une femme aimée... J'ai dépassé les années de la jeunesse... Je cherche la paix dans l'affection, et je rêve de donner le repos et la sécurité à celle que j'aime,

et non pas seulement à elle, mais encore à vous, qu'elle chérit tant... J'ai perdu ma mère; je puis m'attacher tendrement à vous, et n'être point jaloux de la part que vous garderez du cœur de votre fille... »

Ces paroles avaient remué l'âme de la pauvre mère. Antoine avait une réputation bien établie de loyauté, de gravité, de dignité de vie. On avait raconté maintes fois, en louant son talent, la lutte austère qu'il avait livrée pour conquérir une place, — lutte qui avait eu d'autres mobiles que l'orgueil et l'ambition, car sa famille était pauvre et lui devait aujourd'hui le bien-être...

Valérie avait fondu en larmes quand sa mère lui avait fait part de la demande d'Antoine. Elle était trop sérieuse et trop pure pour avoir laissé s'égarer ses pensées en des rêves imprudents; mais il lui semblait tout à coup que l'idéal mystérieux que presque toute jeune fille a entrevu vaguement prenait une forme, une figure : — les traits énergiques, l'épaisse chevelure grisonnante, les yeux toujours jeunes, mélancoliques et profonds d'Antoine Dervin...

Et la pauvre mère ne voyait pas seulement dans cette union l'événement heureux qui ramenait le sourire sur les lèvres de sa fille, qui comblait son cœur, qui lui assurait un guide sage et tendre pour le voyage d'ici-bas. En plus de ces bonheurs, il y en avait d'autres, — les petits, — qu'elle énumérait sans se lasser, et qui faisaient fondre son cœur de joie... Le rude travail de son enfant était fini... Elle ne la verrait plus rentrer pâle, oppressée, défaillante; elle ne la verrait plus s'asseoir à son piano en étouffant un soupir de fatigue, elle ne verrait plus passer

sur ses traits cette contraction nerveuse qui lui rappelait toutes les fausses notes des petites élèves... Valérie avait parlé de continuer ses leçons, de mener la vie d'artiste comme son mari, de concourir par son travail au bien-être du foyer... Ah! Mme Leslay eût aimé Antoine rien que pour le sourire avec lequel il l'interrompit :

« Vous ne savez donc pas, vous n'avez donc pas compris que la plus douce part de mon bonheur sera de vous arracher à ce labeur, et de vous donner un bien-être que vous ne devrez qu'à moi?... »

Mme Leslay racontait tout cela sans se lasser. Une heure s'écoula dans ces confidences, joyeuses pour la mère, mêlées d'amertume pour la pauvre Lia. Celle-ci voulut parler de départ.

« Valérie ne rentre pas, et mon père serait inquiet si je tardais encore... Je suis venue sans l'avertir... »

Mme Leslay hésita un instant, puis saisit avec élan les deux mains de la jeune fille :

« Restez ce soir, » dit-elle, « restez pour assister à ce qui va être un dîner de fiançailles... Voyez, il est près de sept heures, ma fille va rentrer, et nous attendons M. Dervin. »

Lia hésita à son tour. La crainte de mécontenter son père l'eût portée à refuser, malgré le désir qu'elle éprouvait d'embrasser Valérie. Mais une pensée se présenta immédiatement à son esprit :

« Je verrai M. Dervin, et il me dira pourquoi M. de Cormeilles n'est pas de retour... »

Cette pensée la décida à braver le reproche qu'elle pouvait craindre de la part de son père.

Elle écrivit en hâte un petit billet, annonçant à M. Haags le mariage de Valérie, et s'excusant de la manière la plus tendre et la plus câline de rester chez Mme Leslay sans lui en avoir demandé l'autorisation. Puis elle renvoya la voiture, et ôta son chapeau avec une sorte de résolution fébrile. Tous les reproches du monde lui eussent été indifférents en ce moment.

Elle s'en voulut à elle-même, cependant, de conserver une préoccupation personnelle en revoyant son amie et en la complimentant.

« Vous êtes encore embellie, » lui dit-elle, s'efforçant de sourire.

« C'est le bonheur, » répondit Valérie en riant.

Et Antoine! Il lui parut transformé, lui aussi, quand il entra dans le salon, cherchant du regard sa fiancée. Son bonheur n'était pas la joie exubérante et folle de la vingtième année: c'était le sentiment plus calme, mais plus profond, de l'homme parvenu à la maturité, de l'homme qui a souffert de l'isolement et qui trouve soudain une affection, qui n'a guère connu le foyer domestique et qui voit luire sa bienfaisante lumière, qui est demeuré triste et inquiet au milieu des succès et des ambitions satisfaites, parce qu'il était seul, et qui entrevoit tout à coup un but, un objet pour ses efforts, un refuge pour son cœur...

Ce n'était pas ainsi qu'aimait Maxime. Son amour, à lui, planait dans les nuages et se nourrissait de poésie. Antoine se tenait plus près de la terre. Quand il énumérait ses projets d'avenir, il embrassait même des questions vulgaires, telles que l'aménagement du logis. Et cependant Lia sentait respirer une poésie à part dans ces détails en

apparence banals, mais convergeant vers le bonheur de la femme aimée, et concourant à former cette somme d'infiniment petits qui sont comme les pierres du foyer domestique.

Une question brûlait les lèvres de la jeune fille tandis qu'elle prêtait une oreille distraite à tous ces projets, à tous ces rêves, et qu'elle regardait ces trois visages heureux. Elle mourait d'envie de demander à Antoine s'il avait vu Maxime ou appris de ses nouvelles.

Mais elle craignait de se trahir, soit par une rougeur soudaine, soit par l'émotion de sa voix. Elle passa le temps du dîner à exciter son courage pour cette petite épreuve, à composer sa physionomie, et... et la question n'avait pas encore été formulée lorsque, à une heure inattendue, presque à la fin du repas, un coup de sonnette retentit. Un valet de pied venait avertir Mlle Haags que la voiture l'attendait, et que Mme Harel s'y trouvait en personne.

L'empressement qu'on mettait à venir la chercher prouvait clairement à Lia que son père était mécontent. Mais en ce moment d'angoisse elle ne pensa à rien, sinon à trouver enfin le courage d'interroger Antoine. Tout en boutonnant précipitamment ses longs gants, et sans prendre plus de temps pour réfléchir, elle se tourna vers lui :

« Et votre ami M. de Cormeilles, l'avez-vous vu ces jours derniers ? »

Elle s'efforçait de parler d'un ton léger, et la lumière adoucie de la lampe ne permit point de voir la rougeur brûlante de ses joues.

« Maxime? Quoi! ignorez-vous qu'il a quitté Paris? Je pensais que, ayant l'honneur de fréquenter le salon de M. votre père, il vous avait traités avec moins de légèreté que moi... Ainsi vous ignoriez son départ?

— Il a pris congé de nous l'avant-veille du jour de l'an... Il allait voir sa mère.

— Cela, je le savais; mais il n'est pas de retour, car j'ai envoyé deux fois chez lui. D'ailleurs il ne m'a pas écrit une seule fois.

— Sa mère le retient, ce qui est bien naturel, » dit Lia avec un sourire horriblement contraint.

Elle prit en hâte congé de l'heureux petit groupe, et descendit l'escalier, aussi anxieuse qu'auparavant.

« Lia, ma chère enfant, combien vous avez mécontenté M. votre père! » dit la voix froide et mesurée de Mme Harel. Comment avez-vous pu, sachant quelles sont ses idées, agir avec cette étrange indépendance, et rester dîner chez cette petite maîtresse de piano?

— M. Dervin rouvrira à Valérie les salons qu'elle fréquentait avant la mort du colonel Leslay, » répondit Lia sèchement, et ces salons sont aussi honorables, quelques-uns aussi brillants même que celui de mon père...

— Mais, mon enfant...

— J'ai une affreuse migraine... Veuillez m'excuser, mais j'ai absolument besoin de repos et d'immobilité... »

Et, au grand scandale de Mme Harel, que Lia n'avait pas habituée à un manque d'égards si flagrant, la jeune fille s'enfonça dans le coin de la voiture et ferma les yeux.

M. Haags était sorti. Ce fut un soulagement pour Lia, qui n'était guère en état de s'entendre gronder. Elle se

retira dans sa chambre, poussa son verrou, et se mit à marcher fiévreusement, cherchant la cause du silence de Maxime, l'attribuant tantôt à l'oubli ou au caprice, tantôt à une maladie soudaine, à un accident, — allant même, dans son inquiétude, jusqu'à se demander s'il n'avait pas été subitement enlevé de ce monde.

A la fin elle se reprocha cette agitation. Elle s'efforça d'en distraire sa pensée et de retrouver du calme, puis fit sa prière et se mit au lit.

Mais le sommeil ne venait point. Décidée à prendre sur elle et à attendre les événements avec soumission, Lia voulait hâter ce sommeil qui fuyait ses paupières. Sur sa table, il y avait un journal relatant la dernière fête donnée par son père.

« Je vais lire la partie politique, cela me fera dormir, » se dit-elle.

Non, elle ne s'endormit pas, et elle arriva ainsi au bas de la troisième page du journal. Ses yeux parcouraient machinalement les colonnes, sans intérêt pour elle. Tout à coup son regard devint fixe, hagard, et elle se souleva sur ses oreillers avec une terreur soudaine.

L'entrefilet qui l'avait frappée était celui-ci :

« Parmi les personnes reçues hier par le pape, se trouvaient quelques Français de distinction : le comte de V..., le duc et la duchesse de C..., M. L..., M. Maxime de Cormeilles et sa mère. »

C'était tout.

Ainsi Maxime était à Rome, et il y était avec sa mère!... C'était elle qui l'avait enlevé sans lui laisser le temps ou la liberté de dire adieu à ses amis...

La mère de Maxime était donc hostile à ses rêves d'avenir ? Tout était donc fini, — subitement, brutalement fini ?... Que s'était-il passé?

Pauvre Lia ! Ses grands oreillers chargés de dentelle furent mouillés de larmes amères cette nuit-là. Il n'y avait personne pour recevoir ses confidences, pour essuyer ses pleurs, pour adoucir sa première angoisse...

Mme Leslay, si bonne qu'elle fût, avait peut-être jadis senti un éclair d'envie en comparant le sort de sa fille à celui de cette riche, jeune et belle héritière... Et cependant, cette même nuit, Valérie reposait près de sa mère, souriante, aimée, heureuse, tandis que Lia souffrait toute seule son premier chagrin !

XV.

Le lendemain matin, une véritable, une cruelle migraine épargna à Lia l'effort de descendre dans la salle à manger.

M. Haags, involontairement inquiet de cette atteinte, si légère qu'elle fût, à la belle santé de sa fille, se hâta de se rendre près d'elle, et, la voyant pâle, abattue, inerte sur un divan, il ne songea plus à lui adresser de reproches au sujet de ce qui s'était passé la veille.

« Ce ne sera rien, » murmura Lia, qui devinait son inquiétude.

Il s'assit près d'elle, la contemplant avec tendresse, et sentant plus que jamais à cette heure combien elle lui était chère, et quelle place elle occupait dans son cœur, dans ses projets, dans ses ambitions...

Et comment eût-elle passé des semaines, des mois près de lui, sans conquérir tout ce qu'il possédait de tendresse?... Ce n'est pas que leur intimité eût fait de grands progrès. Les dissonances étaient trop complètes entre l'homme sceptique et blasé et la jeune fille croyante et enthousiaste, entre cette âme ternie, cette vie tarée, et cette sensitive de pureté et de loyauté. Mais le cœur le plus desséché garde une fibre vivante, l'esprit le plus corrompu peut rester accessible à l'admiration de ce qui est pur. Si le père de Lia ne songeait pas (ou peut-être ne l'osait-il

pas, s'en trouvant indigne), si, dis-je, il ne songeait pas à lire sans contrainte dans les claires profondeurs de l'âme de son enfant, elle lui était devenue de plus en plus chère, il avait personnifié en elle son orgueil, ses rêves, ses souvenirs, et tout ce qu'il gardait de puissance d'aimer...

« Ce n'est rien, père, » répéta-t-elle, essayant de sourire.

Mais son inquiétude, à lui, s'accrut. Était-ce seulement la névralgie qui abaissait les coins de ces lèvres pâles, qui estompait d'ombres bleues ces longues paupières, qui alanguissait ce regard et en ôtait la vie?...

La voiture de M. Haags l'attendait pour le mener à ses bureaux. Il s'y montra distrait, préoccupé, et en partit bien avant l'heure accoutumée. A son inexprimable soulagement, il trouva sa fille levée, encore pâle et languissante, mais lui souriant et se disant mieux.

Pauvre Lia! En faisant ce premier et rude apprentissage de la souffrance, elle avait compris ou deviné que certains chagrins s'enveloppent de silence et se portent à l'insu de tous. Quand la mort nous prend un ami, nous pouvons pleurer tout haut et afficher sur nos vêtements le deuil de notre cœur... Mais il y a d'autres deuils qu'on porte parfois en habit de fête, et le sourire qui les déguise fait plus de mal que des larmes amères...

Lia mena en silence le deuil de ses affections trompées. Elle ne se retira pas du monde, elle ne renonça pas à ses parures, elle dansa, chanta, sourit, prit sa part cordiale des joies de Valérie Leslay... Par un accord tacite, le nom de Maxime de Cormeilles ne fut jamais prononcé entre elle et son père. Elle l'ensevelit dans cette tombe cruelle où

nous mettons nos tendresses mortes... Et, toute jeune qu'elle fût, elle avait déjà éprouvé la fragilité des liens humains... Deux belles amitiés d'enfance gisaient déjà dans l'abîme où venait de disparaître son premier amour...

Son père, qui avait craint qu'elle ne regrettât l'inexplicable abandon de Maxime, fut rassuré et trompé par sa sérénité apparente... Seulement elle commença à trouver le monde vain et banal, les fêtes fatigantes, les parures ennuyeuses. Elle ne manqua plus jamais la messe quotidienne à Saint-François de Sales, elle chargea plus que jamais d'aumônes abondantes les Sœurs de la paroisse, et une fois ses yeux se mouillèrent de larmes tandis qu'elle disait à son père avec une ardeur contenue :

« Je voudrais connaître la sœur de ma mère! »

M. Haags haussa les épaules sans répondre. Il n'avait revu cette parente qu'une seule fois depuis son mariage : lors du baptême de Lia et de la mort de sa femme.

Ce n'était pas sans peine qu'il avait obtenu la main de celle-ci. Elle n'avait plus ses parents; mais un frère et deux sœurs plus âgés qu'elle, fervents catholiques et, de plus, riches et bien posés, s'étaient efforcés de la détourner d'une union qui offrait peu de chances de bonheur. Reuben Haags était alors, en effet, pauvre et obscur, sans parler de cet abîme que creuse la différence des croyances. La jeune fille avait résisté, et, lorsque la dispense obtenue de Rome lui avait permis d'épouser Reuben, son frère avait refusé de la conduire à l'autel. Aussitôt le mariage, consacré sans pompe et sans cortège d'amis, le jeune couple était parti. Mais Reuben eut besoin de tout son amour, qui était sincère, pour adoucir l'inconsolable tris-

tesse de sa femme. Elle ne put jamais oublier son pays ni sa famille, et elle comprit trop tard ce que c'est, pleine de foi ardente, de trouver en face de soi des doutes, ou plutôt la négation absolue de toute religion, et de sentir son enthousiasme, son ardeur, sa foi, glacés ou heurtés par le scepticisme et la plus mortelle indifférence pour toutes les grandes et vitales questions concernant le passé, le présent, l'avenir de l'humanité. Plus elle aimait celui auquel elle avait tant sacrifié, plus elle s'effrayait de le voir passer en cette vie l'âme courbée et attachée à la terre, sans souci de l'Être qui est à la fois notre Créateur, notre Rédempteur et notre Juge, — insensible à la gratitude, à l'amour, à la crainte...

Peut-être en mourut-elle... Quand Lia vint au monde, elle sentit que ses jours étaient comptés, et songea à assurer l'avenir éternel de cette petite âme qui allait être, en naissant, privée de l'appui d'une mère. Sur ses instances, ce fut sa sœur aînée, Lidwine, qui vint tenir son enfant sur les fonts. Elle obtint de son mari de faire élever Lia dans un couvent, et demanda qu'elle ne restât point étrangère à sa marraine.

Mais quand elle eut rendu le dernier soupir, Reuben, en proie à un désespoir farouche, ne put supporter la présence de sa belle-sœur. Il emmena son enfant, changea plusieurs fois de résidence, puis, la vie reprenant le dessus, il se jeta avec une ardeur âpre dans le fracas des affaires.

Sa fille fut, selon le vœu de sa mère, élevée dans un couvent. Qu'importait à Reuben? toutes les religions lui étaient indifférentes.

Mais il ne la conduisit jamais à sa belle-sœur, soit qu'il redoutât cette rencontre comme lui rappelant trop douloureusement la mort de sa femme, soit qu'il conservât du ressentiment contre la famille de Mme Haags. Toutefois il ne rompit point des relations distantes et froides. Lia fut accoutumée à écrire chaque année à sa marraine (ses autres parents étaient morts peu de temps après leur sœur).

Cette lettre était considérée par l'enfant comme une fatigante corvée. Qu'aurait-elle pu dire à la parente inconnue dont son père ne lui parlait jamais, et qui elle-même, ne recevant que quelques lignes compassées, ignorait tout de sa nièce, — le cœur et l'esprit aussi bien que le visage ?

A la longue, Lia avait pourtant ressenti un éclair de curiosité. On lui avait fait un jour écrire elle-même l'adresse de sa tante. Cette adresse était ainsi conçue :

Mademoiselle Lidwine Van Deering,
au Béguinage,
Bruges
(*Belgique*).

Ce mot de *béguinage* devait attirer l'attention d'une fillette.

« Qu'est-ce donc qu'un béguinage? » demanda-t-elle à sa maîtresse.

L'explication qui lui fut donnée piqua encore davantage sa curiosité.

« Ma tante est une béguine alors?

— C'est très probable, mon enfant. »

Lia posa cette question à son père au premier jour de parloir.

« Oui, ta tante a le ridicule d'être béguine, » répondit M. Haags avec un sourire dédaigneux.

Lia prit aussitôt la défense des béguinages.

« Bah! un rendez-vous de vieilles filles, bigotes et égoïstes, que leur laideur a empêchées de trouver des maris, » dit son père.

Et Lia, interdite, se demanda pendant plusieurs jours si sa tante était en effet un monstre de laideur et d'égoïsme.

Elle ne pensa du reste pas longtemps à cet incident, et continua à adresser avec indifférence sa lettre de jour de l'an au béguinage de Bruges.

Mais l'année dont il s'agit, Mlle Van Deering n'avait pas répondu avec sa ponctualité ordinaire. Il arriva que Lia reçut sa lettre au moment même de son grand chagrin, et il arriva aussi que la lettre en question se distinguait singulièrement des dix ou douze missives que Lia conservait sans savoir pourquoi, et dans lesquelles sa tante se bornait à promettre à sa chère filleule sa tendresse et ses prières, l'exhortant à être bonne, laborieuse et pieuse.

La lettre de 188. était ainsi conçue :

« Au Béguinage de Bruges, 15 mars 188..

« Ma bien chère enfant,

« Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'ai été fort malade. Il y a eu ici une épidémie de typhus. Les pauvres sœurs de l'hôpital Saint-Jean étaient épuisées; nous nous sommes mises à leur disposition, et j'ai pris

la maladie. J'aurais été bien heureuse que le bon Dieu voulût bien m'appeler à lui dans cet humble exercice de la charité; mon seul regret eût été, en quittant ce monde, de n'avoir jamais embrassé l'enfant de ma chère Maria depuis le jour où je la tins dans l'église et promis pour elle à Dieu qu'elle serait bonne chrétienne... Je n'étais pas prête pour le ciel, je suis guérie, et je voudrais espérer qu'en me laissant ici-bas, le Seigneur permettra que je vous sois un jour utile. Mais, hélas! comment cela se pourrait-il? Comment une pauvre vieille fille comme moi pourrait-elle aider une jeune créature belle et aimée comme vous l'êtes, si ce n'est par ses humbles prières?... Ah! elles ne vous manqueront pas du moins, ma très chère enfant! Il ne se passe pas de jour que je ne demande pour vous, avec le bonheur de ce monde, l'inestimable grâce de passer pure de toute attache au milieu des richesses, et de savoir recourir à Dieu dans la joie et dans la peine. Car en lui seulement est le refuge de toute âme... L'humble béguine, dont les rêves ne franchissent pas les murs de son béguinage, et la femme du monde brillante et adulée, destinée au plus bel avenir, ont le même cœur, mon enfant, la même soif ardente que Dieu seul peut apaiser, et peut-être les mêmes souffrances que seul il peut guérir.

« Offrez à mon frère mes vœux de nouvel an, et croyez, ma chère filleule, à la tendresse de celle qui aima sincèrement votre mère. »

Il y avait dans cette lettre quelque chose d'ému qui trouva le chemin du cœur de Lia. Était-ce l'approche, la

vision de la mort qui avait entr'ouvert l'âme contenue de sa tante?... Comme par une divination mystérieuse, celle-ci avait trouvé des paroles qui s'accordaient singulièrement avec l'état d'esprit de la jeune fille.

« Elle voudrait m'être utile, » répétait Lia, toute rêveuse. « Ah! si je pouvais seulement voir devant moi la figure tendre et compatissante d'une femme... d'une femme qui a connu et aimé ma mère! »

M. Haags ne parlait jamais de sa femme. Le souvenir toujours vivant qu'il gardait d'elle était jaloux de silence, ou redoutait l'expansion qui, soulageant certaines blessures, renouvelle aussi certaines douleurs. Lia pensait souvent à sa mère; elle était avide de connaître d'elle autre chose qu'un froid portrait, et, depuis qu'elle souffrait, son cœur meurtri avait de douloureuses aspirations vers cette consolatrice absente.

Voir sa sœur, ce serait retrouver quelque chose d'elle, et entendre ces pieux détails dont toute fille est avide. Et, dans l'isolement secret où le bienfait de l'épanchement était refusé à sa souffrance, Lia se dit de plus en plus souvent :

« Je voudrais voir ma tante Lidwine. »

XVI.

Le printemps était venu. Les marronniers avaient revêtu leur feuillage d'un vert encore tendre, le ciel était pur, une brise fraîche semblait purifier l'air malsain de la ville en apportant avec elle les suaves émanations des campagnes et des forêts. Partout régnait ce bien-être, ce nouveau sens de vie, cette joie vague et douce que ramène le réveil de la nature.

Ce fut à cette époque, par une matinée toute brillante de soleil, que Valérie et Antoine s'agenouillèrent au pied de l'autel pour s'y promettre un amour fidèle.

L'assistance, composée en grande partie des amis du peintre, était assez nombreuse et assez brillante pour que Mme Harel ne se trouvât point mécontente d'accompagner Lia.

La mariée était charmante sous ses voiles, le bonheur animant son visage, et les traits d'Antoine avaient retrouvé une véritable jeunesse. Mme Leslay attachait de temps à autre sur sa fille un regard qu'elle reportait, chargé de gratitude, vers l'autel. Qui lui aurait prédit cet heureux dénouement de toutes ses angoisses, de tous ses soucis maternels? Son cœur s'exhalait en actions de grâce, et l'avenir lui apparaissait paré d'autant plus de joies, qu'elle avait souffert et tremblé pour le sort de son unique enfant.

Lia partageait avec la mariée l'attention des assistants. Bien que sa toilette fût relativement simple, il était impossible qu'elle n'attirât point les regards. L'élégance de sa taille, la grâce de ses manières, l'étrange beauté de son visage, le type très frappant de cette beauté, qui rappelait la race de son père, tout concourait à la faire remarquer immédiatement, n'importe où elle se trouvait.

Mais celles des personnes présentes qui l'avaient vue plusieurs fois observèrent qu'elle était changée. La fraîcheur de son teint était moins vive, ses yeux semblaient agrandis, ses lèvres avaient pâli, et il y avait sur son visage quelque chose d'inquiet, se traduisant tantôt par un sourire forcé, tantôt par une mélancolie inconsciente.

Elle pria avec ferveur pour l'amie au bonheur de laquelle elle avait quelque part. Mais quelle épreuve pour elle de voir ces visages heureux alors qu'elle songeait à ce qui aurait pu être pour elle-même! Certes aucun sentiment d'envie n'effleurait son cœur; cependant il était impossible qu'elle ne fît point un retour sur elle-même, et ne sentît douloureusement la blessure encore vive que lui avait faite l'inexplicable abandon de Maxime.

Il ne devait point y avoir de déjeuner, les époux partant presque immédiatement pour un court voyage de noces. Lia prit congé de son amie à la sacristie, et promit à Mme Leslay une longue visite pour le lendemain.

En serrant la main d'Antoine, le souvenir de Maxime lui revint, si vif et si poignant que, sans avoir le temps de discuter avec elle-même l'opportunité de sa question, elle demanda vivement, à voix basse :

« Votre ami vous a-t-il donné de ses nouvelles? »

Antoine secoua la tête en la regardant avec intérêt : « Non, je ne sais où il est en ce moment. »

Lia essaya de sourire en lui adressant un signe d'adieu. L'épine s'enfonçait de plus en plus avant dans son cœur. Elle était abandonnée, trompée : elle ne pouvait plus en douter maintenant. Et au regret de son bonheur perdu se joignit cet autre regret, si sensible aux âmes pures et fières, d'avoir donné son affection à un cœur qui ne l'avait pas rendue.

Le chagrin est le grand éducateur de l'âme. L'Être miséricordieux qui permet nos épreuves n'agit que pour notre perfectionnement moral, et la souffrance est le creuset qui nous purifie pour nous rapprocher de lui, qui est notre fin, comme il est notre type et comme il sera notre récompense.

Lia était trop douce pour regimber contre l'aiguillon qui la poussait dans cette voie mystérieuse. Elle comprit le but de cette épreuve qui l'arrachait soudain à l'enivrement du monde, qui lui montrait les vaines joies et les plaisirs à leur véritable valeur, et qui ramenait son âme, un instant éprise de toutes ces choses, à des vues plus hautes, plus pures, à une appréciation vraie de la vie et de ses devoirs. Peut-être ses facultés, très délicates et très remarquables, se fussent-elles amoindries et usées dans cette routine du luxe et du plaisir. Peut-être se fût-elle courbée vers la terre et eût-elle perdu l'habitude et le désir de regarder en haut. Une peine très vive répandait son amertume sur ce qui l'entourait et rendait fastidieux ce qui l'avait charmée jusqu'alors. — Lia sut être docile à cet avertissement, et bien que, ainsi que nous l'avons dit,

son existence ne parût pas changée, un esprit tout nouveau l'anima, et elle chercha dans la prière, l'étude, la charité, le soulagement et la diversion dont son âme sentait le besoin.

L'abnégation devenait insensiblement pour elle une salutaire habitude. Elle se rendit chez Mme Leslay le lendemain du jour du mariage de Valérie, et consacra une partie de sa journée à cette mère heureuse qui, supportant courageusement son isolement momentané, ne l'entretenait que des joies de la nouvelle épouse et des projets si doux qu'elle formait pour son heureux foyer.

Au moment où Lia allait prendre congé de Mme Leslay, la porte du salon fut ouverte par la servante, qui, nouvelle dans la maison, s'adressa à sa maîtresse avec un air d'effroi.

« Madame, il y a là, dans l'antichambre, une personne très singulière... Elle dit qu'elle est la tante de Madame, mais je crois que... »

Et la jeune fille acheva sa phrase en touchant son front d'un geste mystérieux.

« Ah ! la pauvre femme ! » dit Mme Leslay, se levant. « Justement, j'étais inquiète de ne l'avoir pas vue hier à Saint-Jacques... Elle est très égarée depuis quelques mois... »

Lia se leva également, et croisa en sortant l'étrange petite femme. L'antichambre était obscure; elle put cependant remarquer que cette figure, déjà émaciée et transparente, était encore pâlie et amaigrie, et qu'une nuance plus marquée d'originalité dans la toilette déno-

tait un progrès de la maladie mentale dont lui avait parlé Mme Leslay.

Elle salua la vieille fille, qui la regarda avec surprise, mais ne parut pas la reconnaître, ou du moins ne se souvint pas de son nom, et elle regagna sa voiture qui l'attendait.

Il était cinq heures, et il était convenu ce jour-là qu'elle irait chercher son père à ses bureaux et qu'ils feraient ensemble une promenade.

Le bois était dans toute sa fraîcheur printanière; de ravissantes toilettes s'étalaient dans les victorias et les landaus ouverts, le temps était admirablement doux.

Lia ressentait un bien-être inaccoutumé de cette promenade, et jouissait pleinement du plaisir, assez rare, d'avoir son père seul avec elle. M. Haags était dans un de ses bons jours. Il semblait avoir laissé derrière lui les soucis qui le rendaient parfois taciturne; il possédait le don de la conversation, ce don qui avait contribué pour sa part à la situation où il s'était placé, et sa fille, animée à son tour par le choc de cet esprit, vraiment étincelant à ses heures, ressentit une véritable surprise quand M. Haags, tirant sa montre, constata qu'il était sept heures et demie, et donna au cocher l'ordre de rentrer.

Le bois devenait désert. Sur le désir de Lia, on avait pris le chemin, peu fréquenté, des fortifications, et l'on se trouvait alors près de la Muette. La voiture, au moment de s'engager dans l'avenue du Trocadéro, fut arrêtée par deux tramways venant en sens inverse. De l'un d'eux, qui stationnait depuis un instant, venait de descendre une petite figure fluette qui, gesticulant d'une

manière étrange, traversa la chaussée au moment même où la voiture de M. Haags se remettait en marche. Un cri d'angoisse, faible et aigu, frappa les oreilles de Lia; le cocher étouffa un juron et retint à grand'peine ses chevaux.

« Qu'y a-t-il? » s'écria Lia, se levant tremblante.

— Ce n'est rien, Mademoiselle, » dit le cocher encore en colère, « une vieille folle qui vient se mettre sous les pieds des chevaux... Elle a eu de la chance que j'aie pu les arrêter; elle n'est pas même tombée. »

Quelques personnes s'étaient rassemblées cependant autour de la vieille femme qui, tremblant de tous ses membres, gémissait faiblement.

« Papa, descendons, » dit Lia suppliante.

« Il n'y a rien, Lia, » répondit son père, qui avait embrassé d'un coup d'œil cette petite scène, « tu vois bien qu'elle n'a pas même été renversée.

— Papa, je t'en prie! »

Mais déjà quelques ouvriers, prenant fait et cause pour la vieille dame, proféraient des reproches et des injures, auxquels le cocher se montrait disposé à répondre.

« Taisez-vous, Robert, » dit impérieusement son maître.

Et il descendit de la victoria, aussitôt suivi par Lia tremblante.

« Cette personne est-elle blessée? » demanda M. Haags, écartant d'un geste impérieux quelques-uns des assistants.

« Si elle ne l'est pas, ce n'est pas la faute de votre cocher! » riposta un ouvrier d'un ton menaçant.

« Vous vous trompez, » dit froidement le banquier, « cette dame a traversé la chaussée très imprudemment, et c'est grâce à mon cocher, au contraire, qu'elle n'a pas été renversée.

— Nous allons reconduire cette pauvre femme chez elle, » s'écria Lia à son tour.

Cette parole, prononcée d'un ton plein de chaleur et de compassion, concilia à la jeune fille les sympathies changeantes de la foule.

« A la bonne heure, voilà qui est parlé!... Eh! la petite mère, où restez-vous? Cette demoiselle va vous reconduire... Eh! parlez donc, vous n'êtes pas morte, ni même blessée! Ce brave homme a arrêté ses chevaux au bon moment, et même qu'il lui a fallu une rude poigne, car ces bêtes-là ne sont pas commodes à manier. »

Lia venait cependant de se frayer un passage jusqu'au banc où l'on avait assis la vieille femme, au bord de l'avenue. Le jour tombait rapidement; mais elle put distinguer ses traits, et elle poussa un cri de surprise :

« Mlle Leslay! »

Puis se tournant vers son père :

« C'est la grand'tante de Valérie, » dit-elle; « je sais qu'elle demeure à Passy. Nous allons la reconduire, n'est-ce pas? »

Mais avant même que M. Haags, très contrarié de ce qui s'était passé, eût pu répondre, Mlle Leslay, qui jusque-là était restée plongée dans une sorte de stupeur, tressaillit violemment.

« Vous me reconnaissez, chère Mademoiselle? » dit Lia,

lui prenant la main. « Nous nous sommes rencontrées, aujourd'hui encore, chez Mme Leslay... »

Les yeux égarés de la vieille demoiselle erraient du visage de Lia à celui de son père, et elle tremblait de tous ses membres.

« Reuben Meyermann ! » balbutia-t-elle avec une expression mélangée de surprise et de terreur.

Lia regarda son père avec un étonnement que celui-ci parut partager.

« Connaissez-vous donc mon père, chère Mademoiselle ? » demanda-t-elle, se penchant avec bienveillance vers la vieille fille.

Le regard de celle-ci, de plus en plus hagard, continuait à errer des traits de la fille à ceux du père.

« Meyermann ! oui, oui, » balbutia-t-elle encore, « je n'ai pas oublié son visage...

— C'est une folle, » dit M. Haags très mécontent. « Il faut en finir... Voulez-vous que nous vous reconduisions chez vous ? » demanda-t-il brusquemeut, s'adressant à son tour à la pauvre vieille.

« Non ! oh ! non, non ! » murmura-t-elle toute tremblante.

« Alors, Lia, nous ne pouvons tarder davantage. Remonte en voiture, je te prie.

— Mais, papa, nous ne saurions la laisser ainsi... Elle a l'esprit un peu faible, » ajouta la jeune fille à demi-voix et d'un ton anxieux.

« Je n'y puis rien ; ses parents ne devraient pas la laisser circuler seule sur la voie publique.

— Papa, je t'en prie, ne l'abandonnons pas ainsi ! »

M. Haags, les sourcils froncés, haussa les épaules avec impatience, et, avisant une femme du peuple qui portait un panier au bras :

« Ma fille désire qu'on reconduise cette personne chez elle, » dit-il d'un ton bref, lui glissant dans la main une pièce de cinq francs.

« Certainement, Monsieur, vous pouvez être tranquille...

— Prenez un fiacre, si c'est nécessaire, » ajouta le banquier, entraînant sa fille.

Celle-ci remonta en voiture bien à regret, et resta quelque temps les yeux attachés sur le banc où elle distinguait dans l'ombre croissante la petite figure mince de Mlle Leslay.

« Papa, comment te connaît-elle ? Et sous ce nom que tu ne portes pas, encore ! »

M. Haags haussa les épaules.

« Beaucoup de gens que je ne connais pas et qui ne m'ont jamais vu connaissent mon nom, ma chère.

— Mais Mlle Leslay t'avait vu à une époque plus ou moins éloignée ! Elle te reconnaissait, c'était évident.

— Moi, je ne l'avais jamais vue, mon enfant.

— Mais... Oh ! je me souviens qu'elle m'a déjà demandé chez sa nièce si tu n'as pas un autre nom que Haags... Comment cela se fait-il ? » dit Lia, inquiète sans savoir pourquoi.

— J'ai porté jadis ce nom de Meyermann... J'y ai droit, aussi bien qu'à celui de Haags... Et maintenant, Lia, en voilà assez sur ce sujet absolument dénué d'intérêt, » ajouta M. Haags avec une irritation évidente, et

aussi sur cet incident ridicule qui nous a occasionné un retard considérable... Mme Harel doit s'inquiéter, ou tout au moins s'étonner d'un retard qu'elle peut attribuer à un manque d'égards. »

Pendant ce temps, pendant que les chevaux entraînaient rapidement M. Haags et sa fille à travers les larges avenues envahies par le crépuscule, la femme au panier prenait le bras de Mlle Leslay et lui demandait son adresse.

« Rue de la Pompe? Oh! chère dame, nous sommes tout près, et il n'est pas besoin de fiacre, n'est-ce pas? Ça vous fera du bien de marcher... Là, vous êtes toute tremblante, et vous avez même fait confusion, ce monsieur ne s'appelle pas Beyer... Meyan... je ne sais comment vous disiez tout à l'heure... C'est Haags, le grand banquier juif qui est en train de devenir aussi riche que les Rothschild... Je le sais bien, car c'est le contrôleur du tramway qui me l'a dit, et il le connaît, lui, pour l'avoir vu l'année passée revenir du grand prix...

— Haags?... Haags?... Oui, Haags-Meyermann, » dit Mlle Leslay, secouant la tête. « Je me le rappelle maintenant... Je cherchais son nom... Il y a longtemps que je le cherchais... Je me disais bien que je l'avais su... Oh! cela m'a fait tant de mal! Je le cherchais partout, partout!... Et il est riche?

— Comme Crésus, chère dame... Tant mieux pour vous, si vous le connaissez...

— Haags-Meyermann, » répéta la vieille fille, se parlant à elle-même, et cherchant évidemment à graver ce nom dans sa mémoire. « Et où demeure-t-il? » demanda-t-elle à sa conductrice.

« Où il demeure? Bien sûr, vous n'habitez pas Paris depuis longtemps, pour me demander une chose pareille. Il reste sur la place Malesherbes, dans un vrai palais, tout en pierre et en marbre; et quand la porte est ouverte pour laisser passer ses voitures, on voit des statues... Oh! c'est magnifique! »

Elle continua à parler du banquier, qui devenait décidément légendaire; Mlle Leslay, pendant ce temps, répétait d'une voix basse et monotone :

« Haags-Meyermann, place Malesherbes... Haags-Meyermann, place Malesherbes... »

XVII.

Un incident d'aussi mince importance, et une personnalité si humble et si effacée ne devaient naturellement laisser aucune trace dans le souvenir du banquier. Il n'en fut pas de même de sa fille. En s'éveillant le lendemain matin, elle songea immédiatement à la parente de Valérie, et, regrettant de n'avoir pas inscrit son adresse, elle écrivit quelques lignes à Mme Leslay pour lui faire part de ce qui s'était passé, et lui demander où elle pourrait faire prendre des nouvelles de la pauvre vieille fille.

Cela fait, elle se rendit à l'église, puis chez les Sœurs, auxquelles elle destinait une large aumône. Il était à peu près l'heure du déjeuner lorsqu'elle descendit de voiture. Une voix courroucée, s'élevant dans l'allée, lui fit tourner la tête : le concierge montrait la porte d'un geste insolent à une petite femme contrefaite, vêtue d'une robe de soie noire étriquée.

Lia reconnut immédiatement Mlle Leslay. Elle s'élança hors de la voiture, et le visage pâle et découragé de la vieille femme s'anima à sa vue.

« Vous ici, Mademoiselle ! Je suis bien heureuse que vous ne vous soyez pas ressentie de la frayeur que nous vous avons causée hier, bien involontairement... Est-ce que vous me faisiez l'honneur de me demander ? »

Le concierge, tout ébahi du ton affectueux de sa jeune

maîtresse, s'approcha aussitôt, et, sans laisser à Mlle Leslay le temps de répondre :

« Cette dame aurait dû me dire tout de suite qu'elle connaissait Mademoiselle... Qui aurait pu le deviner ?... »

Un regard jeté sur les vêtements usés, quoique propres, de la vieille fille acheva sa pensée.

« C'est M. Haags-Meyermann que je désirais voir, » dit-elle encore tremblante.

« Eh bien, chère Mademoiselle, je vais vous conduire auprès de lui... »

Mme Harel avait assisté en silence à cette petite scène, témoignant seulement par des regards éloquents le mécontentement que lui causaient les manières de Lia envers une si humble visiteuse. La longue station qu'elle avait faite dans la voiture pendant que Lia était chez les Sœurs ne l'avait pas disposée à la bienveillance, et ce fut de son ton aigre-doux qu'elle intervint :

« Ma chère enfant, voulez-vous me permettre deux observations ? Voici l'heure du déjeuner de M. votre père ; vous savez qu'il est exact par habitude et aussi par nécessité : on l'attend ailleurs... Ensuite, M. Haags ne traite jamais d'affaires ici...

— Je prends cela sur moi, » dit Lia, souriant à la vieille demoiselle et lui prenant la main.

Elle l'entraîna jusqu'au premier étage, puis s'arrêta un instant.

« Je monte peut-être trop vite pour vous ? » dit-elle avec bonté. « Voulez-vous vous reposer un instant avant de voir mon père ?... Ne prendrez-vous pas quelque chose, un peu de vin très doux avec un biscuit ? »

Mlle Leslay secoua la tête sans pouvoir parler. Ses yeux étaient plus égarés, plus effrayés que jamais.

« Quoi que vous ayez à dire à mon père, il ne faut pas trembler ainsi, » reprit la jeune fille, se dirigeant vers le cabinet de M. Haags. « Seriez-vous bien aise de me le dire d'abord à moi?... Non?... Ce sera comme vous le voudrez, chère Mademoiselle. »

Elle frappa à la porte, et son père lui ouvrit au même instant.

En apercevant sa fille, un sourire plein d'amour avait paru sur le visage de M. Haags; mais il s'effaça aussitôt.

« Quelle est cette dame, Lia? » dit-il d'un air de surprise où le mécontentement avait une large part.

« Cher père, c'est la tante de Mme Leslay, et c'est elle qui a eu si grand'peur de nos chevaux hier... Elle désire te parler, et tu feras tout ce qu'elle désirera, n'est-ce pas, cher petit père?... Pour moi, » ajouta-t-elle plus bas avec son regard le plus séduisant.

Elle croyait, comme son père, qu'il s'agissait d'un secours à accorder, et ses yeux demandaient éloquemment à M. Haags d'être généreux.

Celui-ci, bien que très contrarié, ne pouvait pas reculer.

« Veuillez entrer, Madame, » dit-il sèchement; « je n'ai que quelques instants à vous donner, et je vous demanderai d'être brève, car... »

Il s'interrompit malgré lui. Il venait de rencontrer pour la première fois les yeux brillants, à la fois perçants et hagards, de la vieille demoiselle, et ce fut en proie à un

vague sentiment de malaise qu'il referma après elle la porte de son cabinet.

Lia s'était déjà éloignée; mais, avec le sentiment d'exquise délicatesse qui la distinguait, elle laissa ouverte la porte du petit salon où elle alla s'asseoir : elle voulait revoir et reconduire Mlle Leslay, lorsque celle-ci sortirait de chez M. Haags.

« Que peut-elle vouloir à mon père?... Lui demander un secours, c'est évident... Mme Leslay souffrirait dans sa délicate fierté si elle le savait, mais elle ne s'en doutera même pas. Cette pauvre créature souffrante s'imagine connaître mon père... Peut-être l'a-t-elle vu jadis, et veut-elle faire appel à je ne sais quel souvenir... »

Non, Lia, vous n'y êtes point... Vous ne savez pas ce qui se passe derrière ces lourdes portières en tapisserie ancienne, dans ce riche cabinet où s'élaborent tant d'affaires et tant de succès... L'avenir, même prochain, est voilé à nos yeux; nous ignorons ce que nous apporte le jour qui va luire, l'heure qui va sonner... Libres dans nos choix et dans nos actes, nous ne savons pas toujours quelles seront les conséquences de ces choix et de ces actes, et nous sommes des instruments aveugles et des causes inconscientes dans cette marche mystérieuse des événements que Dieu dirige dans sa sagesse en vue de notre perfectionnement.

C'était une action indifférente, du moins on eût pu le croire, d'introduire dans ce riche hôtel cette pauvre créature inoffensive, — c'était peu de chose de frapper à la porte de votre père et de lui demander d'écouter cette femme pour l'amour de vous... Et cependant, Lia, cette

jeune fille, oppressée sans savoir pourquoi, se tourna vers son père.

« Je te prie, Lia, de ne plus m'amener tes clientes, surtout quand elles sont atteintes de maladies mentales, » dit-il d'une voix stridente.

« Mais que voulait-elle donc, papa?

— C'est une folle, te dis-je. Elle me réclame de l'argent en vertu de je ne sais quels droits prétendus, et refuse d'en accepter à d'autres titres que celui de restitution. Je t'engage à prévenir sa famille qu'il faut veiller sur elle. Je ne supporterais pas, pour ma part, une seconde scène de ce genre, et, si sa manie la ramène chez moi ou à mes bureaux, je t'avertis que je porterai plainte et réclamerai son internement dans une maison de santé. »

Il rentra chez lui, ferma bruyamment sa porte, et laissa sa fille toute tremblante, saisie de compassion pour ce pauvre cerveau malade, et inquiète sans savoir pourquoi.

Le déjeuner se ressentit de cette petite scène. M. Haags l'abrégea et demanda sa voiture. Lia, questionnée par Mme Harel, déclara qu'elle ne sortirait pas ce jour-là.

« Alors, ma chère, voyez-vous un inconvénient quelconque à ce que je prenne la victoria pour faire quelques emplettes? »

Lia n'y voyait aucun inconvénient, au contraire. Bien qu'elle reconnût beaucoup de qualités à Mme Harel, elle ressentait peu de sympathie pour elle, et n'était pas fâchée de se trouver seule.

Elle prit un ouvrage et s'assit près d'une fenêtre. Cette fenêtre, donnant sur un balcon, s'ouvrait dans toute la

hauteur de l'appartement, et de l'endroit où elle travaillait Lia embrassait la place Malesherbes et une partie de l'avenue de Villiers.

Tout à coup elle tressaillit. Sur un banc de l'avenue, elle venait de reconnaître la forme frêle et la toilette noire de Mlle Leslay. C'était elle en effet. Elle semblait ramenée fatalement en vue de cet hôtel d'où elle avait été éconduite; elle agitait faiblement les bras, secouait la tête, et tenait ses regards rivés sur les fenêtres.

La résolution de Lia fut prise. Quelle que pût être l'illusion de cette pauvre fille, il fallait la consoler, l'apaiser. Lia ne pouvait voir souffrir : même les peines imaginaires lui semblaient avoir droit à sa compassion et à son secours. Sans penser à ce que pourrait dire son père, elle sonna, demanda à sa femme de chambre un chapeau très simple, et lui ordonna de l'accompagner.

« Quelle voiture prendra Mademoiselle?

— Aucune, je ne vais pas loin... »

Au grand étonnement de la femme de chambre, Lia s'arrêta devant le banc sur lequel était assise Mlle Leslay. Celle-ci tressaillit violemment.

« N'ayez pas peur de moi, je vous en prie, » dit Lia, lui prenant la main. « Je crains qu'il n'y ait eu un malentendu entre vous et mon père... Venez avec moi, nous nous assoirons à l'ombre, au parc Monceau, et vous me laisserez vous aimer et vous aider comme le ferait Valérie elle-même, et surtout bannir de votre esprit tout ce qui le trouble et l'agite. »

En effet, une agitation pénible à voir se peignait sur ce pauvre visage émacié. On eût dit qu'elle se sentait à la

fois attirée et repoussée : attirée par la voix douce et le regard compatissant de la jeune fille, repoussée par la ressemblance frappante qu'offraient ses traits avec ceux de son père.

« Venez, » dit Lia plus pressante. « Je ne puis voir souffrir, et je sens que vous croyez être malheureuse par notre faute... »

Mlle Leslay ne fit plus de résistance. L'éclat fébrile de ses regards s'était éteint, et son bras tremblait si violemment sur celui de Lia que la jeune fille comprit qu'elle défaillait.

« Emma, » dit-elle à voix basse, se tournant vers la femme de chambre, « retournez tout de suite à la maison ; demandez des sandwiches, et prenez une bouteille de vin de Malaga... Vous nous rejoindrez près de la pièce d'eau, au parc ; il n'y a personne à cette heure... Cette dame a l'esprit un peu malade, » ajouta-t-elle plus bas encore en manière d'explication.

La femme de chambre obéit. Quand elle revint trouver sa maîtresse, Lia avait installé Mlle Leslay dans un endroit très solitaire, et elle la contraignit aussitôt à prendre quelques aliments.

Évidemment la faim torturait la pauvre fille, qui, en proie à une idée fixe, avait négligé de manger. De faibles couleurs revinrent à son visage, et son agitation se calma tout à fait ; seulement son esprit semblait un peu plus égaré, et sa mémoire était obscurcie, car elle ne paraissait plus reconnaître Lia.

« Emma, prenez ce vin et le reste des sandwiches, et allez goûter là-bas sur ce banc... Il fait très beau, je vais rester une heure ici... »

Avec le tact qui naît d'un cœur d'élite, Lia comprit tout d'abord que sa compagne avait besoin de repos et de silence. Mlle Leslay commença par suivre avec intérêt tantôt les jeux des enfants qui remuaient le sable près d'elle, tantôt les évolutions rapides des canards qui sillonnaient la pièce d'eau. Au bout de quelque temps elle se tourna enfin vers Lia :

« Je vous ai vue quelque part, » dit-elle, semblant recueillir ses souvenirs. « J'ai tant souffert aujourd'hui, que ma pauvre tête est vide, très vide... Aidez ma mémoire, je vous en prie... Quel est votre nom ?

— Lia Haags, » répondit la jeune fille très doucement.

« Haags... Je connais ce nom... Moi, j'ai la tête si fatiguée! Vous ressemblez à quelqu'un... J'ai oublié son nom, à lui aussi... Mais ce n'était pas le vôtre... Un nom allemand... Attendez, je l'ai écrit... »

Elle chercha dans sa poche, en tira un vieux petit carnet monté en écaille et en soie verte, et reprit, tout en le feuilletant :

« J'ai cherché son nom pendant des mois... J'en devenais folle... Puis, tout à coup, je l'ai reconnu, et alors j'ai écrit ce nom pour ne plus l'oublier... Voyez! Haags-Meyermann, place Malesherbes... Il faut que je retourne chez lui, » ajouta-t-elle, faisant un mouvement pour se lever.

« Non, chère Mademoiselle, n'y allez pas maintenant, je me chargerai de votre message...

— Oh ! c'est bien bon à vous ! Vous savez donc où il demeure ?

— Oui, soyez tranquille...

— Et vous savez aussi ce que je réclame de lui?... Peut-être eût-il été préférable de m'adresser d'abord à un homme de loi; mais je suis si timide, et ma tête est si faible, si malade! Puis, que pourrais-je contre lui? Il est très riche, et moi je ne puis entamer un procès : la seule idée m'en fait si grand'peur! »

Les tempes de Lia se mouillaient de sueur. Elle éprouvait un irrésistible désir de questionner la vieille demoiselle, et se sentait retenue par je ne sais quelle crainte vague d'entendre quelque chose qui fût défavorable à son père... Non qu'elle le crût capable d'une injustice, au moins! Mais la seule idée qu'il avait pu être dur pour cette pauvre créature brisée lui était horriblement pénible.

« Puisque vous vous chargez de ma requête, il faut que vous sachiez ce que je veux obtenir de M. Meyermann, » reprit Mlle Leslay avec une confiance et une tranquillité qui prouvaient à quel point sa maladie mentale s'était aggravée. « Il était jadis un des directeurs de la Banque des familles à Marseille... Oh! je me rappelle leurs noms à tous deux : Sandy et Meyermann... On disait que, bien que le plus jeune, c'était ce dernier qui faisait marcher toute l'affaire. Mon frère et moi avions confié notre avoir à cette société... D'abord les bénéfices étaient superbes... Puis on fit courir de mauvais bruits... Sandy, tantôt en voyage, tantôt à Paris, se reposait avec trop de confiance sur son associé... On prit peur. Je me décidai, en l'absence de mon frère, à aller redemander mes fonds... Je vis Meyermann lui-même; il était juif, et s'appelait Reuben...

C'était un beau garçon, oh! une très belle figure, dont les traits se gravaient aisément dans la mémoire... Je l'ai reconnu... Quand? Est-ce hier ou le mois dernier?... »

Son regard se voila, et elle s'interrompit, rêveuse. Lia haletante prit sa main.

« Et qu'arriva-t-il, chère Mademoiselle!... il vous rendit votre argent?... »

Mlle Leslay passa sa main sur son front.

« Comme vous lui ressemblez! C'est étrange, tout à fait étrange...

— Il vous remit vos fonds, n'est-ce pas?

— Non, il rit de ma frayeur et me rassura si bien que je retirai ma demande...

— Mais... mais la banque ne fit point faillite?... »

Lia prononça ces paroles d'une voix à peine intelligible.

« Oh! je ne sais que vous dire, » répondit la vieille fille, passant de nouveau, d'un geste fatigué, la main sur son front; « on ferma les bureaux peu de temps après... Il y eut un concordat, je crois que c'est ainsi qu'on appelle ces sortes d'arrangements, et je reçus le quart seulement des fonds que j'avais déposés à la banque. Tous furent traités ainsi, et l'on me dit que j'étais encore heureuse de ne pas tout perdre. Mais mon avoir, déjà très petit, se trouvait maintenant insuffisant... J'ai vécu pauvre, et mon frère aussi... »

Elle soupira et parut s'égarer dans de pénibles souvenirs.

Lia avait perdu toute notion du temps et aussi du lieu où elle se trouvait. Partagée entre le doute et la crainte,

elle cherchait à savoir si l'histoire qu'on venait de lui raconter était ou non l'invention d'un cerveau malade... Était-il possible qu'à la veille d'une faillite son père eût feint d'être tranquille et joué une honteuse comédie en rendant à cette infortunée une sécurité trompeuse!...

« Et n'aviez-vous jamais revu M. Meyermann? » demanda-t-elle, prononçant ce mot avec répugnance.

« Jamais, et même j'avais oublié son nom... Mais je l'ai vu ce matin, ne le savez-vous pas? Oh! j'ai bien souffert!... Il est devenu très riche, il a un hôtel superbe, et chacun dit qu'il est plusieurs fois millionnaire... Je croyais qu'il voudrait bien me rendre ce qu'il m'a fait perdre jadis...

— Et... et il n'a pas voulu?...

— Non, il a souri d'un air hautain, et m'a dit que, s'il était vrai que j'eusse été actionnaire de la Banque des familles, j'avais, en acceptant 25 pour 100 lors du concordat, renoncé à jamais poursuivre mes droits... Croyez-vous que je ferais bien de parler à un avocat?

— Non... je me chargerai de votre réclamation... »

Lia se leva et chancela à demi. Elle rencontra le regard curieux de la femme de chambre, qui, tout en agitant un crochet, ne l'avait pas quittée des yeux.

« Emma, voulez-vous prendre un fiacre et reconduire cette dame à Passy? Recommandez-la bien aux voisins... J'ai écrit à sa famille, on prendra soin d'elle.

— Mais ne dois-je pas d'abord accompagner Mademoiselle?

— Je rentrerai seule.

— Mademoiselle y pense-t-elle!...

— Abstenez-vous de réflexions, je vous prie, et appelez une voiture... »

Quelques instants après, Lia, toujours à la même place, voyait s'éloigner la vieille demoiselle, qui, lui adressant un adieu de la main, semblait lui recommander encore son message.

XVIII.

Il y a dans l'existence des heures interminables : ce sont celles où l'incertitude pèse sur notre âme, surtout quand cette incertitude a pour objet l'honneur de ce que nous aimons le plus au monde.

Mlle Leslay avait-elle été réellement la victime d'un désastre financier dont son père fût la cause? Et, si cela était, lui avait-il vraiment et sciemment refusé une réparation rendue facile par son immense fortune?

Rentrée dans sa chambre, dont le verrou avait été poussé, Lia marcha sans repos, d'un pas automatique, insensible à la fatigue, pendant les heures qui s'écoulèrent jusqu'au dîner. Ses pensées tumultueuses, bouillonnantes, concouraient toutes à un plaidoyer passionné en faveur de son père... Comment pouvait-on prendre au sérieux les divagations d'une pauvre folle? Et, en admettant qu'elle eût dit vrai en partie, M. Haags avait trop de probité pour ne pas payer ses dettes... Il avait pu être malheureux jadis... Lia avait déjà vu de trop près le monde de la finance pour ne pas savoir quels soubresauts étonnants s'opèrent dans une vie; mais il y a des infortunes honorables, et M. Haags avait pu voir crouler une de ses entreprises sans y laisser un lambeau de sa probité...

Mais que faire? Rester avec ce doute involontaire, af-

freux, qu'elle se reprochait comme un crime, ou plaider auprès de son père, non la cause de la justice (Mlle Leslay n'avait certainement aucun droit sur lui puisqu'il l'avait repoussée), mais celle de la charité ?

L'heure du dîner arriva. Mme Harel était venue déjà deux fois frapper à la porte de Lia, qui avait répondu, sans ouvrir, qu'elle souffrait d'une migraine, et la femme de chambre vint à son tour offrir ses services.

La jeune fille baigna précipitamment son visage enflammé; puis, abaissant un store pour qu'Emma ne vît pas à quel point sa physionomie était bouleversée, elle laissa relever ses cheveux.

« Cette dame est arrivée sans encombre à Passy, » dit la femme de chambre, essayant de rencontrer dans la glace le regard de sa maîtresse. « Je voulais en avertir Mademoiselle, mais on m'a dit que Mademoiselle avait fermé sa porte et défendu qu'on la dérangeât.

— C'est bien... Il n'y a personne à dîner, n'est-ce pas ?

— Personne... Monsieur vient de rentrer, et l'on n'attend que Mademoiselle pour servir le dîner. »

Lia descendit, et trouva son père engagé dans une conversation financière avec Mme Harel, qui éprouvait ou feignait un vif intérêt pour ces questions techniques.

Au moment où ils entraient dans la salle à manger, le mot à la fois barbare et familier de *krack* frappa l'oreille de la jeune fille et détourna un instant son esprit fatigué de l'idée fixe qui l'obsédait.

Elle s'assit en face de son père, et, après avoir pris distraitement quelques cuillerées de potage :

« Je voudrais bien, » dit-elle, « connaître la signification de ce mot qui revient sans cesse dans les conversations de nos hôtes. »

M. Haags se mit à rire.

« On appelle du nom peu euphonique de *krack* un grand désastre financier, une débâcle commerciale ou industrielle...

— Vraiment? J'y ai prêté bien peu d'attention, mais n'ai-je pas entendu dire qu'un krack récent a contribué à l'accroissement de ta fortune?

— Ce qui fait le malheur des uns fait quelquefois le bonheur des autres... Il arrive, par exemple, qu'un certain nombre de banquiers se liguent contre une entreprise puissante, accaparent ses actions, puis les lancent à la fois sur le marché, et réussissent ainsi à les déprécier et à ruiner l'entreprise rivale... »

Une teinte foncée envahit les joues de Lia.

« Est-ce que... ce n'est pas mal?

— Qu'est-ce qui serait mal?

— Mais de poursuivre l'effondrement d'une entreprise?

— Ma chère, mieux vaut ruiner les autres que d'être ruiné par eux, et le métier de dupeur est encore préférable à celui de dupe.

— Je ne le trouve pas! » s'écria Lia avec véhémence.

« Ma chère enfant, » dit doucement Mme Harel, « est-il bien convenable que vous émettiez un avis aussi... nettement formulé, surtout en des matières où vous êtes incompétente, et en présence de M. votre père?

— Si la fortune ne s'édifie que sur le malheur d'au-

trui, je voudrais n'être pas riche! » s'écria Lia, les larmes aux yeux.

Mme Harel parut choquée, et M. Haags très amusé.

« La sensibilité n'a rien à voir avec les affaires, chère petite folle. Comme tu n'y comprends absolument rien, tu feras bien de rayer de ton dictionnaire et même de ta mémoire ce gros mot de *krack*, et bien d'autres encore auxquels tu ne saurais attacher qu'un sens fantaisiste...

— Et cependant, papa, » dit Lia hésitante, « il y a un autre mot dont je voudrais connaître la signification... »

M. Haags se mit à rire.

« Et lequel? Décidément, Lia, tu vas t'intéresser aux affaires et devenir pour moi un précieux auxiliaire...

— Qu'est-ce, au juste, qu'un concordat? »

Le banquier regarda sa fille avec surprise, et Mme Harel témoigna sa désapprobation par un geste éloquent.

« Un concordat est une convention, un accord survenu entre un banquier ou une société industrielle et ses créanciers, en vue d'éviter une déclaration de faillite.

— C'est-à-dire quand ce banquier ne peut pas tout payer?

— Justement; il offre tant pour cent, et, si les créanciers acceptent, ils lui donnent une décharge du tout. »

Lia, qui était pâle, devint plus blanche encore.

« Et, ce concordat signé, tout est fini, les créanciers n'ont plus rien à réclamer?

— S'ils ont accepté telles ou telles conditions, c'est qu'ils n'en espéraient pas de meilleures.

— Mais suppose (la voix de la jeune fille devenait faible

et haletante), suppose que le banquier répare plus tard ses désastres et fasse une grande fortune... Ne paiera-t-il pas ses créanciers?... »

Si de telles questions avaient tout d'abord surpris M. Haags, le ton de sa fille le fit tout à coup tressaillir. Sont front se plissa, sa lèvre trembla de colère, et, après un instant de silence, il répondit sèchement :

« Il ne doit rien, même en ce cas, à des créanciers qui ont renoncé une fois pour toutes à faire valoir leurs droits...

— Oh! père!... »

Il y avait dans ce mot tant de douloureuse surprise, tant de secrète indignation, que M. Haags comprit qu'elle avait entendu parler de son passé. Il s'était fait une conscience à la mesure rigoureuse de la loi, et considérait sa conduite comme correcte. Cependant il désirait ensevelir ces vieilles histoires, comme on désire cacher un revers ou une erreur professionnelle, et il se demanda, non sans irritation, comment sa fille avait pu découvrir ce qui était oublié depuis tant d'années.

« En voilà assez sur ce sujet, Lia, » dit-il, mordant sa lèvre et contenant sa colère. « Il sied mal aux femmes, et surtout aux jeunes filles, de s'occuper de questions de ce genre... »

Un silence pénible régna pendant le reste du repas, les remarques banales que risqua de temps à autre Mme Harel demeurant sans écho. M. Haags se leva dès que le café fut servi, et, prétextant un travail pressé, il appuya légèrement ses lèvres sur le front de Lia, soudain glacé.

Quand il fut sorti, la jeune fille, sentant, elle aussi, un impérieux besoin de solitude, se dirigea vers une galerie vitrée, remplie de plantes rares et coûteuses, qui s'ouvrait sur la place. Là, debout, immobile, les yeux vaguement fixés sur les pelouses et les arbres imparfaitement éclairés, elle s'abandonna à une sensation de douleur que chaque minute rendait plus aiguë.

L'histoire de Mlle Leslay était-elle vraie ou fausse? Lia n'en savait rien; mais ce qu'elle savait, c'est que, dans un cas semblable, son père, devenu riche, eût refusé de payer ses créanciers d'autrefois.

Le voile était tombé, l'illusion avait disparu, l'idole avait laissé voir ses pieds d'argile, et Lia savait maintenant que ce sentiment d'honneur qui l'animait, que cette délicatesse qui chez elle tenait de l'instinct autant que des principes, n'avait point d'écho dans l'âme de son père...

Mais alors, s'il pensait ainsi, il avait pu mettre ses théories en pratique; il avait pu refuser de solder d'anciennes dettes, parce que la loi ne l'obligeait point à les payer; il avait pu s'enrichir de la ruine des autres, élever sa fortune sur des effondrements poursuivis et amenés par de ténébreuses intrigues?

Lia connut à cette heure-là deux des plus épouvantables tourments qui puissent accabler une âme honnête : douter de la légitimité de ce qu'on possède, et douter de la probité de ce qu'on aime!

Son cœur était en proie à une véritable agonie, et sa tête était en feu. Il lui semblait parfois que les arbres de la place tourbillonnaient devant elle, que la lumière des

réverbères devenait tout à coup intense, éblouissante, impossible à soutenir... Le roulement des voitures martelait son cerveau, et elle était en proie à des étourdissements tels, qu'elle dutse tenir au tronc rugueux d'un palmier pour ne pas tomber.

« Lia, il est minuit! » dit d'un ton de reproche la voix de Mme Harel. « Si j'étais votre mère, je ne permettrais pas ces longues rêveries qui vous rendront fantasque... Ne songez-vous pas à vous reposer? »

Lia, ainsi rappelée à la réalité, fit un effort sur elle-même, s'excusa, et, prenant congé de Mme Harel, se dirigea d'un pas chancelant vers sa chambre. Là elle congédia Emma qui l'attendait, et, s'enfermant aussitôt, se jeta dans un fauteuil pour reprendre le cours de ce que Mme Harel avait appelé une rêverie.

Mais ses douleurs de tête devenaient intolérables. Elle dénoua ses cheveux, qui l'enveloppèrent comme d'un splendide manteau, baigna son front d'eau de Cologne, et essaya de fermer les yeux... Le repos ne vint pas, au contraire; l'agitation devenait si intense que, ne pouvant plus supporter son angoisse, souffrant un véritable martyre, tantôt accusant son père, tantôt se reprochant à elle-même de l'avoir mal compris et de le calomnier, elle résolut, arrivée au paroxysme de l'exaltation, d'aller trouver M. Haags lui-même et de lui ouvrir son cœur.

Elle tordit ses cheveux dénoués, prit un bougeoir, et, ouvrant sa porte sans bruit, se dirigea vers le cabinet de son père. Celui-ci travaillait fort tard, et, comme Lia l'avait pensé, il y avait encore de la lumière chez lui : un rayon filtrait sous la porte. Elle ne frappa point, elle

tourna le bouton, et rencontra aussitôt le regard de son père, qui, s'étant vivement retourné, avait tressailli de surprise.

« Toi, à cette heure, ma fille! Es-tu malade? » s'écria-t-il vivement, remarquant la pâleur livide du visage de Lia.

« Non... ou plutôt oui, je crois que j'ai la fièvre... Si tu savais, père, quelles idées me tourmentent à en mourir!... Et tu peux rendre le calme à cette pauvre tête qui bat la campagne... »

Elle s'efforçait de sourire tandis qu'elle prononçait ces paroles d'une voix horriblement altérée; mais ce sourire avait quelque chose de si douloureux, de si contraint, qu'il était plus navrant à voir que des larmes.

Demi-étonné, demi-inquiet, M. Haags la regarda attentivement; puis, d'une voix caressante :

« Lia, » dit-il, « ce qu'il te faut en ce moment, c'est du repos, du sommeil. Laisse là ce qui te tourmente, au moins pour cette nuit... Demain, tu t'éveilleras un peu calmée, la lumière du soleil aura chassé tous tes papillons noirs. »

Elle secoua la tête, et, demeurant debout, elle appuya sur le bureau sa main qui tremblait violemment.

« Père, j'ai besoin de t'ouvrir mon cœur, de te dire ce qui me tourmente... A quel autre confierais-je mes pensées et mes craintes... folles, oh! oui, folles, j'en suis sûre!... Père, je n'ai que toi! »

Comment eût-il été insensible à cette voix suppliante, à ce regard à la fois effrayé et confiant? Oui, ils étaient tout l'un pour l'autre, et il n'avait jamais mieux senti qu'à

cette heure combien elle lui était chère, et quel stimulant sa pensée était pour lui dans ses travaux et ses luttes.

« Assieds-toi là, enfant, » dit-il avec une émotion involontaire, « et puisse ta mère, si elle vit dans un autre monde, me donner le cœur avec lequel elle eût reçu les confidences de son unique enfant... Parle sans crainte, Lia : je suis à la fois ta mère et ton père... »

Il croyait à ce moment qu'il allait entendre quelque récit de jeune fille, frais et banal, — la confidence naïve d'une sympathie traversée par quelque nuage... Il avait oublié, dans son labeur de la soirée, les questions étranges qui l'avaient courroucé quelques heures auparavant.

Mais Lia fit un geste négatif et resta debout, sa main tremblant toujours sur le coin du bureau.

« Père, ce que j'ai à te dire me coûte terriblement... Il me semble que ma conscience m'y pousse et que le respect me retient... Je t'aime tendrement, oh! combien je t'aime! combien je me suis fait une douce habitude d'être fière de toi!... Je suis folle... Tu vas sourire, ou me gronder d'avoir pu supposer un instant... Ou bien tu vas te fâcher, te révolter, t'affliger peut-être que j'aie osé croire de telles choses... »

L'excès de son émotion l'arrêtait à chaque phrase, et le visage de son père devenait de plus en plus anxieux.

« Lia, parle, tu m'effraies! Calme-toi, et dis-moi clairement ce qui t'agite ainsi... »

Elle pressa son mouchoir sur ses lèvres sèches, respira longuement, et, raffermissant sa voix par un effort de volonté :

« Tu as raison, » dit-elle avec un calme forcé, « il

faut en finir... Une histoire étrange est venue jusqu'à moi... Je crois, oh! je crois qu'elle est fausse... On dit que tu as jadis causé la ruine d'un grand nombre de personnes, et que tu refuses aujourd'hui de t'acquitter envers elles... »

Il avait fallu du courage à Lia pour prononcer ces paroles... Non seulement le courage de formuler une accusation si contraire au respect, à l'admiration, à la tendresse qu'elle éprouvait pour son père, mais encore le courage qui consistait à provoquer, à attendre, à soutenir l'indignation et même la fureur qu'elle attendait de sa part.

Oui, elle s'attendait à voir la colère rougir ce visage, à entendre un reproche sanglant, — qui sait? à voir son père, éclatant en gestes brutaux, châtier peut-être la fille audacieuse et ingrate qui osait se faire l'écho d'une calomnie... Oui, elle eût consenti à ce qu'il la frappât dans sa fureur, à condition de l'entendre s'écrier : « Tu m'as fait injure, on t'a menti!... »

Ce ne fut pas la colère née d'une accusation injuste qui parut sur le visage de M. Haags, mais la contrariété à la fois froide et intense d'un homme qui voit aborder un sujet essentiellement désagréable... Un pli se creusa sur son front, et ses lèvres pâles devinrent encore plus minces.

« Je croyais t'avoir priée ce soir même, Lia, de ne point t'occuper de mes affaires, » dit-il d'une voix sèche et irritée.

Un flot de sang envahit les joues les tempes, et jusqu'au cou de la jeune fille. Elle fit un pas vers lui, et ses mains se joignirent instinctivement.

« Père, réponds-moi ! Je sais que je suis une ingrate, une fille coupable !... Fâche-toi contre moi, révolte-toi contre les paroles que j'ai osé dire, mais réponds-moi, je t'en supplie !

— Ma fille me soumet à un interrogatoire ? » dit M. Haags, plus glacé à mesure qu'elle devenait plus véhémente. « La folie est communicative, Lia, et il faudra t'interdire les maisons où tu peux rencontrer l'insensée de ce matin...

— Père !...

— Voyons, il est temps de mettre fin à une scène aussi inconvenante qu'elle est hors de propos... Quel est ton but en venant à cette heure m'adresser ces absurdes questions ?... Cette folle t'a dit que je l'ai volée, que je détiens son argent ? Il n'en est rien ; quoi que ma fille en pense, son père n'est pas un voleur... Je n'ai pas été toujours aussi heureux qu'aujourd'hui... Il y a eu une époque où je n'ai évité la faillite que grâce à un concordat... Tu sais ce que signifie ce mot... J'ai alors tout ou à peu près tout livré à mes créanciers ; ils ont accepté mes offres, et la loi leur défend de rien me réclamer...

— La loi !... Oh ! père !... »

Quelle douleur, quel reproche navrant dans ce mot !

« Père, tu es riche, cette infortunée est pauvre, d'autres le sont peut-être comme elle par ta faute, bien que tu ne l'aies pas voulu !... »

Un rire sec et strident l'interrompit.

« Et alors que j'ai refait ma fortune, crois-tu que je vais revenir sur le passé et répondre à des réclamations sans fondement légal ? Mais tu es folle, Lia ! Envoie des

secours à cette mendiante, mais je te défends de le faire à titre de restitution, entends-tu? »

C'était donc vrai! Il avait fait tort jadis à de nombreuses familles, et, leur ayant rendu le quart de leur avoir, il estimait sa conscience satisfaite, et gardait aujourd'hui sa fortune princière sans vouloir en distraire une part pour ceux qu'il avait appauvris!

« Je t'en supplie, » dit-elle d'une voix faible, « rembourse-les tous, père... Je ne pourrais plus porter le poids de cette fortune, elle me tuerait! Père, si tu m'aimes!... L'honneur a d'autres exigences que la loi... Je voudrais me dépouiller de tout pour qu'il n'y eût pas une tache, pas une malédiction sur ton nom! Je t'en supplie! »

Elle s'était rapprochée de lui, et, livide comme une jeune morte, elle voulut se jeter sur sa poitrine, comme pour l'embraser des nobles ardeurs de justice et d'honneur qui la brûlaient elle-même. Mais alors elle vit l'explosion d'une colère terrible; seulement cette colère n'était pas celle qu'elle avait attendue, souhaitée, appelée avec angoisse...

Son père, soudain livide, la repoussa d'abord avec une effroyable violence; puis, courant à elle, il saisit ses poignets délicats et les serra à les briser.

« Folle! folle!... Ingrate!... Si jamais pareil langage sort de ta bouche, je te maudirai, entends-tu? et je te chasserai de cette demeure!... Si tu te mets en travers de mon chemin, je t'écarterai comme un obstacle!... Les obstacles! Je les ai vaincus tous, tous, entends-tu? et cela pour toi, ingrate!... J'ai méprisé leurs cris, leur rage et jusqu'à leurs dédains! J'ai contraint ceux qui me refu-

saient leur estime à compter avec moi, et ceux qui se détournaient pour ne point recevoir mon salut mendient une invitation à mes fêtes... Que peux-tu contre moi, folle ! folle enfant !... »

Il secouait toujours plus rudement ses pauvres bras meurtris... Elle se sentait défaillir, et cependant elle lutta encore :

« Père, comment pourrions-nous jouir de ces richesses alors qu'on nous maudit peut-être ? Nous avons marchandé à Valérie Leslay les heures qu'elle me donnait, et sa famille a perdu, pour s'être confiée à toi, presque tout son avoir ! »

Un affreux blasphème l'arrêta, un mot tel qu'elle n'aurait pu en soupçonner l'existence, tel qu'elle n'aurait pu croire les lèvres de son père capables de le proférer... Et un coup violent de cette main sèche et nerveuse s'abattit sur le beau visage suppliant qui se tournait vers le banquier...

Lia poussa un cri d'agonie... Ce cri-là, ce n'était pas la meurtrissure rougissant sa joue délicate qui le lui arrachait, c'était son cœur brisé, son respect froissé, sa foi en l'honneur de son père détruite à jamais par les paroles mêmes qu'il avait prononcées.

Elle couvrit son visage de ses mains, non pour cacher la honte, — elle avait souffert pour la justice, — mais pour que celui qui l'avait frappée n'eût pas, lui, la honte autrement justifiée de rencontrer son doux regard de victime...

Elle resta ainsi quelques instants, puis un bruit de papiers froissés se fit entendre à côté d'elle.

M. Haags s'était assis devant son bureau, et sa plume toute grinçante commença à courir entre ses doigts tremblants.

Lia rejeta lentement en arrière les mèches dénouées de ses cheveux et regarda son père avec angoisse. Le visage du banquier était encore contracté, les veines de son front gonflées, ses lèvres frémissantes. Il feignit un instant d'être absorbé par un travail dont sa pensée était bien loin ; puis, sans regarder sa fille :

« Il est trois heures, Lia, retire-toi, je te prie. »

Il ne leva pas la tête quand, toute chancelante, elle s'avança vers lui.

« Bonsoir, père, » dit-elle d'une voix douce et brisée.

Il tressaillit, et, toujours sans la regarder :

« Dors, Lia, » balbutia-t-il avec effort. « Je... je regrette... l'obstination que tu as montrée... Qu'il n'en soit plus question ; mais ne t'immisce plus dans mes affaires... Cela ne regarde que moi...

— Tu ne m'en veux plus, père? » dit la même voix brisée.

Il brûlait de la prendre dans ses bras, d'appuyer ses lèvres sur ce beau visage meurtri par sa main brutale, mais il n'osa pas lever sur elle ses yeux chargés de honte et de regret.

« Non, Lia, tout est oublié. »

Elle attendit un moment encore, croyant qu'il allait l'embrasser. Mais voyant qu'il gardait la tête inclinée sur les papiers où sa plume traçait des lignes informes, elle posa ses lèvres sur sa chevelure grisonnante et sortit.

Si la vengeance de Celui qui compte les soupirs des veuves et les larmes des orphelins injustement dépouillés menaçait la tête de cet homme, peut-être s'arrêta-t-elle cette nuit-là devant l'empreinte de ce baiser si pur qui protégeait un grand coupable...



XIX.

Le banquier Haags était-il assez maître de lui pour reprendre son travail après une scène de ce genre? Peut-être. Sa lampe, en tout cas, brûla jusqu'au jour; mais nul ne vint plus le déranger.

L'aube blanchâtre, en éclairant la fenêtre de Lia, y trouva aussi la lueur vacillante qui avait éclairé la plus cruelle des veilles que la jeune fille eût connues jusque-là.

« Dors, » lui avait dit son père. Elle ne se jeta pas même sur son lit. D'instinct, comme l'oiseau blessé retourne à son nid, elle se traîna vers son prie-Dieu, surmonté d'un christ d'argent, une œuvre d'art offerte à sa fille par le banquier incrédule qui ne pensait pas alors lui mettre dans les mains un appui mystérieux. Elle ne pouvait encore prier cependant, ou du moins ses lèvres desséchées restaient muettes, et sa pensée, presque anéantie, n'était point capable de formuler un appel suprême. Mais cet appel, il l'entendit dans son souffle agité, Celui qui prête l'oreille à la plainte de la plus infime de ses créatures; cette prière, il la lut dans ce regard fixe et ardent. Lia restait immobile, les yeux attachés sur le visage souffrant du Christ, apprenant inconsciemment cette grande leçon de la souffrance à laquelle nous devons nous appliquer tôt ou tard. Elle ne raisonnait pas en ce mo-



... Et un coup violent de cette main sèche et nerveuse s'abattit sur ce beau visage suppliant.

(Page 197.)

ment la douleur qui la torturait, elle ne soulevait pas le fardeau qui s'alourdissait sur son cœur, elle ne scrutait pas les décombres qui entouraient tout à coup sa jeune vie, — ces ruines navrantes de ses sentiments les plus purs, cet effondrement de toute sécurité. Mais chaque minute lui montrait d'une manière plus vive l'horreur de sa situation, enfonçait plus avant le trait dans son cœur. On eût dit qu'à mesure que la lumière du jour blanchissait les vitres, puis pénétrait dans la chambre, une autre lumière croissante lui faisait voir plus clairement d'un côté ce qu'il pouvait y avoir d'erreurs, de fautes, de crimes, dans la vie de ce père qui faisait taire si aisément sa conscience, de l'autre ce que serait désormais sa vie, à elle, au milieu d'un luxe qui lui faisait tout à coup horreur, et avec le fardeau d'une fortune dont l'origine la faisait trembler.

Toutes ces souffrances étaient encore vaguement définies, quoique profondément senties. Elle était vaguement formulée aussi, cette prière qui disait à Dieu d'un regard : « Soutenez-moi, inspirez-moi... »

La lumière inexorable cependant continuait à luire, éclairant non plus seulement le présent et l'avenir, mais le passé... Lia avait d'abord eu la conscience d'un secret douloureux à porter seule ; il lui vint tout à coup l'affreuse pensée que ce secret pouvait être connu... Et la lumière, croissant toujours, lui montra l'attitude réservée de certains hommes en face de son père, attitude qu'elle avait attribuée à une capricieuse antipathie ; puis, comme une révélation, elle se rappela la visite tardive de Mme de Saint-Maur, et cette autre visite que les Laumont n'avaient ja-

mais rendue... Enfin le souvenir de Maxime revint à son tour... Cette fois la lumière devenait aveuglante : Maxime l'avait fuie parce qu'il ne pouvait pas estimer son père!...

Chose étrange! si cette idée, qu'elle savait devoir être vraie, lui causait une douleur intense et anéantissait à jamais le faible espoir qu'elle avait pu garder en l'avenir, elle ressentit en même temps une sorte de consolation de pouvoir rendre justice à celui qu'elle avait tant aimé. Ce n'était pas un caprice, une trahison, qui l'avait éloigné d'elle : c'était le sentiment austère, douloureux, d'un honneur sans tache...

Mais tout était fini. Cette fortune qui faisait monter vers elle tant de regards d'envie, cette fortune mal acquise par un père sans principes (hélas! elle le savait maintenant) éloignait d'elle les amitiés d'enfance et l'amour de la jeunesse, les joies du passé et les espérances de l'avenir... Il fallait vivre de l'injustice, s'en parer... O Dieu! ce toit doré ne pouvait-il tomber sur sa tête pour mettre fin à ses maux? Faudrait-il longtemps encore porter ces parures, s'asseoir à cette table délicate, présider ces fêtes bruyantes, alors qu'une main mystérieuse tracerait en lettres de feu sous son regard ces paroles effrayantes : *Biens mal acquis?* Devrait-elle traîner longtemps à travers la foule honteusement adulatrice et dans la douleur secrète d'un cœur voué à l'isolement ce fardeau si lourd, cette tache originelle que l'or ne peut effacer?...

Les forces humaines ont des limites... Lia, accablée et vaincue, s'évanouit sur son prie-Dieu.

Quand le banquier rentra le soir, il la trouva en proie

à la fièvre, privée de connaissance, mais agitant sa faible main par un mouvement inconscient, comme pour repousser un poids qui l'écrasait.

Le lendemain, le médecin prononça le mot de fièvre cérébrale, et demanda à s'adjoindre deux confrères éminents dans les soins qu'il prodiguait à la malade.

Mme Harel se montra en cette circonstance aussi correcte qu'elle l'était toujours. Elle ressentit cette émotion à fleur de peau que ne peut manquer d'inspirer la maladie lorsqu'elle menace les jours d'une jeune et belle fille, hier encore florissante de santé. Mais ses habitudes méthodiques et surtout son absolue inexpérience des malades ne la rendaient pas propre à veiller près du chevet de Lia. Ce fut une sœur de l'Espérance que M. Haags appela près de sa fille. Comme beaucoup d'autres, il constatait l'effet sans vouloir admettre la cause : niant ce qui inspire le dévouement absolu et désintéressé, il était cependant convaincu qu'une religieuse donnerait à son enfant des soins plus tendres et plus doux.

Au dehors, une épaisse litière de paille, répandue devant l'hôtel sur la chaussée et renouvelée deux fois le jour, apprit aux passants que dans cette somptueuse demeure la richesse n'avait pas su fermer la porte à la maladie. Dans la chambre de Lia, un aspect inaccoutumé s'offrait aux regards : par l'ordre des médecins, toutes les tentures avaient été enlevées, et sur les tables, jadis chargées de bibelots merveilleux, la main soigneuse de la sœur gardait dans un ordre à elle connu les fioles de toute grandeur, les cuillères et les tasses dont on usait pour la malade.

Le combat entre la vie et la mort fut court, mais acharné. M. Haags ne quittait pas sa fille. Assis au pied du lit, dans un silence farouche, il écoutait avec angoisse les paroles sans suite qui s'échappaient des lèvres de Lia, et suivait ses regards mobiles et égarés qui erraient autour de la chambre avec cet étonnement mêlé d'effroi, si douloureux à constater lorsque l'intelligence est vaincue.

Il ne parlait guère à Mme Harel lorsque celle-ci, vêtue d'une élégante toilette d'intérieur et coiffée d'un petit bonnet de dentelle, venait, son mouchoir sur les yeux, prendre des nouvelles de « sa chère jeune amie » ; mais il s'était établi entre lui et la sœur une intelligence complète. Il reprenait espoir quand elle constatait un faible mieux, et soupirait amèrement lorsqu'elle se penchait sur Lia d'un air compatissant et triste.

Pour la religieuse et les médecins les paroles que prononçait la jeune fille dans son délire n'avaient aucun sens. Il en était autrement pour le père coupable que ces divagations torturaient. Une fois elle eut un moment lucide, et murmura, en tendant les mains vers lui :

« Tu sais ce qui me tue ! »

Il fut frappé au cœur ; puis il secoua cette crainte effroyable. Depuis que sa fille était malade, il s'efforçait sans relâche d'attribuer son mal à des causes purement physiques, à des influences extérieures, et de se persuader que l'affreux ébranlement moral qu'elle avait ressenti n'y était pour rien...

La crise eut enfin une issue favorable. Un beau jour de mai, Lia s'éveilla en convalescence. Il y avait encore du vague dans son intelligence ébranlée, et comme une la-

cune dans sa vie... Sa pensée, encore affaiblie, ne pouvait s'expliquer la présence de la sœur, qui, des larmes de joie dans les yeux, tenait sa main effilée entre ses mains douces et tièdes, et ses regards mêmes ne reconnaissaient qu'avec peine cette chambre veuve de tentures. Cependant le sentiment intense du bien-être précédait le retour complet à la vie. La brise matinale entrait en se jouant par la fenêtre ouverte, dans laquelle s'encadrait un ciel couleur de turquoise. Sur ce fond si pur quelques nuages légers et transparents flottaient avec lenteur, et l'œil de Lia les suivait avec un étonnement joyeux, tandis que ses poumons aspiraient avec délices l'air pur de cette matinée de printemps. Bientôt fatiguée, mais de cette fatigue saine qui appelle un sommeil réparateur, elle s'endormit pour plusieurs heures. Ce fut à ce second réveil qu'elle recouvra, avec la perception plus nette de ce qui l'entourait, la notion de la grande douleur qui devait désormais peser sur sa vie.

Son père était là, épiant avec anxiété son premier sourire. Elle fit un effort, passa sa main amaigrie sur son front, et tressaillit d'étonnement en n'y retrouvant plus la masse ondulée de sa riche chevelure, mais une fanchon de mousseline jetée sur sa tête dépouillée.

« Tu as été malade, Lia, bien malade, » dit son père d'une voix tremblante, prenant entre ses mains cette pauvre petite main blanche et transparente, « et les médecins ont exigé le sacrifice de cette belle chevelure qui était mon orgueil... Les compresses glacées devenaient brûlantes sur ton front... Nous t'avons tendrement soignée, Lia, cette bonne sœur et moi...

— Et Dieu vous a guérie, » ajouta la voix douce de la religieuse.

Le fardeau sous lequel Lia avait succombé, et que la maladie avait un instant détourné, s'abattait de nouveau sur ses épaules. La mémoire de ce qui s'était passé lui revenait, et elle regretta involontairement d'être rendue à ses douleurs.

« Tu es sauvée, Lia, » reprit son père. « Nul ne saura jamais ce que j'ai souffert... »

C'était vrai. L'inquiétude l'avait vieilli en quelques jours; ses cheveux avaient blanchi, son profil aquilin était plus maigre, et des plis plus profonds creusaient son front. Il y avait tant de remords dans sa douleur! Il se disait qu'il l'avait presque tuée par sa violence, n'ayant pas assez pénétré les profondeurs si pures de cette jeune âme pour la croire mortellement atteinte par la douleur morale, par le sentiment de l'honneur blessé; il pensait que c'était peut-être sa propre colère, à lui, qui l'avait jetée mourante sur ce lit de souffrance. Et ce coup brutal, ce soufflet sanglant imprimé sans pitié sur ce doux visage, comme il le hantait cruellement!... Devrait-elle mourir sans qu'il l'eût effacé sous ses baisers, fait oublier par sa tendresse?... Que de fois, égaré, à demi fou, il avait cherché sur cette joue livide une trace qu'il tremblait de revoir! Que de paroles folles et tendres il lui avait murmurées, oubliant qu'elle ne pouvait pas le comprendre!...

Elle vivait, et elle lui sourit... Mais que d'efforts, que de souffrances, que de silencieuse amertume dans ce pâle retour à la vie!...

L'existence reprit peu à peu son cours ordinaire dans la maison du banquier. On cessa de joncher de paille le macadam, sur lequel le roulement des voitures recommença bruyant. La chambre de Lia recouvra son aspect élégant; la jeune fille, bien qu'encore faible, circula dans la maison d'un pas alangui. La sœur, sur sa demande, demeura quelque temps près d'elle. On vit tous les jours, dans le quartier, passer la voiture où la jeune convalescente, accompagnée de la religieuse, allait, à demi étendue, respirer l'air plus pur du bois. Les amis affluèrent, mais on ne les reçut point : Lia ne voulait voir personne. Je me trompe : une seule fois elle exprima un désir. En lisant machinalement les noms inscrits sur les centaines de cartes déposées à sa porte, elle rougit d'émotion en trouvant celles de Mme Leslay et de sa fille. Celles-ci avaient appris la maladie de leur jeune amie par les mêmes journaux qui, peu de jours auparavant, enregistraient ses triomphes et décrivaient ses brillantes parures.

« Si ces dames reviennent, il faut les recevoir, » dit-elle à sa femme de chanbre, lui remettant les cartes.

Ce n'était pas sans émotion cependant qu'elle attendait cette visite. Mlle Leslay avait-elle revu ses parentes? Leur avait-elle dit le nom de celui qui les avait à demi dépouillées? En ce cas même, reviendraient-elles dans cette maison?

Elles revinrent, et à leur accueil empressé, affectueux, dépourvu de toute contrainte, Lia comprit qu'elles ignoraient encore le tort fait jadis par son père à leur famille. Bien qu'un sentiment d'humiliation profonde animât la jeune fille en leur présence, bien qu'elle souffrît cruelle-

ment de les recevoir au milieu de ce luxe presque extravagant, elle oublia un instant l'idée fixe qui la torturait pour s'abandonner à cette affection sincère, qui était peut-être la seule qu'elle sentît autour d'elle, son père excepté.

Mme Leslay la regardait, les larmes aux yeux, effrayée du changement que quelques jours avaient suffi à produire en cette jeune et belle fille. Le peignoir de cachemire blanc qui l'enveloppait flottait sur ses formes amaigries; ses traits étaient émaciés, des cercles bleuâtres cernaient ses yeux alanguis et ses lèvres encore pâles. Enfin sa chevelure coupée court changeait totalement l'ensemble de sa physionomie, et l'écharpe de dentelle qui recouvrait sa tête n'était pas plus blanche que ses joues, légèrement creusées. Elle était toujours jolie : la perfection de ses traits était telle, qu'elle pouvait défier les ravages de la maladie; mais l'éclat et la vie avaient momentanément disparu.

Une transformation bien différente s'était opérée chez Valérie. Le repos et surtout le bonheur lui avaient rendu une délicate fraîcheur, ses yeux étaient brillants, son sourire heureux; sa démarche elle-même avait pris quelque chose de souple et d'assuré, et chacun eût dit en la voyant : « C'est une femme heureuse. »

Mme Leslay, qui ressentait une pitié toute maternelle pour cette fille sans mère, la questionna longuement sur sa maladie; mais Lia cherchait à échapper à elle-même, et, avide de savoir que ses amies étaient heureuses, ce fut elle qui adressa à Valérie maintes questions sur son intérieur, son installation, les travaux de son mari et ses projets. La jeune femme aimait trop Antoine et était trop

fière de lui pour ne pas s'abandonner volontiers au charme d'une expansion de ce genre. Elle avait trouvé ce qu'on trouve rarement en ce monde, une sympathie complète; son dévouement, sa gaieté discrète et égale, assuraient le bonheur domestique de son mari, et lui la payait par une tendresse de tous les instants et par des témoignages d'affection sincère prodigués à Mme Leslay.

Lia écoutait avec un intérêt profond, sans retour sur elle-même, cette peinture éloquente d'un amour vrai, d'une vie intime, suffisamment éloignée du monde, mais non dénuée de charmantes amitiés, ces descriptions enthousiastes du tout petit hôtel qu'on habitait depuis peu, — une maisonnette, un cottage en plein Paris, disait Valérie. Là, toute la vie, comme tout le luxe, était concentrée dans l'atelier. Antoine ne cherchait point à s'isoler : sa femme avait près de son chevalet sa table à ouvrage et son piano, et Mme Leslay y apportait souvent sa corbeille à tricoter...

Lia souriait en écoutant ces récits débordant d'amour heureux. Mais tandis que son visage, qui avait appris déjà à dissimuler une plaie intime, exprimait un intérêt affectueux et tranquille, une sensation glaciale d'isolement se répandait en elle, et elle se disait : « Valérie était pauvre par notre faute; mais moi, je ne goûterai jamais les bonheurs que Dieu lui a accordés... Je n'ai pas de mère, et je ne connaîtrai point l'affection protectrice d'un mari, ni la joie de pousser celui qu'on aime vers les grandes et belles œuvres, ni la douceur ineffable de m'entendre donner le nom de mère... »

Mme Leslay craignit de fatiguer Lia et se leva pour par-

tir, malgré les instances de la jeune fille. Celle-ci avait sur les lèvres une question qu'il lui était pénible de formuler; elle s'y résolut cependant.

« Et votre parente? » dit-elle, hésitant un peu, « cette pauvre vieille fille si intéressante que j'ai rencontrée chez vous? »

Le visage de Mme Leslay s'assombrit légèrement, et elle indiqua d'un geste sa robe et celle de sa fille.

Lia s'aperçut alors qu'elles étaient en deuil.

« La pauvre tante Sophie est morte la semaine dernière... Nous la regrettons sincèrement, et pourtant la vie était pénible pour elle.

— Morte! » répéta Lia d'une voix altérée.

Depuis quelques jours elle pensait beaucoup à la vieille demoiselle, et cherchait le moyen d'adoucir sa triste situation... Hélas! le tort causé par son père était, en cette circonstance, irréparable...

Mme Leslay fut frappée de surprise en voyant Lia devenir toute tremblante et fondre en larmes. Elle lui prit les mains :

« Chère enfant, vous êtes encore faible et nerveuse... Mais ne vous abandonnez pas à une émotion qui serait dangereuse pour vous et qui, croyez-moi, n'a pas de raison d'être... Ma tante a éprouvé des chagrins de toute sorte, et l'état d'égarement dans lequel était son esprit, loin de les atténuer, semblait en accroître l'intensité et même lui en créer d'imaginaires... »

Lia fit un grand effort pour arrêter ses pleurs convulsifs...

« Comme la maladie énerve singulièrement les natures

les plus fermes! » dit Mme Leslay à sa fille en descendant l'escalier. « Lia ne connaissait pas ma tante, et j'ai été effrayée de la voir prendre si fort à cœur un événement qui ne la touche en aucune manière... »

Ces larmes cependant ne furent pas les dernières que versa la jeune fille sur le triste sort de celle envers qui elle n'avait pas eu le temps de réparer une injustice. Le souvenir de Mlle Leslay la hanta plus d'une fois : tantôt elle se la figurait allant réclamer son argent au banquier infidèle qui, près de la ruiner, l'abusait honteusement; tantôt elle la revoyait vieillie, égarée, chassée de cet hôtel où celui qui l'avait plongée dans la pauvreté étalait un luxe insolent... De ce jour, la tombe presque ignorée de la vieille demoiselle ne manqua jamais de fleurs, et le curé de sa paroisse reçut d'une main anonyme une somme considérable destinée à faire célébrer des messes pour le repos de son âme.

XX.

Les étrangers qui visitent la Belgique manquent rarement de ressentir un intérêt plus ou moins profond pour cette institution léguée à notre époque par les siècles passés, et qu'on ne retrouve florissant encore que dans le pays flamand : je veux parler des béguinages.

Ce mot même possède en soi quelque chose qui excite la curiosité; il semble qu'il garde le parfum d'un autre âge. Pour peu qu'on en connaisse la signification exacte, l'intérêt, d'abord instinctif, s'accroît immédiatement. Ces associations, essentiellement sympathiques dans leur but et leurs règlements, offrent aux filles de classe plus modeste les mêmes avantages que donnaient les chapitres aux filles nobles, procurant un appui et un asile aux personnes qui, ne se sentant pas appelées à la vie religieuse, désirent cependant vivre à l'écart du monde et faire profession de piété, tout en conservant leurs relations de famille et d'amitié.

Les étrangers curieux de visiter un béguinage choisissent d'ordinaire celui de Gand, le plus considérable de tous, et qui, rebâti par les largesses du duc d'Aremberg, offre un aspect aussi grandiose que pittoresque. Toutefois, pour être dépourvu de tout caractère architectural, le béguinage de Bruges laisse un souvenir pénétrant, une impression profonde de repos, de mélancolique tranquillité.

Il est situé à l'extrémité de la ville, au delà d'un vieux pont de pierre. Des nénufars croissent à la surface des eaux paisibles qui baignent les piles grises et moussues. Un mur vénérable enclôt le béguinage; une grande porte y donne accès, et aussitôt l'on est saisi d'une impression de recueillement et de pieuse solitude. L'herbe tapisse le sol d'un vaste espace quadrangulaire qu'ombragent çà et là de vieux arbres touffus. A gauche s'élève l'église, et tout autour se trouvent les petites maisons où les béguines habitent seules ou à deux. Toutes sont basses, modestes, et d'ailleurs bâties sans symétrie. Le prix du loyer en diffère, afin qu'il y en ait, parmi les plus petites, d'accessibles aux béguines pauvres. La demeure de la *grande dame* (supérieure) est plus ancienne et plus considérable.

C'est dans ce tranquille et pieux enclos qu'une quarantaine de femmes de tout âge et de conditions diverses vivent dans une concorde fraternelle, chacune gardant une indépendance relative, les plus riches dépensant un revenu déterminé dont le surplus est consacré aux bonnes œuvres, les autres travaillant de leurs mains et faisant ces merveilleuses dentelles dont les règles fixent également le prix de vente. L'heure des offices les réunit dans l'église, qui est publique. A part les exercices religieux, elles ne sont point astreintes à des règles fixes en ce qui concerne l'emploi de leur temps. Elles peuvent circuler dans les rues, visiter et recevoir leurs parents et leurs amis, à la condition de rentrer avant l'heure à laquelle se ferment les portes du béguinage.

Aucun vêtement particulier ne les signale au public;

mais elles adoptent une mise simple et austère. Dans l'église, pendant l'office, leur tête est couverte d'une coiffe et d'un voile en mousseline, et c'est un spectacle singulièrement attrayant que celui de ces femmes vêtues d'une robe noire, qui contraste avec leur voile d'un blanc de neige, immobiles dans leurs stalles et psalmodiant l'office sacré d'une voix douce et harmonieuse.

Si, après avoir prié quelques instants dans l'église presque solitaire, vous faites le tour de l'enclos, un intérêt spécial semble s'attacher à chacune des petites maisons grises dont les fenêtres sont soigneusement garnies de rideaux bien blancs et souvent ornées de pots de fleurs. Parfois encore un pas léger foule le sentier tracé dans l'herbe, et une femme âgée, vêtue de noir, lève vers vous son visage placide, puis, tirant une clef de sa poche, fait glisser sans bruit sur ses gonds soigneusement huilés la porte de sa tranquille demeure.

Les vêpres venaient de finir, et les béguines étaient rentrées chez elles ou se disposaient à faire quelques visites en ville, lorsqu'un homme d'une taille élevée et d'une tournure élégante franchit rapidement le seuil de la grande porte, fit quelques pas dans la cour, puis s'arrêta, hésitant, jetant des regards indécis sur les maisons qui s'alignaient sur trois côtés du quadrangle.

Une vieille béguine qui sortait remarqua son embarras, et s'approcha obligeamment :

« Désirez-vous quelque chose, Monsieur, ou cherchez-vous quelqu'un?

— Je suis venu pour voir Mlle Lidwine Van Deering, mais j'ignore laquelle de ces maisons est la sienne. »

La béguine indiqua du doigt un angle à gauche, non loin de l'église.

« Voilà sa maison, Monsieur, celle qui a trois fenêtres de façade, une porte cintrée et des géraniums à la fenêtre du milieu... Peut-être est-elle encore à l'église, mais sa servante vous fera entrer, je l'aperçois qui tricote dans la cuisine. »

L'étranger souleva son chapeau et se dirigea vers la demeure qu'on lui avait indiquée. Sa démarche était moins assurée, et il tint quelque temps dans sa main la chaîne de fer de la sonnette avant de se décider à l'agiter.

Le tintement adouci, mais prolongé, amena une vieille femme ridée et courbée, encore alerte cependant, qui le regarda avec surprise.

« Votre maîtresse est-elle là, Gudule? » dit l'étranger d'une voix basse et avec une émotion contenue.

« Gudule!... » répéta la vieille femme d'un air encore plus étonné. « S'il vous plaît, Monsieur, comment savez-vous mon nom? Je ne vous ai jamais vu ici, savez-vous?

— Non, pas ici, en effet... Je sais que je suis changé... »

Il ôta le chapeau qui couvrait son front élevé, et attacha sur la vieille servante un regard pénétrant sous lequel celle-ci se troubla aussitôt.

« Est-ce possible!... » balbutia-t-elle en joignant ses mains tremblantes. « Le mari de notre Maria! »

En entendant ce nom prononcé avec une émotion attendrie et d'un accent familier, l'étranger tressaillit et passa la main sur son front.

« Votre maîtresse est-elle là? » répéta-t-il après un instant de silence, pendant lequel la vieille femme l'a-

vait regardé avidement en secouant lentement la tête.

« Elle est à l'église... Entrez, je vais la chercher...

— Non pas encore... J'attendrai... J'ai besoin d'être seul et de m'accoutumer à l'idée de la revoir... »

La servante lui fit signe d'entrer et l'introduisit dans une chambre du rez-de-chaussée, vaste et un peu sombre, puis ferma la porte et s'éloigna sans bruit.

Lui se laissa tomber sur une chaise et cacha son visage entre ses mains...

Il n'était jamais venu en ce lieu, ces murs ne lui rappelaient nul souvenir de sa femme morte; mais il savait que, dès qu'il aurait le courage d'ouvrir les yeux, il se verrait entouré de stémoins de sa jeunesse, des vieux meubles des Van Deering, des objets au milieu desquels sa femme avait vécu et lui était apparue pour la première fois.

La chambre était étrangement tranquille... Le silence n'était rompu que par le tic tac d'une horloge... Oh! ce bruit léger et régulier, il le reconnaissait! Il l'avait entendu maintes fois lorsqu'il attendait Maria dans le vieux salon de son frère; il l'avait entendu encore, distinct, inexorable, moqueur, le jour où, ayant demandé la main de la jeune fille qu'il aimait, il attendait sa réponse dans une anxiété poignante...

Un parfum de rose-thé flottait dans l'air... Cela aussi le ramenait vers le passé; elle aimait ces fleurs et leur odeur délicate, et, quoiqu'il fût pauvre alors, il lui en apportait de gros bouquets pour le seul plaisir de voir ses yeux briller et son joli visage s'incliner sur les fleurs... Oh! tous ces souvenirs enfouis au plus profond du cœur, ca-

chés sous la poussière amoncelée des années, rendus silencieux par le tracas et le tourbillon des affaires, comme ils s'éveillaient en foule, comme ils élevaient leur voix longtemps muette, comme ils parlaient dans le tic tac de l'horloge et flottaient dans le parfum des roses !...

Reuben Haags ouvrit les yeux, et regarda tout tremblant... Ce n'était pas le grand salon clair d'autrefois, avec ses murs tendus de cuir doré, ses immenses fenêtres et son plafond peint. Mais c'étaient les meubles bien connus, — la table Louis XV à dessus de marbre gris, les consoles sculptées et dorées, les bergères fanées aux larges coussins et aux pieds frêles, les petites chaises gracieuses et les tabourets au petit point, les miroirs de Venise et les statuettes de Saxe, les aiguières en grès de Flandre et les lourds vases de Delft, les belles vieilles toiles dont la couleur enfumée laissait voir, sous les tons de bitume, des coins de paysage idéalement lumineux et tranquilles. Ses souvenirs s'éveillaient en foule, lui montrant tous la même image. Il revoyait le visage délicat de la jeune fille qu'il avait aimée, se détachant sur la vieille tapisserie qui servait de portière, ses mains longues et blanches avaient maintes fois rempli de fleurs ces potiches de faïence, arrangé les plis de ces lourds rideaux, erré sur les touches du vieux piano aujourd'hui fermé, promené un mignon plumeau sur les délicates statuettes de Saxe... Oui, il la revoyait devant lui, avec ce charme intime qui la distinguait, unissant en sa personne élégante la poésie du rêve et la douce prose du foyer domestique... Il l'avait chèrement aimée sans doute, puisque, après tant d'années, son souvenir le faisait ainsi trembler d'émotion et éveillait

en son cœur des cordes rendues muettes par la rouille du monde. Cependant il vit se dresser devant sa pensée cette question terrible que toute séparation traîne après elle : « L'ai-je assez aimée? Lui ai-je donné le bonheur qu'elle rêvait?... »

Il n'osa pas répondre, car il se rappelait, non sans amertume, l'avoir vue triste, bien que toujours tendre. Il avait été un bon mari; mais son âme, déjà alors viciée par la terrible passion de la richesse, pouvait-elle offrir un appui suffisant à l'âme pure et élevée qui avait tout quitté pour lui parce qu'elle le croyait noble et généreux entre tous?

« Si elle eût vécu...! » pensa-t-il.

Si elle eût vécu, son influence douce et bénie eût-elle attiré l'âme de Reuben dans sa sphère? L'eût-elle préservée du mal, de cette terrible contagion qui avait fait de lui un homme sans conscience? Eût-elle enchaîné ses aspirations malsaines et limité ses ambitions au bonheur du foyer? Nul ne le sait; mais l'âme séparée de sa dépouille mortelle ne cesse pas d'aimer ce qui lui fut cher ici-bas, et l'épouse absente avait délégué sa tâche à la jeune fille en apparence privée d'influence, mais pourvue de cette grande force d'amour qui peut tout par la prière et le sacrifice...

Un quart d'heure s'écoula sans que M. Haags eût conscience du temps; puis un léger bruit de voix frappa son oreille, et la porte s'ouvrit. Il se redressa brusquement et passa la main sur ses yeux, pas assez vite cependant pour que la personne qui entrait ne vît pas la trace d'une larme sur sa joue brune.

« Reuben!... Après tant d'années!... » murmura une voix émue.

Une femme d'une taille élevée venait d'entrer dans la chambre, et se tenait immobile et tremblante près de la porte. Elle avait une cinquantaine d'années; son visage placide, encore frais et préservé des rides par un léger embonpoint, l'eût fait paraître moins âgée; mais ses cheveux argentés, passant en étroits bandeaux sous un bonnet de mousseline unie, et sa robe noire d'une coupe sévère et démodée, indiquaient qu'elle avait passé l'âge des vanités, auxquelles d'ailleurs elle avait publiquement renoncé en entrant dans un béguinage. L'expression de sa physionomie était d'ordinaire singulièrement douce, bienveillante et placide; mais en ce moment une émotion si violente bouleversait ses traits et l'agitait tout entière, que ses mains tremblantes ne réussissaient pas à nouer les brides du bonnet qu'elle venait de poser sur sa tête.

« Je suis étonné que vous m'ayez reconnu, Lidwine, » dit M. Haags d'un ton mélancolique. « J'ai souffert et lutté dans ma vie, et même le succès me coûte cher : je ne l'obtiens qu'au prix de veilles et de travaux surhumains. »

Mlle Van Deering secoua la tête.

« Votre figure n'est point de celles qu'on oublie, Reuben... Et cependant voici de longues, bien longues années que je ne vous avais vu! Ne m'amènerez-vous donc jamais ma chère filleule?

— Lia est à Bruges, Lidwine.

— Lia est à Bruges! » répéta Mlle Van Deering avec une émotion profonde.

Un flot de sang empourpra ses joues, tandis qu'elle joignait les mains dans l'excès de sa surprise.

« Et où l'avez-vous laissée, Reuben?... Lia, ici!... Oh! que Dieu vous bénisse pour la joie que vous me donnez aujourd'hui!... Mais pourquoi avoir retardé le moment où j'embrasserai pour la première fois depuis son baptême l'enfant unique de ma sœur?... Pour la première fois, Reuben! Ce n'est pas un reproche que je vous fais, mais je l'aimais tant sans la connaître!

— Pardonnez-moi, Lidwine... Le souvenir de Maria m'est resté assez présent et assez poignant pour que j'aie craint longtemps d'affronter la vue de tout ce qui me la rappelle si vivement... Puis, pourquoi ne pas parler avec franchise? Vous ne m'aimiez point, Lidwine, et vous avez fait jadis beaucoup d'efforts pour détacher votre sœur de moi. »

Mlle Van Deering rougit faiblement.

« Je ne nierai pas que nous n'eussions d'autres projets pour notre sœur... Mais ne remuons pas ce qui, dans le passé, a pu être amer... Où est votre fille, mon frère?

— Elle est restée à l'hôtel. Je ne savais pas si vous seriez ou non heureuse de notre venue, et je dois redouter pour elle, en ce moment, la plus légère émotion ou le moindre froissement... Ma fille relève à peine d'une grave maladie, Lidwine; j'ai failli la perdre, » ajouta-t-il d'un ton altéré.

« Quoi! elle a été malade, et je ne le savais pas! J'aurais prié pour elle... Peut-être aurais-je pu aller la soigner... Ah! mon frère, compté-je donc si peu dans sa vie?

— Elle vous aime d'instinct, et cherche en vous le

souvenir de sa mère, Lidwine. L'idée fixe de sa convalescence a été de venir à vous.

— Merci encore de me l'avoir amenée, » dit Mlle Van Deering, les yeux pleins de larmes. « Vous me donnerez quelque temps, Reuben?

— Moi, je repartirai demain, si vous pouvez garder Lia près de vous. Les règlements de votre institution permettent-ils à une personne étrangère d'habiter dans l'enceinte du béguinage?

— Oh! certainement; il suffit de l'autorisation de notre supérieure...

— Lia a voulu venir seule, même sans femme de chambre; en ce moment, plus que jamais, ses caprices sont pour moi des ordres. Elle est très simple dans ses habitudes et n'exigera point un service compliqué. Mais son état réclame encore des soins, et surtout du calme et du repos d'esprit. Elle a eu une fièvre cérébrale, et vous devrez lui éviter naturellement tout ce qui exciterait ou heurterait son système nerveux, resté très impressionnable... Je vous l'avoue, Lidwine, ce n'est pas sans hésitation que je me sépare de mon enfant, surtout dans un moment où je voudrais goûter l'ivresse de l'avoir retrouvée... Mais elle restait triste et languissante, les docteurs me recommandaient de satisfaire ses moindres désirs, et elle était possédée d'une idée fixe, celle de vous voir... »

Jamais le visage de Mlle Lidwine n'avait revêtu de si brillantes couleurs.

« Allez la chercher, Reuben, » dit-elle vivement; « et confiez-la-moi sans crainte... S'il plaît à Dieu, je vous la

rendrai forte et bien portante... Me la donnez-vous dès ce soir?... Oui?... C'est bien, je vais aller parler à notre *grande dame*, puis tout préparer pour sa réception...

— Merci, Lidwine, » dit le banquier, lui tendant la main.

Tandis qu'il quittait le béguinage et se dirigeait vers l'hôtel où il avait laissé sa fille, Mlle Van Deering, ayant annoncé à sa vieille Gudule la visite qu'elle attendait, prit en hâte son trousseau de clefs, et choisit une paire de draps en admirable toile de Hollande pour le lit à colonnes de la chambre d'amis.

XXI.

Le crépuscule envahissait le tranquille enclos du béguinage quand Lia, près d'en franchir le seuil, s'arrêta un instant pour contempler la scène toute nouvelle et singulièrement paisible qui l'entourait : les murs vénérables et massifs, le vieux pont, les nénufars sur l'eau presque immobile, la masse un peu lourde de l'église, dont la cloche à ce moment sonnait l'*Angelus*.

Il y avait encore dans le ciel des reflets éblouissants, des nappes d'or s'étendant à l'ouest parmi les nuages d'un violet pourpre. Mais l'ombre envahissait l'enclos, au milieu duquel trois ou quatre béguines se promenaient lentement.

Tout, à cette heure surtout, y respirait un calme inexprimable. Chacune des petites maisons semblait un asile de paix, avec ses rideaux de neige légèrement soulevés par la brise; les vieux arbres étendaient sur l'herbe des ombres de plus en plus profondes, tandis que les oiseaux gazouillaient sur leurs branches immobiles; par la porte de l'église, grande ouverte en ce moment, on voyait briller au fond du sanctuaire la petite lampe dont la clarté, rayonnant au milieu des sombres profondeurs de la nef, faisait penser à la foi qui éclaire les ténèbres de la vie. Enfin les femmes en noir qui se promenaient dans l'enclos avaient dans la démarche quelque chose de recueilli

et de paisible, comme si cette pieuse enceinte était un port de refuge contre les dangers et les soucis, ou du moins comme si l'on y trouvait un adoucissement assuré aux douleurs inévitables d'ici-bas.

Gudule, qui depuis une demi-heure quittait vingt fois sa cuisine pour courir au seuil de la porte, signala à sa maîtresse l'arrivée du père et de la fille.

Lia vit accourir une femme d'un aspect bienveillant et sympathique, dont le visage était en ce moment couvert de pleurs. Un instant après, elle était pressée sur un cœur fidèle qui l'avait chérie d'instinct depuis de longues années ; une voix douce lui répétait : « Mon enfant! ma chère fille ! » avec des inflexions qui n'avaient jamais frappé son oreille d'orpheline, et des larmes de tendresse coulaient sur son front comme une douce et bienfaisante rosée...

La lampe était allumée dans le salon. Mlle Van Deering fit asseoir sa nièce et commença à la débarrasser elle-même de ses vêtements. Lia se laissait faire : il y avait dans ces soins affectueux comme un reflet d'amour maternel, et elle sentait d'ailleurs que le cœur de sa tante éprouvait le besoin de les lui rendre. Ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'elle aperçut Gudule, debout sur le seuil de la porte. Celle-ci contemplait la jeune fille avec un mélange d'admiration, de désappointement et de pitié. Elle était déçue, en effet, en ne retrouvant sur ses traits, d'une beauté incontestable, aucune trace de ressemblance avec celle qu'elle appelait encore « notre Maria ». Et les larmes lui venaient aux yeux en contemplant les ravages faits par la maladie sur cette jeune et belle créature.

Lia, en effet, n'était plus que le pâle reflet d'elle-même, et ceux qui l'avaient admirée et enviée l'hiver précédent auraient eu quelque peine à la reconnaître aujourd'hui. La délicatesse de ses traits s'était accentuée jusqu'à la maigreur, des cercles bistrés entouraient ses yeux, qui semblaient agrandis, et qui tantôt brillaient de l'éclat de la fièvre, tantôt demeuraient alanguis et voilés. Enfin ses cheveux, bien que commençant à repousser avec abondance, n'encadraient pas encore son visage allongé, et, chose étrange, au milieu de leurs ondulations d'un noir bleu, une mèche toute blanche avait poussé sur son front, produisant un effet de contraste qui donnait à sa figure, déjà remarquable par son type hébraïque, quelque chose de particulier, d'étrange, de saisissant, qu'il est impossible de décrire.

« Lia, » dit Mlle Lidwine, faisant signe à Gudule d'avancer, « c'est une vieille amie : Gudule a élevé ta mère... »

Le cœur de la jeune fille se dilatait dans cette atmosphère nouvelle. Le tutoiement de sa tante était pour son oreille une douce musique, et la vue de cette vieille femme qui avait porté sa mère dans ses bras la fit fondre en larmes :

« Embrassez-moi, » dit-elle avec douceur à Gudule, « embrassez-moi comme vous embrassiez ma mère ! »

Gudule pleurait à son tour. M. Haags intervint.

« Lia, » dit-il d'un ton de reproche, « on te recommande d'éviter les émotions.

— Cher père, celles-là font du bien...

— Viens souper, Lia, » dit Mlle Van Deering, la prenant par la main ; « puis tu te reposeras à ton aise. »

M. Haags dut encore réprimer plus d'une fois, pendant le repas, l'émotion qui s'emparait de lui en revoyant les meubles, le service, l'argenterie de famille, dont il reconnaissait les formes antiques et massives.

Lia, elle, se trouvait pour la première fois transportée sur un terrain où elle se sentît des racines. Le passé avait manqué à sa jeune vie; ce n'est pas assez des rêves, il nous faut des souvenirs, et surtout quand nous avons souffert, nous ressentons le besoin de fuir le présent qui nous pèse, l'avenir qui nous effraye, et de nous réfugier dans ces souvenirs qui reposent et rafraîchissent.

Dans l'hôtel de son père, le passé n'avait point de place. Tout était neuf; aucune tradition, aucun souvenir, ne s'attachaient ni aux murailles ni aux meubles; il n'y avait nulle part de ces objets auxquels la pensée de ceux qui ne sont plus imprime quelque chose de sacré. Ici, au contraire, elle se sentait comme baignée dans ce passé qui lui avait fait défaut, et elle éprouvait cette douceur ineffable de voir auprès d'elle quelqu'un qui lui était uni par les liens de la famille, qui avait connu et aimé sa mère, qui l'aimait elle-même parce qu'un même sang coulait dans leurs veines.

L'histoire de cette famille maternelle lui était encore inconnue; elle pénétrait vraiment dans un monde nouveau. Mais elle avait un guide dans ce voyage de découvertes : sa tante ne demandait qu'à parler de ce qui était, à elle, la meilleure partie de sa vie.

Lia soupa donc à la table massive devant laquelle s'étaient assis les membres aujourd'hui disparus d'une famille nombreuse. Une belle vieille timbale en argent ci-

selé fut placée devant elle, et on lui dit que sa mère y avait bu pendant toute son enfance. Les couverts étaient armoriés ; Mlle Van Deering expliqua à sa nièce la signification de ce blason. Les mets étaient servis dans de vieux plats d'argent et dans de la faïence ancienne d'une authenticité incontestable. Sur les murs se voyaient quelques portraits de famille : un magistrat vêtu d'hermine, nn seigneur en fraise empesée, une veille dame dont le visage était encadré d'une coiffe austère, et une jeune femme pimpante dans ses paniers et son corsage lacé d'or. Lia apprit le nom et l'histoire de ces ancêtres, et ressentit tout à coup pour eux une sorte d'affection...

Gudule s'oubliait, en servant, à regarder la nouvelle venue. Son visage ridé s'épanouit tout à coup.

« Mademoiselle, » dit-elle, se penchant vers sa maîtresse, « je savais bien qu'elle devait ressembler en quelque chose à notre Maria... Remarquez ce sourire, et la manière dont elle penche la tête quand elle écoute... »

Lia eut l'air heureux et regarda son père... C'est dans l'éclair aimant de ces yeux noirs qu'il avait, lui, parfois surpris l'expression des yeux bleus de sa femme trop tôt perdue...

M. Haags dut quitter de bonne heure la maison de sa belle-sœur. Lia avait besoin de repos, et lui-même prenait le lendemain, dès l'aube, le train qui devait le ramener à ses affaires.

Il prit congé de sa fille avec une vive tendresse, lui fit promettre une lettre quotidienne, et, ayant encore adressé à Mlle Van Deering des recommandations nombreuses et pressantes, il s'arracha, non sans peine,

à ce lieu où il laissait la meilleure part de lui-même.

Malgré le désir qu'éprouvait Lia de causer de tant de choses nouvelles pour elle, sa tante refusa avec douceur, mais non sans fermeté, de prolonger la soirée. Gudule alluma un petit candélabre d'argent à deux branches, bas et massif, et la jeune fille fut conduite dans une chambre voisine de celle de sa tante, où, parmi de vieux meubles à l'air respectable, un grand lit à colonnes, drapé de perse et recouvert de draps de fine toile, invitait au repos de la manière la plus engageante.

Lia avait été, jusqu'à ce jour, l'objet des soins empressés des nombreux domestiques de son père; mais elle n'avait pas connu les gâteries qu'on lui prodiguait maintenant. Sa tante, craignant pour elle la plus légère fatigue, voulut l'aider elle-même à se déshabiller, et il semblait que chacun de ses mouvements fût une caresse, tandis que toutes ses paroles étaient, pour ainsi dire, animées par le souvenir de la mère de Lia.

« Maria s'est agenouillée souvent sur ce prie-Dieu de chêne, ma très chère enfant... Cependant n'y prolonge pas tes prières ce soir, tu as le devoir de te soigner, de te reposer... Quelle joie j'éprouve à te voir chez moi!... Ta présence me rend quelque chose de ma pauvre jeune sœur... Comme elle t'aurait aimée!... Je ne peux retenir mes larmes, vois-tu? quand je pense qu'elle n'est plus là pour me présenter ma chère filleule... Hélas! je n'ai pu, jusqu'à ce jour, que prier pour toi! Mais ta mère avait pourvu à ton éducation, à l'éducation de ton âme surtout, quand elle recommanda de te placer dans la pieuse maison où tu as été élevée... Là tu as reçu un dépôt de

croyances que tu conserveras fidèlement, n'est-ce pas, chère fille, au milieu de la vie brillante qui t'est faite? Vois-tu, Lia? il ne faut pas que notre cœur se laisse prendre aux joies de ce monde, mais qu'il en use comme ne les possédant pas... Ce sont des choses périssables, après tout, que ce luxe, ces richesses... Et les louanges, l'admiration, ne sauraient accroître notre valeur réelle, pas plus que rassasier notre âme... Tu sais bien tout cela, n'est-ce pas, ma chère fille? »

Lia venait de reposer sa tête sur les grands oreillers bordés de vieille guipure, et son regard profond et pensif rencontra les yeux pleins de tendresse de la béguine, qui, dans sa sollicitude de parente et de chrétienne, s'efforçait de lire dans l'âme de sa nièce sans mère.

« Chère tante, » dit-elle avec douceur, « je sais, croyez-moi, ce que valent les joies dont vous parlez... Si enviables qu'elles puissent sembler à d'autres, j'en suis lasse... Et si je suis venue ici, c'est, en outre du vif désir que j'éprouvais de vous connaître, pour goûter un peu de votre paix... Ce sera une halte dans ma vie... »

Elle s'efforçait de sourire en parlant ainsi, et sa tante était trop simple, avait vécu trop à l'écart du monde pour comprendre tout de suite ce qu'il y avait de lassitude, en effet, et aussi d'amertume dans ce sourire contraint.

« Ta vie mondaine te fatigue, Lia? Il faudrait moins sortir, chère enfant. Ces veilles surexcitent le cerveau et affaiblissent la santé.

— Chère tante, vous êtes heureuse de ne rien connaître des tyrannies du monde. En refusant de sortir, en menant une existence plus retirée, je contrarierais mon père.

Qui sait? il craindrait peut-être que cette espèce de retraite n'ébranlât son crédit...

— Mais ta santé est délicate, Lia, » dit Mlle Lidwine avec inquiétude, passant doucement la main sur les tempes transparentes de sa nièce. « Je voudrais te voir des couleurs plus vives et un visage plus arrondi.

— J'étais très forte jusqu'à ces derniers temps... Depuis que j'ai été malade, je ne me remets pas comme il semble que je le devrais à mon âge... Mais ne vous tourmentez pas, chère tante, « à chaque jour suffit sa peine, » et demain est à Dieu... »

Mlle Lidwine baisa tendrement le front de sa nièce, borda les couvertures et arrangea les rideaux. Elle s'assura ensuite que la fenêtre était bien close; puis, ayant allumé la lampe de nuit, elle posa tour à tour l'éteignoir sur chacune des bougies du candélabre, et enfin sortit sans bruit de la chambre.

Pendant quelque temps encore Lia entendit dans la maison des pas assourdis à dessein; puis le silence se fit, ce silence complet et reposant, ignoré dans les quartiers même les plus tranquilles de Paris.

La lueur affaiblie de la lampe éclairait vaguement les vieux meubles et les tentures antiques. Lia devinait que chacun de ces objets avait son histoire ou son souvenir, et tout cela lui semblait plus doux à regarder que le mobilier luxueux de sa chambre parisienne. La pensée de sa mère prédominait en elle et planait sur ce qui l'entourait. Elle aimait à se dire que cette mère inconnue s'était assise dans ces bergères, avait peut-être reposé sur ce lit, avait touché ces porcelaines. En attachant ses regards sur

le miroir encadré de bois sculpté, elle y cherchait le reflet disparu du cher visage qui s'y était sans doute maintes fois réfléchi.

Mlle Lidwine croyait sa nièce endormie. Mais le sommeil n'avait pas été rendu à Lia depuis sa maladie. A demi soulevée sur ses oreillers, elle songea bientôt, comme elle l'avait fait depuis tant de nuits, à la situation nouvelle qui lui était faite dans la vie.

Si elle n'avait pu s'empêcher tout d'abord de penser à elle-même et de sentir le déchirement de son cœur, elle s'était héroïquement résignée à la perte de toute espérance d'avenir. Elle n'eût pas même voulu, dans les conditions douloureuses où elle se trouvait placée, épouser Maxime, s'il eût demandé sa main. Elle sentait trop profondément le déshonneur, — la tache qui souillait son nom lui causait trop de douleur pour qu'elle voulût partager son triste sort avec un autre, et entacher l'honneur d'une famille estimée en s'asseyant à un foyer respectable. Mais ce sacrifice, tout intime, tout personnel, n'était pas sa seule épreuve : le mépris du monde, ce mépris qu'elle avait longtemps ignoré et qui lui apparaissait maintenant en mille petits faits, en maintes rencontres, l'écrasait de tout son poids... On venait chez son père, on lui serrait la main, et cependant nul ne l'estimait comme un honnête homme. Depuis que son attention était éveillée à ce sujet, Lia avait ouvert les yeux sur des détails infiniment petits et infiniment significatifs. Beaucoup de paroles surprises jadis, mais dont alors elle n'avait pas la clef, revenaient aujourd'hui à sa mémoire dans toute la clarté de leur terrible signification. Il n'y avait pas à le nier : son

père, qu'elle aimait tant et qu'elle désirait si ardemment respecter, n'avait pu conquérir l'estime du public; il avait des envieux, des flatteurs, des parasites, mais pas un ami.

Et ce n'était pas encore tout. Ce mépris était doublement cruel à supporter, *parce qu'il était mérité!...* Lia savait maintenant que son père avait marché vers son but sans s'inquiéter des voies tortueuses qui devaient l'y mener plus promptement, sans prendre souci des ruines sur lesquelles il échafaudait sa fortune, sans se retourner jamais pour réparer les maux qu'il avait causés. Sa conscience était chargée d'un lourd fardeau... Quelle était la part légitime de ces immenses richesses? Lia pouvait-elle seulement se flatter que le point de départ n'en fût point coupable, que la source n'en fût pas empoisonnée?

Savoir son père taré dans l'opinion publique, c'était affreux pour une fille aimante et fière; mais le savoir coupable, c'était bien pis encore. Et elle était la complice involontaire de ces prévarications; c'était pour elle que son père avait amassé des richesses injustes, c'était elle qui jouissait de ce luxe coupable! Cette idée lui était insupportable et excitait dans son âme une douleur indicible. Elle eût mieux aimé mendier son pain que de s'asseoir à cette table délicatement servie, dont l'entretien coûtait une fortune; elle eût revêtu avec joie une robe de bure ou des haillons plutôt que de se voir couverte de riches étoffes; la voûte du ciel, même pendant les glaciales nuits d'hiver, lui eût paru un abri plus tranquille que ces riches lambris, que ces rideaux de soie, qui, hélas! n'étaient plus témoins que de sa douleur et de ses insomnies.



Mlle Lidwine baisa tendrement le front de sa nièce. (Page 230.)

Parfois elle sentait sa raison s'ébranler sous tant de chocs et de tourments. Elle éprouvait un ardent désir d'être pauvre, de rejeter ce luxe qui, s'attachant à sa vie, la brûlait comme une autre tunique de Nessus. Un sentiment de délicatesse infinie lui faisait souhaiter de souffrir ce qu'avaient souffert, ce qu'enduraient peut-être encore les victimes de son père... Plus d'une fois elle s'imposa des jeûnes volontaires et se leva souffrant de la faim de la table somptueuse qu'elle présidait; plus d'une fois, enfermée dans sa chambre, elle quitta sa couche moelleuse pour étendre sur le parquet ses membres délicats... Elle travaillait pour les pauvres, et portait souvent en secret le linge grossier qu'elle cousait pour eux.

En proie à de telles tortures morales, elle ne pouvait recouvrer ses forces. La vue même de son père la surexcitait péniblement. Dans ses longues nuits de fièvre, mille projets impraticables se croisaient dans son cerveau. Elle pensait à s'enfuir, à aller mendier son pain par les routes, à s'enfermer dans une solitude, à se vouer, victime volontaire, à toutes les rigueurs de la pénitence et de la pauvreté...

Cette fiévreuse agonie s'apaisa. Sa douleur ne fut pas allégée; le sentiment de délicatesse scrupuleuse qui la remplissait d'horreur pour le luxe de sa maison ne s'émoussa point; elle ne se permit pas même la triste douceur d'épancher le secret qui la tuait dans le cœur de ses uniques amies. Mais sentant sa raison sombrer dans le courant contraire qui tantôt la portait à fuir son père, tantôt la ramenait vers lui, elle chercha une direction plus haute que la sagesse humaine, là où le conseil s'é-

claire et se fortifie de l'autorité de Dieu même, et où le devoir nous est montré sans détours ni ménagements. Peut-être fût-elle morte sans le bienfait de cet épanchement préparé par la bonté de Dieu au pauvre cœur humain près de se briser sous le poids de ses maux. Sa voie lui fut montrée, et une grande paix descendit en elle au milieu de ses souffrances... Elle avait compris ce qui lui était demandé... Elle ne devait adopter aucun parti extrême, ne faire aucun éclat, ne choisir aucune retraite d'où l'enlèverait la volonté de son père... Elle accepterait, comme une expiation secrète et cruelle, de vivre au milieu de ce luxe haï, n'en prenant toutefois que ce que lui imposerait son père; elle courberait sa tête innocente sous ce mépris sanglant qu'on déguisait sous des sourires et des platitudes; elle ne reparlerait pas à M. Haags, du moins en ce moment, du terrible sujet qui l'avait fait menacer d'une malédiction, mais elle exercerait sans relâche cette influence silencieuse, patiente, infatigable, qui naît forcément d'un grand et fidèle amour. Elle garderait sa liberté... Si triste que lui semblât l'isolement du cœur, si tentant que pût être, à un moment donné, l'amour loyalement offert d'un honnête homme, elle devrait garder comme un dépôt ces richesses mal acquises, pour les verser dans le sein des pauvres le jour où elle en deviendrait la maîtresse...

Quelque rude que soit la voie, une âme ferme s'y engage sans hésiter quand elle est certaine que cette voie mène au but, et si austère que puisse être une tâche, c'est beaucoup de voir cette tâche se dégager clairement des obscurités et des incertitudes.

Mais tant de combats avaient brisé la pauvre fille, et, ainsi qu'elle l'avait dit à sa tante, elle avait éprouvé le besoin irrésistible de changer de scène, ne fût-ce que pour reprendre son équilibre. Un court séjour au béguinage, loin de sa prison brillante et de sa chaîne dorée, devait être en effet une halte dans sa vie.

XXII.

Ce ne fut qu'à l'aube que Lia ferma les yeux, et cependant la cloche matinale l'éveilla bientôt après.

Les oiseaux chantaient dans les vieux arbres; les béguines, traversant l'enclos, se pressaient vers l'église, et Lia vit passer sa tante, qui, ayant jeté un regard vers la fenêtre, lui adressa en se hâtant un signe d'amitié.

La jeune fille s'habilla promptement, but, sans s'asseoir, la tasse de chocolat que Gudule avait préparée pour elle, et se dirigea vers l'église, où les béguines, couvertes de leurs voiles blancs, avaient commencé d'une voix douce à psalmodier l'office sacré.

Le soleil matinal entrait à flots dans la nef, étendant sur les dalles de larges bandes irisées, et baignant dans sa lumière toutes ces pieuses femmes, immobiles dans leurs stalles. Lia contemplait ce spectacle avec émotion, et non sans une secrète envie. Que ne pouvait-elle, séparée du monde dont le contact la blessait, éloignée de ce luxe qui lui était devenu odieux et lui semblait un soufflet sanglant, chanter chaque jour les louanges de Dieu dans une église tranquille, entourée de compagnes pieuses et sincères, et habiter pendant le reste de sa vie une de ces vieilles et modestes demeures, tout à la prière et au soin des pauvres! Mais c'était un rêve. Il fallait jouir bien vite de ce repos, de cette halte, puis passer et reprendre son fardeau.

Lia pria avec ferveur. Quel autre refuge, quelle autre joie, quel autre appui lui restait-il, sinon la prière?

Les béguines sortirent une à une, jetant sur elle en passant un regard de surprise et d'admiration. Quelque simple que fût sa toilette, elle demeurait toujours élégante, et elle était si jolie, si touchante, et si étrange aussi avec ses cheveux noirs repoussant autour de son front, et cette mèche d'un blanc de neige rappelant le mal terrible qui avait failli prendre sa vie!

Une semaine s'écoula. Lia essayait d'oublier pour un temps le passé et l'avenir, et de se plonger tout entière dans cette vie nouvelle et paisible.

Mlle Van Deering avait pu craindre un instant qu'elle ne s'ennuyât près d'elle; mais, à sa grande surprise, Lia ne semblait jamais plus heureuse que dans le salon antique de sa tante, assise dans le fauteuil qui avait été le siège favori de sa mère.

Naturellement, on lui fit voir Bruges, et elle était trop bien douée, trop artiste pour ne pas admirer sous ses divers aspects cette ville mi-espagnole, mi-flamande, avec les canaux nombreux qui l'ont fait appeler la Venise du Nord. Elle écouta en souriant le vieux carillon tintant dans le haut et lourd beffroi, elle regarda d'un œil curieux les maisons espagnoles avec leurs pignons dentelés, et ces belles vieilles demeures gothiques dont les murailles voilées de lierre baignent dans les eaux tranquilles d'un canal ombragé d'arbres. Elle visita avec intérêt, dans le palais de justice malheureusement reconstruit, la salle restaurée où se trouve la monumentale cheminée du Franc; elle parcourut avec une respectueuse admiration

les églises gothiques, elle vénéra dans sa châsse enrichie de pierreries la relique insigne que Bruges s'honore de posséder, la goutte du sang divin pour laquelle on a élevé cette ravissante chapelle ciselée comme un merveilleux reliquaire; elle visita les musées, chercha dans les églises et les sacristies les merveilles de l'art flamand, les peintures sur bois, les triptyques naïfs, apprenant à connaître ces vieux maîtres qu'on ne comprend bien que chez eux, les Metzys, les Van Eyk, les Memling, etc. Elle jeta un regard curieux sur les tombes ciselées de Charles le Téméraire et de sa femme Marie, et s'arrêta, dans la même église, devant l'admirable statue de la Vierge Mère, due au ciseau de Michel-Ange. Mais surtout elle aima ce vieil hôpital Saint-Jean, si vénérable dans son antiquité, et où, en outre des souvenirs archéologiques et des merveilles artistiques, elle put suivre le mouvement de son cœur qui la portait à soigner et à secourir les pauvres, — cet hospice, datant de plusieurs siècles, qui garde dans ses bâtiments vastes et aérés, et dans ses ingénieuses dispositions intérieures, un plaidoyer éloquent en faveur de ce moyen âge, de ces temps anciens tant calomniés. Oui, ces temps, où les âmes furent embrasées de la passion des pauvres, étaient plus experts en charité que des récits mensongers ne voudraient nous le faire accroire aujourd'hui. Si à cette époque reculée les tempéraments robustes se passaient d'un confort qui n'était pas même dans les mœurs des riches, — si les salles dallées, ou simplement le sol de terre battue des châteaux, se revêtaient d'une jonchée de paille en guise de tapis, il serait certes absurde de chercher dans les asiles des pauvres des habitudes de

bien-être qui ne leur étaient ni familières ni même nécessaires. Ceux qui se plaisent à tracer pour la jeunesse un tableau perfide et trompeur de l'état du peuple sous l'ancien régime se sont gardés de placer en regard un exposé fidèle de la vie des grands à la même époque. Si les guerres, les famines, les maladies, ont souvent réduit les paysans et les travailleurs à une misère douloureuse, tel n'était pas leur état normal; et si leur vie était rude, laborieuse, leurs habitations et leur nourriture primitives, il faut, pour être juste, étudier, soit dans les vieilles chroniques, soit dans les ruines féodales elles-mêmes, ce que furent aux mêmes temps et la disposition grossière de ces nobles demeures et la vie qu'y menaient les favorisés du monde. Il n'y avait pas de tentures devant ces larges embrasures qui laissaient un libre accès aux coulis perfides; alors même qu'un arbre entier brûlait dans les cheminées antiques, le froid régnait en maître dans les salles et les escaliers de pierre. Les sièges étaient de bois sculpté qu'un coussin rendait à peine plus moelleux. Maîtres et serviteurs vivaient souvent côte à côte dans une salle unique, ils s'asseyaient à la même table, nulle recherche ne présidait aux repas, et les ustensiles dont on s'y servait étaient aussi primitifs que peu nombreux.

Au moyen âge, l'idée et la chose que représente le mot tout moderne de *confort* étaient également inconnues. Les tempéraments s'accommodaient d'une vie dure, comme les habitudes d'une simplicité et d'une grossièreté relatives. Nos santés, pas plus que notre délicatesse actuelle, ne pourraient supporter les conditions dans lesquelles vivaient jadis les rois.

Si tel était l'état des mœurs, il ne faudrait pas comparer un hospice d'autrefois avec nos hôpitaux modernes; il serait au moins équitable de faire la part des temps, des habitudes, des notions de science et d'hygiène. Mais à ceux qui représentent l'Hôtel-Dieu antique comme un foyer pestilentiel où les malades manquaient, même hors les temps d'épidémie, de soins éclairés, d'espace, d'air et de bien-être, on peut offrir un type de ces asiles calomniés. L'hospice Saint-Jean n'était pas une exception. Toute ville possédait un Hôtel-Dieu, tout monastère au moins une infirmerie, et ces édifices, enrichis de dons magnifiques et princiers, offraient des proportions vastes et saines. Il faut voir à l'hôpital Saint-Jean ces corridors bien aérés, dont la prévoyance méconnue des temps anciens avait revêtu les murailles de carreaux de faïence, sage précaution contre les miasmes, — et cette salle gothique, vaste comme une église (qui ne reçoit plus de malades qu'en cas d'épidémie), entre les piliers de laquelle des cloisons à double hauteur d'homme isolaient un petit nombre de lits en préservant les malades du froid sous ces voûtes largement aérées. Les calorifères n'existaient point alors, pas plus chez les riches que chez les pauvres; mais les poumons de ce temps-là ne connaissaient guère la phtisie, et l'air, circulant librement, était là un agent de guérison en rapport avec les robustes organisations de nos pères.

Lia aimait d'instinct les vieux édifices. Les religieuses l'avaient prise en affection; celles mêmes qui ne parlaient que le flamand aimaient à lui montrer les trésors de leur monastère : l'admirable châsse de sainte Ursule, peinte par Memling pendant un séjour qu'il fit, dit-on, à l'hos-

pice, pour guérir une blessure reçue sous les murs de Nancy, et les autres peintures dues au même pinceau, dont la perfection ravit autant par la naïve piété qu'on y respire que par une science étonnante et des procédés merveilleux. Elle aimait surtout à s'asseoir dans cette curieuse pharmacie où rien n'a changé depuis des siècles. Les antiques bahuts sculptés retracent la figure des religieuses distribuant les remèdes; les mêmes pots en vieux grès de Flandre et en faïence de Delft contiennent les médicaments; sur les murailles on voit suspendus d'anciens portraits de religieuses vêtues, comme le sont celles d'aujourd'hui, du blanc vêtement de l'ordre de Saint-Augustin. Rien n'a changé, en effet, dans ce costume monastique; la religieuse assise dans la pharmacie est si semblable aux images sculptées sur les bahuts et retracées sur les murailles, avec sa coiffe pittoresque ouverte comme une paire d'ailes sous un voile noir, qu'on se croirait revenu aux temps anciens, et qu'on est saisi d'admiration en constatant la puissance de vie de ces institutions, qui traversent les siècles sans être renversées ou altérées, qui répondent aux mêmes besoins à toutes les époques, et prodiguent à tous les âges, avec la même sagesse et le même amour, ces trésors de charité dont le principe est immuable et la source intarissable, puisque en Dieu même est leur inspiration et leur fin.

Donner, — donner largement de ses richesses maudites, — donner encore aux malades son temps, sa peine, ses douces paroles, ses sourires, c'était désormais, Lia le sentait bien, le seul soulagement qu'elle pût apporter à ses peines.

Les béguines pauvres reçurent leur part de ses largesses. Elle aimait à s'asseoir dans les plus humbles de leurs maisons, où une propreté toute flamande et toute monastique faisait reluire les pauvres meubles et les modestes ustensiles de ménage. Le spectacle de la paix dont on y jouissait reposait un moment son âme agitée. Elle aimait encore à se promener seule dans l'enclos, où nul bruit ne troublait ses rêveries, et, près de se rejeter dans la lutte, elle reportait un regard mélancolique sur son court passé, sur ces joies qui avaient eu un si douloureux réveil. Elle se revoyait, au sortir du couvent, faisant avec son père son premier voyage; la trace de l'enthousiasme qu'elle avait éprouvé en face des montagnes demeurait encore dans son esprit; sa mémoire lui retraçait ces cimes gigantesques, ces cônes réguliers, ces roches déchiquetées, ces sommets tantôt verdoyants, tantôt couverts d'une neige étincelante... Combien son séjour à Luchon avait été brillant, radieux! Elle y avait connu les ivresses de la fortune, elle avait goûté avec une joie naïve et confiante le plaisir d'être riche, d'avoir de jolies toilettes, de loger dans un hôtel confortable, de faire des excursions coûteuses dans les meilleures voitures, de prodiguer l'argent, tantôt pour des charités, tantôt pour des caprices... Mais quand son souvenir se reportait vers cette ville délicieuse où elle avait épuisé à peu près toute sa part de bonheur humain, elle éloignait doucement sa pensée, qui se serait trop volontiers attardée à ce qui ne pouvait plus être, — de ces préliminaires heureux d'un amour déçu.

Le voyageur qui aperçoit devant lui une route aride et pénible se retourne parfois ainsi pour jeter un regard sur

les régions fleuries qu'il a dépassées pour toujours...

Mais Lia savait que de tels retours sont dangereux, aussi ne s'y amollissait-elle point; elle regardait courageusement le présent, la tâche immédiate, et fermait volontairement les yeux sur l'avenir.

L'avenir! Bien téméraire et insensé aussi est celui qui use ses forces à l'avance dans des craintes chimériques et de vaines présomptions de ce qui sera. Lia savait que cet avenir est aux mains de Dieu, et cela lui suffisait. Dans l'effroyable bouleversement qui s'était fait en elle, elle avait perdu toute foi au bonheur humain, et avait accepté avec fermeté le devoir qui l'empêchait de chercher les joies terrestres. Tout ce qu'elle pouvait désirer, c'était un peu de paix, et si sa pensée s'échappait en rêveries, peut-être se voyait-elle devenue l'habitante de ce pieux asile, — calme comme sa tante Lidwine, chantant les louanges du Seigneur d'une voix que l'âge et les larmes auraient affaiblie, ne possédant et ne désirant rien en dehors de son béguinage.

Les lettres de son père et celles de Valérie venaient lui rappeler ce monde où elle devrait bientôt rentrer... M. Haags écrivait brièvement, bien qu'affectueusement. Mme Dervin, tout en s'occupant avec un tendre intérêt de la santé de Lia, ne pouvait manquer de parler d'elle-même, du bonheur dont elle jouissait, de l'amour de son mari et des attentions qu'il prodiguait à sa mère, des succès qui, croissant chaque jour, promettaient au nouveau ménage plus de fortune qu'il n'en avait rêvé.

La durée du séjour de Lia chez sa tante devait être d'un mois. Mlle Lidwine avait espéré que le changement d'air

et le repos amèneraient une notable amélioration dans la santé de la jeune fille. Il n'en était rien cependant. Lia n'était pas malade, mais elle demeurait languissante, comme si elle eût fléchi sous le poids d'un fardeau trop lourd. Elle souriait souvent, mais jamais un rire frais et heureux n'était venu éveiller les échos de la tranquille demeure. Alors que de longues nuits paisibles auraient dû lui rendre des forces, elle semblait le matin plus faible et plus lasse. Son teint était brillant; mais Mlle Lidwine, qui avait l'expérience des malades, n'était pas satisfaite de ces couleurs presque trop vives qui contrastaient avec la pâleur des lèvres et l'amaigrissement du visage. Parfois, quand elle prenait la main de Lia, elle la trouvait sèche et brûlante, et les fébrifuges ne semblaient point avoir d'action sur cette organisation secrètement minée.

Il y avait à l'hospice des religieuses versées dans l'art de guérir. Mlle Van Deering leur demandait d'observer sa nièce, et elles secouaient la tête, arrivant toutes au même diagnostic, qu'elles n'osaient pas clairement formuler.

Le docteur fut appelé. Il parla d'anémie profonde, et prescrivit un régime plutôt que des remèdes.

« Mais cette fièvre, » disait Mlle Lidwine avec inquiétude, « cette fièvre que rien ne combat et qui l'use...? »

Au bout de quelques jours, le médecin émit l'idée que le voisinage du canal, les humides et fraîches émanations de l'eau, étaient peut-être pour une part appréciable dans cette fièvre persistante.

Alors, quelle que fût la douleur qu'elle éprouvât d'abréger cette visite qui ne se renouvellerait peut-être jamais, la

vieille demoiselle écrivit à son beau-frère. Elle ne croyait guère à l'explication donnée par le docteur des malaises de sa nièce, mais elle se croyait tenue d'en faire part au père.

La réponse fut l'arrivée de M. Haags lui-même. Il tomba à l'improviste chez sa belle-sœur, et ayant appris par Gudule qu'elle était à l'église, ainsi que Lia, il s'y rendit aussitôt, anxieux de revoir sa fille et de constater par lui-même l'état de sa santé.

C'était la première fois qu'il voyait les béguines à l'office. Une sorte de surprise le retint un instant immobile. Il y avait réellement quelque chose d'imposant dans cette réunion de pieuses femmes, dans cette uniformité de costume, symbole de leur union fraternelle, dans le bruit harmonieux de leurs douces voix. Une impression rapide comme un éclair lui fit entrevoir une région plus haute, plus spiritualisée que celle où il concentrait le meilleur de lui-même; puis il secoua la tête, comme pour se défendre de toute influence de ce genre, et chercha sa fille des yeux.

Lia était agenouillée près d'un pilier. Un fichu de dentelle était simplement noué sur sa tête, et encadrait harmonieusement son visage amaigri. Ses joues d'un rose vif contrastaient avec la pâleur de son front; ses yeux, légèrement creusés, semblaient agrandis par un cercle de bistre, et l'éclat en était devenu fiévreux. Ses lèvres étaient closes; c'était une prière intérieure qui soulevait sa poitrine et rendait humide le regard qu'elle tenait levé vers le ciel. Ainsi absorbée, elle ne semblait plus de la terre, et son père sentit un froid glacial et inexpliqué parcourir ses membres. Il voulait l'arracher à cette con-

templation, comme s'il eût cherché à lutter contre ce qui l'entraînait loin de ce monde; mais un sentiment involontaire de respect le retint, et, pâle, la sueur au front, il attendit que sa fille tournât les yeux vers lui...

Ce ne fut point avant la fin de l'office. Lorsque les béguines eurent lentement défilé en se prosternant devant l'autel, Lia se releva à son tour et se dirigea vers la porte.

« Lia! » dit la voix émue de M. Haags.

Elle se retourna et tressaillit violemment.

« J'aurais dû t'avertir de mon » arrivée, reprit son père, inquiet de la voir tremblante et l'entraînant sous le porche. « Es-tu donc devenue si nerveuse, que ma présence inopinée t'ébranle à ce point?

— Ce n'est rien; je suis heureuse de te voir, mais je ne t'attendais pas...

— Je viens te chercher, Lia... Les lettres de ta tante ne me satisfont pas tout à fait. L'air de Bruges ne te convient pas, mon enfant... Notre maison de Saint-Germain est toute prête pour te recevoir, et Mme Harel t'attend impatiemment. »

Lia étouffa un soupir; elle avait espéré jouir pendant quelques jours encore de ce qu'elle appelait une *halte*, et la pensée de quitter sa tante, à laquelle elle s'était déjà tendrement attachée, lui causait un réel chagrin.

« Ne me laisseras-tu pas un ou deux jours pour prendre congé de mes nouvelles amies du béguinage? » demanda-t-elle en s'efforçant de sourire.

« Non, Lia, il faut que je t'emmène demain matin; mes affaires me réclament impérieusement en ce moment. »

Elle soupira.

« Tes affaires ! Ah ! père, elles t'éloignent bien souvent de moi, et sont un obstacle à beaucoup de projets !... Ne te reposeras-tu donc jamais ?

— Non, tant que je garderai un souffle de force et d'activité, Lia, » répondit-il froidement. « Travailler, c'est ma vie, j'en ai besoin comme de l'air que je respire. »

Un dernier repas les réunit à la table de la béguine. Le soir, Lia semblait toujours plus forte, soit qu'elle éprouvât un mieux réel, par suite de l'intermittence de la fièvre, soit qu'elle puisât une animation factice dans l'éclat des lumières et le plaisir de la réunion. Elle saturait sa mémoire de souvenirs, cherchant à y graver la scène qui l'entourait, la petite maison de sa tante, les vieux meubles de famille, toutes ces choses inanimées qui pour elle avaient une âme, car elles se rattachaient au passé d'une famille honorable, à ce passé sans tache où la pauvre fille cherchait à se réfugier pour échapper à l'ignominie du présent.

M. Haags, tout entier à la vague inquiétude que lui inspirait sa fille, songeait moins au court roman de sa jeunesse. Il la contraignit à se retirer à la fin du repas, et resta causer pendant quelques instants avec sa belle-sœur, non de l'affection commune qu'ils avaient eue dans le passé pour la pauvre Maria, mais de la santé ébranlée de son unique enfant.

« Il faudrait qu'elle veillât moins, mon frère ; elle a besoin de calme et d'habitudes régulières, » dit Mlle Lidwine avec une sollicitude inquiète.

« Rassurez-vous, ma sœur, nous allons nous établir à la campagne, où la vie mondaine est suspendue... D'ail-

leurs il ne saurait être question d'aucun mal caractérisé, n'est-ce pas? Vous n'avez remarqué aucun symptôme particulier?

— Non..., mais un affaiblissement général, une langueur insurmontable, et vous n'ignorez pas, Reuben, qu'un tel état prédispose aux maladies réelles... »

Ils restèrent rêveurs l'un et l'autre; puis le banquier se leva.

« Bonsoir, Lidwine, » dit-il d'un ton dont la gravité cachait une certaine émotion. « Merci de ce que vous avez fait pour ma fille... Puis-je espérer que vous lui rendrez sa visite?

— Mon frère, vous êtes bien bon; mais nous sommes sédentaires par vocation et par état...

— Cependant, si... si Lia avait besoin de vous?...

— Alors j'accourrais près d'elle, » dit vivement Mlle Lidwine.

Elle se leva à son tour, alluma une bougie et tendit la main à M. Haags.

« Bonsoir, mon frère, » dit-elle d'une voix profondément émue. « Je suis heureuse de vous avoir reçu sous ce toit, et la pauvre Maria eût été bien joyeuse de nous voir réunis... »

Il lui serra la main, et la quitta sans pouvoir ajouter une parole.

Mlle Lidwine se dirigea vers sa chambre; puis, au moment d'y entrer, elle hésita, et enfin elle poussa doucement la porte de sa nièce.

« Vous pouvez entrer, chère tante Lidwine, je ne dors pas, » dit la voix douce de la jeune fille.

Mlle Van Deering posa la bougie sur la table, et s'approcha du lit où la jeune fille, à demi soulevée sur ses oreillers, lui tendait la main.

« Il faut te reposer, chère fille ; tu dois te lever demain de grand matin...

— Je ne peux pas dormir... Asseyez-vous un moment près de moi, chère tante ; laissez-moi vous dire quel souvenir je garderai de ces jours tranquilles...

— Trop tranquilles peut-être, Lia. Notre existence doit sembler terne à une jeune fille accoutumée, comme tu l'es, au luxe et aux plaisirs. »

Lia secoua doucement la tête.

« J'ai connu chez vous un bien qui m'avait toujours manqué, chère tante.

— Et lequel, enfant ?

— La famille, » répondit-elle, portant la main de sa tante à ses lèvres, « une famille dont le passé puisse être l'objet d'un culte pieux, et qui, dans le présent, vous garde une affection en laquelle le cœur se repose. »

Elle resta un instant rêveuse, puis reprit :

« Je crois que mon bonheur eût été de naître, de vivre et de mourir dans cette maison que vous m'avez décrite, où vous et ma mère avez passé vos meilleurs jours, et que vos ancêtres avaient remplie de souvenirs... Je suis seule avec mon père... Je sens peser sur nous la malédiction de sa race : nous n'avons point de patrie, point de racines, point de famille, puisque je vis loin de vous... Chère tante, c'est comme si une plante devait se passer de terre, d'eau et de soleil...

— Lia, mon enfant!... Tu es heureuse cependant? Ton père te chérit?...

— Oh! oui, il m'aime; mais le bonheur existe-t-il ici-bas?

— Non, sans doute; cependant Dieu accorde des consolations et des joies à notre faiblesse... Tu connaîtras ce qui existe en ce monde du bonheur humain, Lia; tu auras un mari, des enfants...

— Jamais! » dit-elle d'un ton impétueux, bien que sa voix restât douce et basse.

Mlle Lidwine demeura frappée de surprise. Mais déjà Lia avait repris avec plus de calme :

« J'ai peu de foi au bonheur, ma tante, et j'ai une tâche à remplir près de mon père. Si Dieu daignait se servir de moi pour l'amener à notre religion!... »

Mlle Van Deering tressaillit.

« Quoi! as-tu quelque espoir, Lia?

— Aucun espoir humain... Mais Dieu a bien des manières d'appeler à lui l'âme qui lutte, et d'éclairer celle qui est dans les ténèbres... »

Son regard, vaguement fixé devant elle, semblait entrevoir quelque événement mystérieux. La béguine se sentit saisie d'un respect involontaire.

« Comme ta mère aurait été fière de toi! » dit-elle d'une voix tremblante et les larmes aux yeux. « Mais, mon enfant, il ne faudrait pas vouer légèrement à un sacrifice que Dieu n'exige peut-être pas une vie sur laquelle il peut avoir d'autres desseins... Tu dois envisager l'avenir avec calme, et aussi avec confiance... Et repose-toi maintenant; que ta dernière nuit sous ce toit soit paisible...

— Je voudrais rester près de vous, chère tante Lidwine,

et, la tête couverte de votre voile blanc, psalmodier chaque jour l'office dans une de vos stalles... »

Mlle Lidwine sourit sans répondre en baisant tendrement le front de sa nièce. Comme elle allait quitter la chambre, la voix douce de Lia l'appela de nouveau.

« Chère tante, il faut me faire une promesse...

— Et laquelle, ma chère fille ?

— Si je devenais plus malade, et que... (ne vous affligez pas, bonne tante, cela n'arrivera que si Dieu le veut...), si je tombais très malade et que ma vie fût menacée, viendriez-vous auprès de moi ?

— Dieu te bénisse, enfant ! » s'écria la béguine en tressaillant. « Pourquoi parler de ces choses ? C'est toi qui me fermeras les yeux.

— Viendriez-vous ? » reprit Lia, insistant avec douceur.

« Oui, mais que ton bon ange éloigne de ta couche ces idées funèbres... Et maintenant dors en paix, chère fille... »

Quand Mlle Lidwine rentra dans sa chambre, elle tremblait si fort, que la bougie vacillait dans sa main. Elle se laissa tomber sur son prie-Dieu, et bien des heures s'écoulèrent avant qu'elle songeât à goûter un court repos.

Le lendemain, comme elle prenait congé de ses hôtes, non sans verser des larmes amères, elle s'approcha de M. Haags et le tira à l'écart.

« J'ai pensé toute la nuit à notre chère Lia, » dit-elle à voix basse. « Je n'ai guère l'expérience du monde, et ma jeunesse n'a pas ressemblé à celle de beaucoup d'autres jeunes filles ; mais il m'est venu une idée : Lia n'a-t-elle pas eu un chagrin d'amour ? »

O chère tante Lidwine! vous avez deviné juste; mais elle est trop vaillante pour mourir de cette blessure, et dans votre solitude vous n'avez jamais ouï parler de ce qui la tue...

M. Haags tressaillit, rapprocha rapidement les dates dans sa pensée, puis secoua la tête :

« Peut-être, il y a de cela de longs mois déjà; mais, en admettant que le fait existe, elle avait recouvré toute sa gaieté bien avant d'être tombée malade. »

Il fit monter sa fille en voiture. A ce moment, la cloche sonnait lentement, et, demi-ému, demi-sceptique, il se pencha une dernière fois vers sa belle-sœur :

« S'il y a un Dieu et qu'il s'occupe de nous, Lidwine, vous devez être puissante auprès de lui, car vous avez une âme aimante et douce... N'oubliez pas ma fille... »

La voiture s'ébranla, Lia jeta un dernier regard sur le paisible enclos où sa tante et Gudule restaient tout en pleurs, puis elle s'enfonça dans le coin de la voiture avec un soupir...

La halte était terminée, il fallait reprendre sa tâche...

XXIII.

Le moment d'inquiétude qu'avait éprouvé M. Haags n'avait pas été de longue durée. Les hommes n'ont pas l'œil pénétrant et observateur d'une femme. La mère de Lia eût vu, elle, que la lampe brûlait toute la nuit dans la chambre de la jeune fille, et que chaque conversation un peu longue, chaque promenade, même limitée, chaque effort de gaieté, étaient suivis d'une prostration effrayante.

Lia ne se plaignait pas. Son père l'embrassait le matin, alors que la petite fièvre lente qui la tourmentait chaque nuit laissait encore à son teint un éclat trompeur. Le soir, quand il rentrait pour le repas, elle l'accueillait par un sourire, le questionnait avec un intérêt qui semblait de bon aloi, lui parlait de ses promenades et de ses lectures, et le soin avec lequel elle s'habillait pour lui plaire déguisait ou atténuait les ravages d'ailleurs presque insensibles du mal.

Mme Harel ne voyait pas plus clair. Accoutumée à respecter les fantaisies de la jeune héritière, elle attribuait à un défaut d'énergie les longs repos que prenait Lia, ses siestes au milieu du jour; elle qualifiait de caprice le besoin de solitude que manifestait la jeune fille, et d'engouement l'habitude qu'elle avait prise de travailler exclusivement pour les pauvres.

« Mon été se passe, en somme, assez agréablement, »

disait-elle en confidence à ses amis. « Mlle Haags sort peu, se dorlote, aime à rester seule ou à passer des heures interminables chez les bonnes sœurs de Saint-Germain. Pendant ce temps, je suis libre; je lis, je me promène, les voitures sont à ma disposition, et je ne vois cette fantasque personne que juste assez pour maintenir avec elle les rapports les plus corrects. »

Lia elle-même s'apercevait à peine de son affaiblissement. Elle ne souffrait pas; de légères palpitations quand elle avait marché, quelques étouffements et une douleur très supportable au côté, un manque d'appétit qui n'allait du reste pas jusqu'au dégoût : c'étaient là des malaises plutôt que des maux. La seule chose qui lui fût vraiment cruelle, c'était l'insomnie. A peine le silence se faisait-il dans la maison, qu'elle devenait la proie d'une agitation nerveuse qui ne cédait à aucun calmant. Cette agitation prenait des formes diverses et bizarres, tantôt se traduisant par une indicible horreur des ténèbres, tantôt par le besoin de marcher sans relâche dans la chambre. Quelquefois la fièvre amenait des hallucinations, parmi lesquelles l'image de la pauvre vieille Mlle Leslay tenait une grande place, qu'elle fût plaintive ou menaçante. D'autres fois, c'était le casino de Luchon avec le bruit de l'orchestre, ou l'allée d'Étigny avec son mouvement élégant, ou la petite auberge du Lis avec l'orage grondant dans les montagnes. Une idée fixe dominait ces jeux d'une imagination en délire : dans ses rêves fiévreux, pas plus que dans le cours de ses journées bien remplies, Lia ne pouvait oublier cette pensée épouvantable que son père était un malhonnête homme, et que sa fortune

était mal acquise. Cette pensée constante et cruelle, jointe à la tension d'une conscience délicate jusqu'au scrupule, qui, enchaînée dans le luxe, ressentait l'horreur même du superflu et s'appliquait à n'user de cette fortune que dans la stricte mesure nécessaire, tout cela contribuait à ramener et à entretenir cetté petite fièvre perfide qui ne signalait sa présence que par un battement plus rapide de l'artère et une tache brillante sur les joues, mais qui desséchait au dedans la source même de la vie.

Trompé par la quiétude apparente ou réelle de sa fille, M. Haags n'amenait pas fréquemment le docteur. Lia, de crainte d'affliger son père, atténuait les progrès de sa faiblesse. Elle prenait des toniques, et l'on comptait sur le temps, qui devait augmenter ses forces...

Et chaque jour, le cercle de ses promenades devenait plus restreint... Chaque semaine, la femme de chambre rétrécissait ses corsages en secouant la tête...

Le 8 septembre, Lia eut dix-huit ans. Son père, tout radieux, lui apporta un écrin contenant un très riche bracelet. Elle s'efforça de sourire, quoique ce coûteux présent l'affligeât. M. Haags voulut l'essayer lui-même, et prit la main de sa fille.

« Où sont donc tes bagues, Lia? » dit-il tout à coup.

« Elles me gênaient... Pourquoi les porterais-je, surtout à la campagne? » répliqua-t-elle en rougissant.

« C'est un caprice, Lia; n'étais-tu pas folle de bijoux?

— Oui, autrefois...

— Autrefois!... C'est tout simplement absurde. Moi, j'aime à voir des bagues à tes doigts... Sais-tu, Lia, que

tu affectes une simplicité qui me déplaît vraiment? Ton séjour au béguinage t'a sans doute inspiré des velléités de renoncement aux vanités du monde; mais je les aime, moi, ces vanités, et je ne te laisserai t'engager dans aucune voie bizarre ou mystique, entends-tu? »

Il parlait d'un ton demi-plaisant, demi-fâché, tout en attachant le bracelet au poignet de sa fille.

« Ce bracelet est trop large, » dit Mme Harel, qui s'était rapprochée.

« Cependant le joaillier connaît bien ton poignet, Lia... Cette erreur est impardonnable de sa part... Peut-être as-tu maigri... Oui, tu as maigri, mon enfant... Tu vas bien mieux cependant?

— Oh! je ne suis pas malade.

— Malade! Non, sans doute! Peut-être un voyage te ferait-il du bien; qu'en penses-tu?

— J'aime mieux rester ici, du moins en ce moment.

— Comme il te plaira. L'air est bon d'ailleurs, et le repos te vaut peut-être mieux, après tout. »

Quelques minutes après, ils étaient réunis dans la salle à manger. M. Haags portait à sa bouche une cuillerée de potage, lorsqu'il s'arrêta brusquement :

« Lia, je t'avais demandé de reprendre tes bagues. Je te prie encore une fois, et cela très sérieusement, de ne pas jouer à la béguine. »

Lia se tourna vers le domestique qui la servait :

« Voulez-vous prier Emma de m'apporter mon petit coffret de jade? » dit-elle à voix basse.

La femme de chambre obéit à l'ordre donné, et Lia choisit quelques bagues dans le mignon coffret. Mais au

bout d'un instant elle se tourna tranquillement vers son père :

« Elles ne tiennent plus à mes doigts, père, » dit-elle avec douceur.

Elle secouait la main, et, en effet, les bagues glissèrent sur la table.

M. Haags ne répondit pas un seul mot. Il voulut de nouveau prendre sa cuiller, mais quelque chose l'avait frappé au cœur, et, sur un signe, le domestique emporta son assiette.

« Et les nouvelles de Paris? » demanda Mme Harel, que ce petit incident n'avait pas émue. « Avez-vous rencontré aujourd'hui des personnes de connaissance?

— Oui, j'ai vu à la gare Vaudreuil, l'agent de change, qui marie son fils...

— Ce petit jeune homme blond et presque chauve?

— Justement. Il épouse, moyennant une place de chef de bureau et une dot assez ronde, l'affreux laideron que son ministre a le malheur d'avoir pour fille. Il est vrai que... Mais qu'as-tu, Lia? Est-ce que tu es enrhumée?

— Non... oui... peut-être un peu, » répondit-elle, essayant d'étouffer dans son mouchoir une petite toux sèche et persistante.

« Je crains que cette toux, purement nerveuse, ne devienne un tic, ma chère enfant, » dit Mme Harel, secouant la tête. « Ce n'est certes pas un rhume, ni une affection des bronches. N'y aurait-il pas là, pardonnez-moi de le dire, un peu de... manie?... Essayez donc de vous empêcher de tousser.

— Je crois que cela me serait impossible; d'ailleurs il n'y a pas longtemps que je tousse ainsi, et cette petite gêne disparaîtra comme elle est venue. »

Comment la croire malade avec ces yeux brillants, et surtout avec ce teint vermeil? M. Haags ne pensa plus à cette toux jusqu'au moment où, une heure plus tard, traversant le vestibule, il rencontra Emma, la femme de chambre de sa fille, qui l'aborda d'un air agité.

« Que Monsieur me pardonne, si je l'importune, mais j'aurais un mot à lui dire...

— Que désirez-vous?

— Monsieur connaît mon attachement pour mademoiselle... J'ai servi dans plusieurs maisons, mais jamais je n'ai rencontré une personne si douce, » dit la femme de chambre, dont la voix s'altéra tout à coup.

« Eh bien, qu'y a-t-il? Est-il survenu un dissentiment entre ma fille et vous?

— Oh! non, Monsieur! Mademoiselle ne sait pas ce que c'est d'adresser un reproche à quelqu'un... Je crains de faire de la peine à Monsieur... et cependant c'est mon devoir de lui parler...

— Mais venez donc au fait! » s'écria M. Haags avec impatience. « Je n'ai pas la longanimité de votre maîtresse, et je ne saurais écouter longtemps vos bavardages. »

Emma s'essuya les yeux.

« Eh bien... Monsieur ne s'aperçoit-il pas que mademoiselle maigrit?

— Oui, mais elle n'est pas malade. Après?

— Depuis que mademoiselle est revenue de Belgique,

il ne se passe pas de semaine que je ne rétrécisse ses robes... Et Monsieur l'a-t-il entendue tousser? »

C'est quelque chose de terrible, quand on commence à éprouver des craintes pour une santé précieuse, d'entendre formuler par un autre ces craintes que l'on croyait étouffer en gardant le silence. M. Haags sentit la sueur perler sur ses tempes.

« Elle a une toux nerveuse; je verrai le docteur, mais ce n'est rien... Vous êtes attachée à votre maîtresse, Emma; c'est bien, je m'en souviendrai. »

Il voulait passer outre, mais elle l'arrêta.

« Ce n'est pas tout, Monsieur... Je crains que la toux de mademoiselle ne soit plus mauvaise qu'on ne le croit... Ses mouchoirs sont souvent tachés de sang... »

M. Haags chancela, et resta un instant comme écrasé sous cette révélation inattendue. Il essaya deux fois de parler sans qu'aucun son s'échappât de ses lèvres.

« Vous vous trompez, ce n'est pas possible, » balbutia-t-il enfin d'une voix rauque.

— Hélas! Monsieur, comment me tromperais-je quand je tiens dans ma main le mouchoir que j'ai trouvé sous l'oreiller de mademoiselle!

— Donnez! »

Il lui arracha presque violemment le petit carré de batiste, et, haletant d'effroi, le déplia à la lueur de la grande lanterne qui éclairait le vestibule.

Le doute n'était pas possible : c'étaient bien des taches de sang qui maculaient le léger tissu.

Il tint un instant son regard attaché sur le mouchoir, — un regard dans lequel se lisait un désespoir ef-

frayant, — puis il se tourna vers la femme de chambre :

« Merci, Emma, » dit-il avec effort. « J'espère qu'il est temps encore... Ne parlez à personne de ce que vous venez de me dire, et surtout n'alarmez pas ma fille...

— Oh ! non, Monsieur !... »

Elle s'éloigna la main sur ses yeux, et lui demeura un instant indécis, se demandant s'il irait trouver Mme Harel, ou s'il entrerait chez sa fille. Ce fut à ce dernier parti qu'il s'arrêta.

Il poussa la porte avec précaution. Mais Lia ne dormait pas; sa lampe était allumée, et elle lisait dans un livre de piété.

« Pas encore endormie, Lia? » dit-il avec un sourire qui lui coûta un effort effrayant.

« Non, père, je ne m'endors que tard.

— La lecture t'agite peut-être ?

— Elle me calme, au contraire.

— Est-ce que c'est... ton rhume qui t'empêche de dormir ?

— Peut-être un peu.

— Depuis quand tousses-tu, Lia?

— Depuis un mois à peu près.

— C'est trop, mon enfant; il ne faut jamais garder un rhume si longtemps... C'est cela qui te fait maigrir... Et même... je suis sûr que tu as les bronches irritées... Quand on tousse ainsi longtemps, on crache presque toujours un peu de sang... Ce n'est pas dangereux, entends-tu ? Mais cela fatigue... Cela t'est-il arrivé? »

Comme il tremblait en faisant cette question, qu'il s'efforçait cependant de formuler d'un ton dégagé !

« Oui, père, » répondit-elle simplement, « après les accès de toux, il m'est en effet arrivé de cracher du sang. »

C'en était fait, le doute n'était plus possible; ces mots étaient comme un arrêt de mort pour le malheureux père. Il contracta de nouveau son visage pour essayer de sourire.

« Je le savais bien... Ce n'est rien, mais il faut te soigner... A demain, Lia; embrasse-moi, mon enfant... »

Le voile était tombé. Il tressaillit au contact brûlant des lèvres enfiévrées de sa fille, et remarqua pour la première fois que ses brillantes couleurs n'étaient que des plaques rouges sur ses pommettes devenues saillantes.

« Bonsoir, Lia, » répéta-t-il d'une voix qui faiblissait. « N'est-il rien que tu désires, mon enfant?

Elle le regarda, sourit et rougit.

« On peut tout demander un jour de naissance, n'est-ce pas, père?

— Oui, tout.

— Même une grosse somme d'argent?

— Qu'en veux-tu faire?

— Placer chez les Sœurs deux pauvres petites orphelines.

— Combien te faut-il?

— Mille francs suffiraient pour qu'on les élevât jusqu'à dix-huit ans.

— Quel âge ont ces enfants?

— Neuf, et onze ans.

— Les Sœurs ne savent pas calculer; la somme dont tu parles est absolument insuffisante.

— Leur charité fait le reste; elles comptent sur l'aide de Dieu et les aumônes des personnes généreuses.

— Je te remettrai demain deux mille francs. Est-ce tout?

— Cher père, je voudrais donner beaucoup, faire beaucoup de bien. M'ouvriras-tu de larges crédits?

— Tout ce que tu voudras, Lia... Et s'il est un Être qui récompense les bonnes œuvres, puisse-t-il te donner la santé en échange! »

Sa voix tremblait en prononçant ces mots, et il sortit précipitamment, tandis que sa fille reprenait sa lecture à ce passage de l'Évangile qui recommande d'employer les richesses injustes à nous faire des amis qui nous reçoivent dans les demeures éternelles.

XXIV.

« L'automne s'annonce froid, l'air de la campagne devient humide... N'attendez pas que l'hiver transforme en un mal chronique une affection très guérissable, et emmenez Mlle Haags dans le Midi. »

Telle fut la conclusion de la consultation qui venait d'avoir lieu dans le petit salon de Lia, et à laquelle avaient pris part les sommités de la science.

Rien, dans le ton des docteurs, n'avait été de nature à effrayer la jeune fille. Ils l'avaient auscultée l'un après l'autre, et avaient tous conclu à une légère affection des bronches. Les questions mêmes qui eussent paru inquiétantes avaient été formulées d'un air presque insouciant. Parmi ces questions, il en était une qui avait fait tressaillir M. Haags : on lui avait demandé à quelle maladie et à quel âge avait succombé sa femme. Hélas! elle avait vingt-deux ans, et sa poitrine s'était prise à la suite d'une maladie de langueur.

Toutefois les docteurs n'avaient pas paru attacher une grande importance à cette réponse, et ils avaient simplement répété que l'air du Midi remettrait la jeune fille.

Le Midi! Ce mot ne devrait évoquer que l'image riante d'un climat sans hiver, d'un air que le soleil ne cesse guère d'échauffer, d'un site embelli par une flore admirable... Mais lorsqu'il est prononcé dans une chambre de

malade, ce n'est plus la parole magique qui parle d'un printemps éternel ; c'est un glas funèbre qui rappelle, dans ses échos mystérieux, qu'il est des maux inguérissables, que des pléiades de malades, de jeunes filles surtout, vont chaque année demander la santé à des émanations trop souvent impuissantes, que ces fleurs qui ne connaissent point d'hiver ont couvert des cercueils par centaines...

Lia ne songea point à tout cela ; mais son père s'en alla à la suite des docteurs, la douleur dans l'âme, redoutant la vérité, et cherchant le courage de poser la terrible question qui détruirait peut-être les faibles espérances auxquelles il se cramponnait avec force.

Un lunch avait été préparé pour les médecins. Rien n'était plus riant que cette salle à manger toute tapissée de faïences aux tons gais, et largement ouverte sur le jardin. La villa n'était plus digne de la fortune princière de M. Haags, qui cherchait à acquérir un château ; mais les proportions en étaient vastes et la situation délicieuse. L'œil parcourait, au dehors, des pelouses veloutées dont les ondulations se perdaient au milieu de massifs d'arbustes et de fleurs rares, et au delà desquelles on voyait s'étendre les pentes qui descendent vers la Seine. Le feuillage rougissant des arbres, les nuances vives des fleurs, le ton doux du ciel, la limpidité de l'eau qui réfléchissait chaque îlot de verdure, tout cela évoquait des idées riantes et calmes avec lesquelles cadrait la simplicité apparente de la villa. Mais quel confort dans cette simplicité, et que d'argent avait été consacré à élever et à meubler cette demeure, et même à lui donner son faux air rustique !

Les médecins goûtèrent en hâte au petit repas qui leur

avait été préparé. Ils affectaient la gaieté et complimentèrent le banquier sur la qualité exquise de ses vins, le goût artistique de sa vaisselle peinte dans le genre campagnard par un artiste célèbre, et enfin sur cette maison toute gracieuse qui semblait un vrai paradis.

Il étouffa un soupir, car tout était pour lui sans charmes depuis que l'inquiétude avait pénétré dans son cœur. Comme il reconduisait les docteurs, il arrêta l'un d'eux, son propre médecin :

« Mon ami, ma fille n'est-elle pas bien malade?

— Mais non, mais non! Est-ce qu'il y a de vrais maux à son âge? Vous nous la ramènerez de Pau plus forte que jamais.

— Je... je voudrais savoir... »

Il ne put achever, et le docteur lui serra précipitamment la main.

« Vos chevaux s'impatientent, et nous ne devons pas manquer le train... Au revoir, et partez la semaine prochaine! »

Oui, il fallait se hâter. Le lendemain ils étaient de retour à Paris; M. Haags, arrangeant ses affaires en vue d'une absence de plusieurs semaines, ou plutôt de plusieurs mois (car il ne comptait quitter sa fille que le moins possible, et ne revenir à Paris qu'accidentellement); Lia, profitant des dernières journées un peu chaudes pour prendre congé, non de ses amis, — elle n'en avait pas, à l'exception des Leslay, qu'il lui fût pénible de quitter, — mais de ses pauvres et des religieuses qui avaient été ses guides dans la voie de la charité.

Dès son retour, elle s'était fait conduire chez Valérie.

On l'avait reçue dans l'atelier, où, comme l'avait dit la jeune femme, la famille se réunissait de préférence. C'était une pièce assez vaste pour que, en effet, la table à ouvrage, le petit bureau et le piano de la jeune femme trouvassent leur place parmi les toiles, les plâtres, les tapisseries, les panoplies et les objets de toute sorte collectionnés par Antoine. Mme Leslay s'y trouvait aussi en ce moment; son gendre assurait que quelque chose lui manquait lorsqu'il ne la voyait point assise auprès de sa fille. Elle tricotait de petits chaussons sur lesquels Valérie jetait de temps à autre un regard furtif et heureux.

L'apparition de Lia fut d'abord saluée d'un cri de joie. Antoine, qui peignait une armure ciselée aux tons bleuâtres se détachant sur une tapisserie de Flandre, s'avança vivement, s'excusant avec un sourire de sa tenue d'atelier, et Valérie fit asseoir son amie sur un petit siège bas et commode. Mais presque aussitôt ils furent tous frappés du changement qui s'était produit chez elle, et ne purent trouver d'abord de paroles qui n'exprimassent point l'inquiétude.

Mme Leslay se remit la première.

« Voici un mois que nous ne vous avions vue, chère enfant... Revenez-vous définitivement à Paris?

— Non; je pars pour le Midi, où l'on m'envoie passer l'hiver. »

Ce mot résonna d'une manière sinistre aux oreilles de Mme Leslay et de sa fille.

« C'est un voyage d'agrément, Lia? » dit cette dernière, s'efforçant de cacher son inquiétude.

« Pas tout à fait... Je ne suis pas guérie, malgré mes

belles couleurs, et je tousse toujours un peu... Mon père voulait partir tout de suite; j'ai obtenu une semaine de sursis, et je viens vous demander une faveur, » ajouta-t-elle, se tournant vers Antoine.

« A moi? Je suis tout à votre service.

— Voulez-vous faire mon portrait? »

Il y avait dans ces paroles, très simples en elles-mêmes, quelque chose qui émut péniblement les deux femmes.

« Ce serait pour moi un honneur que je saurais apprécier, croyez-le, » répondit le peintre surpris; « mais d'autres pinceaux en seraient certainement moins indignes que le mien. »

Lia secoua la tête.

« J'ai vu de vous des portraits charmants, et je souhaiterais tout particulièrement que le mari de ma chère Valérie voulût bien reproduire mon visage... C'est une surprise que je veux faire à mon père... Je puis vous donner cinq ou six séances, et pendant mon absence vous achèveriez le portrait. Cela peut-il suffire?

— Cinq ou six séances, c'est bien peu... Peut-être saisirai-je d'un coup l'expression de votre physionomie, peut-être ne le pourrai-je pas tout d'abord. Pourquoi n'attendrions-nous pas votre retour? »

Il regretta ces dernières paroles en voyant le visage de la jeune fille devenir grave, presque solennel.

« Je voudrais qu'on me peignît maintenant, » dit-elle avec douceur. « Mon père n'a pas de portrait ressemblant de moi, bien qu'il ait souvent songé à en faire... Il vaut mieux que ce soit maintenant; je ne suis pas encore trop changée. »

Antoine ne put d'abord répondre.

« Vous auriez retrouvé vos forces et votre embonpoint l'année prochaine, » dit-il enfin, feignant de n'avoir pas compris ses dernières paroles.

« L'année prochaine! C'est bien loin. Qui peut répondre de ce qu'il sera dans quelques mois? »

Elle dit ces mots en souriant, mais on y devinait de la mélancolie ou une sorte de pressentiment.

« Pouvez-vous commencer aujourd'hui? Le temps presse, et je suis impatiente comme une enfant gâtée, » reprit-elle d'un ton plus gai. « Mes cheveux sont encore courts, mais ce sera une originalité de plus...

— Ne serez-vous pas fatiguée de poser?

— Non; Valérie me parlera de ses joies, de ses projets, de ses espérances, et ma figure reflétera son bonheur... »

Les préparatifs furent faits immédiatement, et bientôt Antoine commença son esquisse.

La séance dura une heure, pendant laquelle Lia causa gaiement. Elle prit surtout plaisir à retracer à ses amis la tranquillité du béguinage.

« Savez-vous, Lia, que vous êtes changée? » dit Valérie, la regardant d'un air pensif. « Si j'ai toujours trouvé votre cœur aussi bon, je vous ai connu des goûts bien différents.

— Et à Luchon je ne pensais pas à finir mes jours sous la coiffe d'une béguine, n'est-ce pas? » répliqua Lia en souriant.

Les jours suivants, elle revint exactement, et, soit qu'un arrêt se produisît dans sa maladie, soit qu'elle fît un effort de volonté, elle déclara supporter sans fatigue les séances du portrait.

L'ébauche prit rapidement de la vie. Antoine avait saisi du premier jet, et avec un rare bonheur, ce type original, cette physionomie tendre et pensive, ce regard étrangement profond.

Mme Leslay et sa fille, n'entendant plus Lia parler de sa santé, crurent qu'elle ne se tourmentait point de son état.

Mais le jour où elle prit congé de ses amis, après avoir remercié chaleureusement Antoine, elle désigna le portrait.

« Si je reviens, » dit-elle, « je vous aiderai à l'achever en vous donnant autant d'heures que vous en demanderez... Si je ne revenais pas, vous le remettriez à mon père, qui éprouverait une réelle consolation à posséder cette image. »

Valérie et sa mère tressaillirent.

« Comment pouvez-vous parler ainsi? » s'écria Mme Leslay d'une voix altérée. « C'est mal, mon enfant! Ne savez-vous pas que la confiance et la gaieté sont les meilleures conditions de guérison ? »

Lia attacha sur elle un regard plein de douceur, et lui prit les deux mains :

« Chère Madame, je sens bien que mes forces s'usent, et que cette toux me déchire... Je puis guérir, car je suis jeune, et d'ailleurs Dieu est le maître... Mais n'est-il pas plus digne d'une chrétienne de regarder en face et avec calme la possibilité de la mort?

— Lia, ne prononcez pas ce mot! » s'écria Valérie, fondant en larmes.

Lia l'embrassa tendrement :

« Je veux bien vivre pour mon père, » dit-elle avec la

même douceur ; « mais, croyez-moi, le monde ne vaut pas qu'on le regrette... Ne vous affligez pas, ma chérie... Je ne vous dis pas un adieu éternel... Si nous ne nous revoyons pas de ce côté de la tombe, il est un lieu où nous nous retrouverons dans la paix... Et maintenant, écoutez-moi... Vous avez été ma meilleure, ma seule amie; j'ai goûté près de vous plus de vraies jouissances que dans le tourbillon où j'ai vécu... Je vous aime comme une sœur, et je chéris à l'avance votre petit enfant. Mais si je ne vis pas assez pour le connaître, je veux lui donner un souvenir. Mon père m'y a autorisée; il me laisse faire tout ce que je désire, il est bien bon... »

Elle ouvrit un petit paquet qu'elle avait apporté, et Valérie, au milieu des pleurs qui voilaient son regard, aperçut une de ces parures splendides que Lia avait jadis portées, parce que sa mère n'était pas là pour lui dire que de tels bijoux ne sont pas destinés aux jeunes filles. Une rivière, un médaillon et un bracelet de diamants étincelaient de mille feux sur le velours noir de l'écrin.

« Si vous avez une fille, vous mettrez ces bijoux dans sa corbeille; si c'est un fils, il les offrira un jour à sa fiancée... »

Et comme Antoine et Valérie voulaient protester :

« Oh ! ne me refusez pas, » dit-elle d'un ton suppliant, « il ne faut pas me faire de peine ! »

Ce mot était douloureux sur ses lèvres pâlies. Elle semblait assez malade, en effet, pour qu'on cédât à tous ses désirs et qu'on accomplît tous ses vœux.

Elle prit congé de ses amies avec tendresse, en sou-

riant, en répétant : « Au revoir ! » Elles retinrent leurs larmes jusqu'au moment où la porte se fut refermée, et pleurèrent alors dans les bras l'une de l'autre sur cette jeune et belle créature que la maladie atteignait au milieu de l'existence la plus brillante, et qui, objet de l'envie du vulgaire, s'en allait si loin, peut-être pour mourir...

Lia s'éloignait dans sa voiture élégante, qu'enlevaient des bêtes de sang ; les passants la regardaient avec admiration, s'extasiant sur sa beauté et le luxe de son équipage... Antoine, qui l'avait accompagnée jusqu'à la voiture, rentra dans l'atelier, et, profondément ému, attira sa femme sur sa poitrine...

Qui eût cru, parmi ceux qui voyaient à Luchon la riche fille du banquier et sa compagne salariée, que celle-ci serait la plus heureuse?...

Ce même jour, M. Haags s'était un instant arrêté sur les degrés de la Bourse, lorsque son nom fut prononcé à quelques pas de lui.

« Haags ? Ne savez-vous pas que sa fille est perdue?... C'est une phtisie galopante.

— Quoi ! cette belle fille que j'ai vue si pleine de vie l'hiver dernier? En êtes-vous sûr ?

— Elle a été atteinte d'un de ces états de langueur qui prédisposent à toutes les maladies. La poitrine s'est prise. X***, son médecin, n'en convient pas, naturellement, mais il le laisse entendre... Je voudrais savoir si Haags est homme à se relever de cette perte...

— Il est encore assez jeune pour se remarier et se créer une autre famille...

— Hum ! il a terriblement vieilli ces temps derniers...

Et que dites-vous de la hausse inattendue du Crédit mobilier?... »

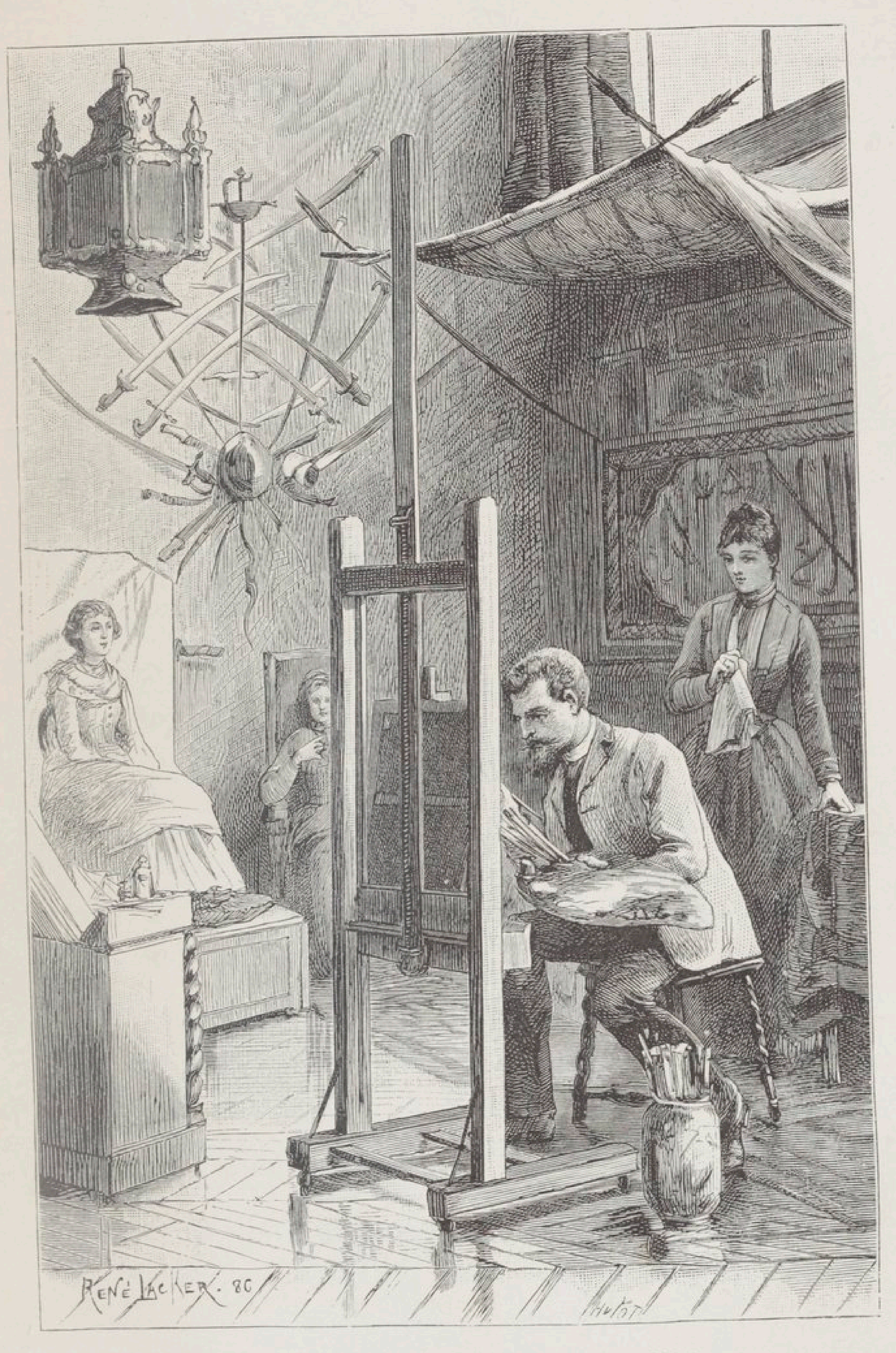
M. Haags s'éloigna lentement.

Perdue!... Ce mot, qu'un étranger venait de prononcer avec indifférence, avait, depuis une semaine, hanté les nuits du banquier. Il voulait espérer, et la menace fatale restait suspendue sur son cœur. Il revoyait partout le visage amaigri de sa fille : dans la luxueuse solitude de son cabinet, dans la foule mélangée de la Bourse, dans les rues tumultueuses. Que le silence régnât autour de lui ou qu'il entendît les vociférations des hommes d'affaires autour de la corbeille, son oreille était remplie du bruit léger de la toux de Lia... Était-il possible que cette petite toux sèche, qui ne s'entendait même pas de l'autre côté d'une portière, déchirât les poumons malades de la jeune fille, en augmentât incessamment la blessure et usât sans relâche ses forces? Il voulait avoir foi au climat tiède du Midi, aux émanations bienfaisantes des pins et des sapins, et surtout il cherchait à se tranquilliser en pensant à la jeunesse de sa fille, à la force latente qu'on possède à cet âge...

Ce mot, entendu fortuitement, renversait d'un coup tout cet échafaudage d'espérances factices. Il se sentit écrasé, désespéré... Son médecin demeurait près de la rue du Quatre-Septembre, et c'était l'heure de sa consultation. Il courut chez lui. A la porte stationnaient un certain nombre de voitures.

« Y a-t-il beaucoup de monde chez le docteur? » demanda-t-il au domestique qui lui ouvrit.

« Oui, Monsieur.



L'ébauche prit rapidement de la vie. (Page 269.)

— Remettez-lui ma carte, dites que c'est urgent, il me recevra. »

Le domestique hésita une seconde; mais le ton impérieux de M. Haags le décida à braver la consigne. Le banquier attendit quelques minutes, puis fut introduit dans le cabinet du docteur.

« Vous ici! Êtes-vous souffrant, ou venez-vous me parler de votre chère fille? » dit le docteur, lui tendant la main.

« Je viens vous demander la vérité, » dit M. Haags, se laissant tomber lourdement sur un fauteuil.

Le docteur attacha sur lui un regard pénétrant. La vérité! Un père a-t-il la force de l'envisager toute vive, toute brutale, lorsque, en écartant ses voiles, cette vérité impérieusement exigée doit lui montrer la mort qui plane sur son unique enfant?

« La vérité? Mais je vous ai dit qu'à l'âge de votre fille il y a des ressources étonnantes... Ce ne sera rien... Une saison à Pau est le traitement indiqué, et sera, je l'espère, le remède souverain...

— Ce n'est pas répondre... Quel est le nom de la maladie de ma fille? »

Le docteur hésita une seconde.

« La phtisie, n'est-ce pas? » dit le père haletant.

« Mon cher Monsieur, vos craintes sont exagérées... On ne donne pas une telle qualification à une affection de poitrine plus ou moins légère, et...

— Me donneriez-vous votre parole d'honneur que ma fille n'est pas atteinte de ce mal terrible? »

Le médecin hésita encore.

« Jurez-moi que ma fille n'est point poitrinaire! » répéta le malheureux père, la sueur au front.

« Mon cher Monsieur, en fût-il ainsi, Mlle Haags fût-elle réellement atteinte de phtisie, ce qui n'est pas, croyez-le, on triomphe encore de ce mal quand il n'est pas arrivé à une période avancée. Un poumon attaqué se guérit, se cicatrise, surtout lorsque, comme vous, on peut procurer à la personne souffrante le bienfait d'un air doux et pur, les salutaires émanations des sapins, un régime tonique...

— Et ma fille n'a-t-elle pas atteint cette période où le mal devient inguérissable? » dit le malheureux avec un gémissement.

Il cacha un instant son visage dans ses mains, puis reprit d'un ton amer et navré :

« Non, ne me répondez pas... Il me serait trop cruel de la soigner sans espoir, de la voir mourir lentement sous mes yeux sans avoir foi (fût-ce une foi aveugle et stupide) en ce principe de vie, si tenace à son âge... Je voulais la vérité... Ah! dussiez-vous me tromper, dites-moi que ma fille peut guérir!

— Ce n'est pas vous tromper que de le dire... Ayez confiance, et partez bien vite. Chaque jour, chaque heure gagnée peut hâter la guérison... »

La porte se referma, et le docteur s'avança vers la porte du salon où ses clients l'attendaient.

« Pauvre millionnaire! » pensait-il. « Que peut l'argent, après tout?... »

M. Haags erra dans la rue, se dirigeant vers sa voiture, qui l'attendait sur la place de la Bourse. Mais une idée fixe lui ôtait la conscience de ce qu'il faisait, et il arriva

sans s'en être aperçu jusqu'à la rue Notre-Dame des Victoires. Là, un convoi lui barra le chemin. Le corbillard, très modeste, était drapé de tentures blanches.

Le banquier tressaillit. Une sorte de frayeur superstitieuse s'empara de lui, et en même temps il ressentit le désir maladif de suivre le convoi, fût-ce de loin. Il arriva sur la place des Petits-Pères et vit le cercueil disparaître sous le porche de l'église.

Lui n'entra pas. Il ne mettait jamais le pied dans un lieu consacré à un culte quelconque, pas plus dans une synagogue que dans une église catholique. Mais il demeura sur la place, en proie à un sentiment indéfinissable, cherchant à pénétrer le mystère de ce cercueil, se demandant si le visage livide que cachaient ces draperies virginales ressemblait au visage de sa fille.

Un tel état d'esprit était une chose inouïe chez cet homme positif, sceptique, inaccessible d'ordinaire aux rêveries maladives. Il fallait qu'il fût bien ébranlé pour devenir ainsi le jouet de son imagination, qu'il croyait avoir étouffée depuis de longues années.

En même temps, alors que son esprit était la proie de cette singulière et lugubre fantaisie, son attention se trouvait éveillée par tout ce qui se passait autour de lui. Il s'apercevait qu'un grand nombre de personnes entraient dans l'église, que des voitures s'arrêtaient sans cesse devant le perron, et, en constatant que ce sanctuaire devait être l'objet d'une dévotion spéciale, il cessa d'arpenter la petite place et monta lentement les degrés.

Justement à ce moment, le cercueil drapé de blanc re-

paraissait à ses regards. Il le croisa sous le porche et, tressaillant, il entra précipitamment dans l'église pour éviter ce contact funèbre.

Ceux qui suivaient le convoi eurent bientôt disparu, et M. Haags remonta lentement la nef, étonné de se trouver là et promenant ses regards à droite et à gauche. Il vit que les murs de l'église étaient entièrement revêtus de plaques de marbre, et, s'approchant de plus près, il lut les inscriptions gravées sur ces marbres.

Des actions de grâces, partout des actions de grâces... Le mot *guérison* le frappa surtout, car il était mille fois répété...

Il y avait donc des êtres, par milliers, animés de cette croyance que le ciel intervient dans nos maux, confiants en l'efficacité d'une prière, d'un cri d'appel? C'était là, se disait-il, une foi vaine, une espérance trompeuse; mais combien on devait être heureux de pouvoir (fût-ce une illusion) posséder cette foi et cet espoir! Croire, même un instant, qu'il existe un Être qui, doué de bonté, l'est aussi de toute-puissance, un Être qui s'incline vers nos misères, et dont notre prière puisse attendrir le cœur... Ah! Reuben Haags eût en ce moment donné bien des choses pour être l'un des croyants sincères qui venaient prier dans cette église!

Et cependant s'y trompaient-ils tous, les milliers d'hommes dont la gratitude s'était inscrite sur les murailles jusqu'à leur faire un revêtement de cris de joie et de reconnaissance? Chaque prière semblait douée d'une voix éloquente qui, avec des variantes, redisait le même thème : « Louange à Marie! — J'ai prié, et j'ai été entendu.

— Actions de grâces pour une guérison. — Merci, ô Mère qui avez guéri mon enfant!... »

Tout cela ne pouvait être un mensonge ou une erreur. Ces témoignages multipliés, presque infinis, n'étaient pas une illusion...

M. Haags était parvenu jusqu'à l'autel scintillant de lumières, enrichi par les dons des fidèles, — de la plus humble des femmes comme du soldat qui venait y suspendre sa croix d'honneur, — et devant lequel, depuis l'aube jusqu'au soir, se succèdent les clients de la Vierge Marie... Il leva les yeux vers la statue et vit une mère... Une mère! Il doutait de tout, excepté de l'amour maternel; son enfance avait été bercée sur le sein d'une femme douce et tendre, et il avait vu l'amour passionné de la mère de Lia pour son enfant. Lui qui ne croyait guère à Dieu se sentit tout à coup le cœur pris par cette Mère dont sa race avait mis le Fils à mort.

Il se tint debout près d'un prie-Dieu et fit cette étrange prière :

« Qui êtes-vous?... Les chrétiens disent que le Fils de Dieu se revêtit un jour d'une chair virginale... Si je pouvais le croire, je vous croirais aussi toute-puissante. M'entendez-vous? Vous que représente ce marbre, vivez-vous dans ce monde dont j'ai nié l'existence? Votre Fils est-il roi de ce monde, et, de votre main, pouvez-vous lever sa main pour bénir?... Les gémissements de l'humanité souffrante arrivent-ils jusqu'à vous?... Votre cœur peut-il s'attendrir comme le mien en voyant ma fille menacée?... Pouvez-vous la guérir?... Ah! je suis fou, car je me croyais sceptique, et cependant je vous prie, vous,

mystérieuse inconnue dont je ne sais qu'une chose : vous êtes mère... Guérissez mon enfant, et je vous donnerai un autel qui fera pâlir celui que je vois en ce moment, — un trône d'argent où j'inscrirai une action de grâces... »

Il s'arrêta, tremblant de tous ses membres, car la folie était près d'étreindre son cerveau, et son regard troublé tomba tout à coup sur une enfant de six ou sept ans, languissante et pâle, mais souriante, toute vêtue de blanc et conduite vers l'autel par un jeune homme et une femem en pleurs. Il regarda cette femme de plus près, et vit que c'étaient des larmes de joie.

Tous trois s'agenouillèrent et prièrent avec ferveur. La mère s'interrompait parfois pour presser contre elle l'enfant que, sans doute, elle avait cru perdre.

Le jeune père se releva le premier, et, tirant d'un papier une plaque de marbre, il l'éleva un instant vers la statue, puis se dirigea vers la sacristie.

Comme il revenait, M. Haags, poussé par une impulsion irraisonnée, se trouva sur son passage.

« Cette enfant a-t-elle été guérie par *Elle?* » murmura-t-il, désignant l'image miraculeuse.

« Oui, guérie, arrachée à une mort certaine, » dit le jeune homme, frémissant au souvenir de ses angoisses. « Nous l'avons vouée au blanc, afin que le témoignage de notre reconnaissance paraisse à tous les yeux. »

Ils l'avaient vouée au blanc... M. Haags se rappela tout à coup que, lorsque Lia était toute petite, sa mère lui avait fait porter des vêtements blancs à l'occasion d'une grave maladie.

« L'eusses-tu fait encore aujourd'hui, Maria? » murmura-t-il. « Est-ce toi qui m'inspires cet acte devant lequel mon orgueil se révolte et que mon cœur me conseille? Ce quelque chose de toi qui aimait ta fille a-t-il survécu à la destruction de la mort, et m'inspire-t-il aujourd'hui?... »

Ce soir-là, Lia ressentit une commotion violente. Comme elle venait de se mettre au lit, son père entra chez elle, et d'une voix hésitante :

« Lia, » dit-il, « tu n'as plus ta mère, et mon devoir est de faire tout ce qu'elle eût fait pour ta guérison... Je me suis souvenu aujourd'hui que, dans ton enfance, elle... te voua aux couleurs de la Vierge Marie... Veux-tu porter du blanc pour l'amour de moi, ma fille? »

Elle ne put répondre; mais, fondant en larmes, elle attira la tête de son père sur sa poitrine. Qui peut dire les espérances que venaient d'éveiller en elle ces paroles inattendues?...

« Oui, » dit-elle enfin, « je porterai des robes blanches en l'honneur de la sainte Vierge... Mais peut-être ma guérison est-elle attachée à un autre vœu, père... Ne voudras-tu pas, pour l'amour de ta fille malade, rendre à ceux qui ont été ruinés par ta faute ce qui leur est dû, non devant la loi sans doute, mais devant la conscience?... »

Il avait fallu un grand courage et un grand effort à la pauvre fille pour oser prononcer ces mots... Elle était trop malade pour qu'il s'emportât contre elle; mais il se détacha de son étreinte et répondit froidement :

« Laisse ma conscience en repos, Lia, je te le demande expressément... »

Il la quitta froissé, sévère, et elle passa en pleurs sa nuit d'insomnie.

Dès le lendemain, elle revêtit son étrange et touchante livrée... Devait-elle guérir?... La prière que, de ce moment, son père murmura chaque jour devait-elle être écoutée, quoique son cœur fût souillé par des richesses mal acquises auxquelles il ne voulait point renoncer?

Ah! sans doute, Dieu, qui peut tout, accorde, quand il lui plaît, des miracles à ceux qui l'implorent; mais nos vœux sont souvent aveugles, et il ne les exauce pas toujours dans le sens borné auquel sont limités nos regards...

XXV.

Par une froide journée de décembre, Maxime de Cormeilles fit son apparition dans l'atelier de son ami.

Il avait consacré cette année aux voyages, il avait évité toutes relations avec son monde, et, désireux d'oublier son malheureux amour, il avait livré son âme aux impressions multiples et variées de tant de pays parcourus.

Peut-être la blessure n'était-elle pas guérie; elle semblait cicatrisée cependant, — non assez pour que Maxime reprît sa vie mondaine dans ce Paris où il était exposé à rencontrer Lia, mais suffisamment pour qu'il désirât revoir son ami avant de retourner près de sa mère, bien que la vue d'Antoine dût remuer ses souvenirs et lui rappeler les débuts joyeux de son triste roman.

Il ne pouvait encore songer à l'avenir, ni admettre seulement la pensée qu'il pût un jour être heureux et aimer une autre femme. Lia était une de ces créatures d'élite telles qu'on n'en rencontre pas deux fois dans sa vie. Mais il se croyait assez fort pour s'intéresser à son bonheur, et, en montant chez Antoine, il endurcissait son cœur afin de lui demander, sans que sa voix trahît d'émotion, si Mlle Haags n'était pas encore mariée.

La grande cheminée sculptée de l'atelier était illuminée par un brillant feu de bois, et de splendides plantes ver-

tes remplissaient les angles de la pièce de leur fouillis gracieux. La table à ouvrage de Valérie et son piano ouvert révélaient sa présence habituelle près de son mari; mais en ce moment Antoine se trouvait seul, et il jeta son pinceau dans un élan joyeux en voyant entrer son ami.

Leur étreinte fut chaleureuse, puis ils se regardèrent en silence. Cette année de séparation les avait rapprochés comme aspect : Maxime avait singulièrement vieilli, et les traits d'Antoine, au contraire, s'étaient épanouis et rajeunis sous la douce influence d'un heureux foyer.

« Je ne vous ferai pas de reproches, » dit le peintre, poussant un fauteuil vers Maxime. « Ce long silence m'a souvent affligé cependant. Mais vous voilà, tout est oublié.

— Vous étiez trop heureux pour que j'eusse le mauvais goût d'assombrir votre lune de miel, mon ami, » répondit Maxime d'un ton mélancolique. « D'ailleurs, je voulais fuir, même dans ma pensée, tout ce qui eût entretenu ma blessure... Il n'est pas de réticences possibles avec un ami tel que vous, Antoine. Vous avez naturellement deviné que mon départ subit et mon absence prolongée avaient pour objet de me guérir d'un amour impossible...

— Et avez-vous pu oublier cet amour, Maxime? » demanda le peintre avec une tendre compassion, en serrant la main de son ami.

« Oui, je le crois... »

Il resta un instant silencieux, puis reprit tout à coup :

« Il est plus sage de ne jamais traiter ce sujet... Ne m'en veuillez pas, si je ne vous raconte pas dans un triste

détail tout ce qui s'est passé... Qu'il vous suffise de savoir que ma mère n'approuvait point ce mariage.

— Mais il n'est demeuré aucun nuage entre votre mère et vous? » demanda Antoine avec un intérêt affectueux.

« Oh! non, grâce à Dieu! Elle a été, comme toujours, parfaitement bonne, et elle a voyagé avec moi toute cette année, ce qui a été pour elle un véritable sacrifice... Le ciel nous a ménagé en notre mère la plus douce consolation... Si différentes que soient nos natures, je suis devenu plus intime qu'autrefois avec elle.

— J'en suis heureux, mon cher Maxime; vous ne sauriez avoir d'amie plus sûre et plus tendre. »

Il y eut encore un silence, puis Maxime reprit avec un sourire contraint :

« Avant que vous me parliez de votre bonheur, que je devine à mille indices, qui se lit d'ailleurs sur votre visage, et auquel je puis prendre, croyez-le, un tendre intérêt, il faut que je vous adresse une question... Mlle Haags est-elle mariée? »

Antoine n'eut pas le temps de répondre. Maxime venait d'apercevoir sur un chevalet le portrait maintenant achevé de Lia. Tout d'abord il hésita à le reconnaître : il y avait un abîme entre la brillante jeune fille qu'il avait connue dans l'éclat de la santé et ce visage émacié, paré de couleurs trompeuses, avec la mèche d'un blanc d'argent qui tranchait si singulièrement sur la chevelure noire.

Il regarda le peintre avec angoisse.

« Hélas! oui, c'est elle, » dit Antoine en soupirant. « Elle est malade, et lorsqu'elle m'a demandé de faire ce por-

trait, c'était avec la pensée secrète de laisser son image à son père, si... »

Il n'osa achever. L'altération des traits de Maxime était effrayante.

« Dites-moi tout... Elle est très malade?... Qu'a-t-elle?... »

Antoine lui prit la main.

« Vous apprendriez tôt ou tard la triste vérité, mon ami. Sa poitrine est gravement atteinte ; elle est en ce moment à Pau, et les nouvelles qu'elle adresse à ma femme ne signalent pas d'amélioration dans son état, hélas ! »

Maxime chancelait sous ce coup inattendu. Il cacha pendant quelques instants son visage dans ses mains, puis leva vers Antoine un regard plein de douleur.

« Que s'est-il passé? Dites-moi tout. A-t-elle jamais fait quelque confidence à votre femme? Je rougirais, Antoine, d'oser dire ou même supposer que j'aie pu avoir quelque part à ses pensées... Mais n'a-t-elle pas été froissée de mon abandon? Hélas! je lui avais laissé deviner mon amour!

— Elle n'a jamais fait allusion à rien de ce genre. Trois mois après votre départ, elle a failli succomber à une fièvre cérébrale; elle ne s'est jamais complètement remise, et la poitrine s'est prise à la suite d'une maladie de langueur.

— Est-elle... est-elle perdue?

— La jeunesse a des ressources presque infinies; mais les médecins n'espéraient guère quand elle est partie... »

Maxime demeura quelques instants en proie à une douleur indicible, sans pouvoir prononcer une parole. Quoi!

elle allait mourir; et elle emporterait dans la tombe la pensée qu'il ne l'aimait plus, qu'il l'avait abandonnée comme on fait d'un jouet insensible!... Cette idée lui était trop cruelle. N'y aurait-il pas moyen de la détromper, de la revoir? Se pouvait-il qu'il ne la rencontrât plus jamais en ce monde, qu'après l'avoir tant aimée, il ne lui fût pas donné de lui dire un dernier adieu?

Antoine essaya vainement de lui donner quelque consolation. La douleur, chez cet homme jadis si heureux et si confiant en la vie, revêtait une forme silencieuse, mais effrayante. Quand il quitta son ami, son parti était pris : il partirait le soir même pour Pau.

Il ne fit point part à Antoine de cette résolution précipitée : il ne savait que trop quelles objections elle pouvait soulever. Lui-même n'envisageait pas sans une grande anxiété les suites de ce départ subit. Verrait-il Lia? Pourrait-il se présenter chez M. Haags, après avoir rompu leur relations d'une manière si brutale? Comment expliquer un pareil procédé? Comment s'excuser de cet apparent oubli de toutes les convenances? Il ne pouvait résoudre aucune de ces questions; mais une impulsion irraisonnée le portait à partir. Le soir même, en effet, il prit l'express de Bordeaux, vivant et agissant comme dans un rêve affreux, et se demandant s'il retrouverait vivante celle qu'il désirait si ardemment revoir une fois encore en ce monde.

En arrivant à l'hôtel, pâle, défait, presque à bout de forces, sa première question fut pour le père de Lia.

« Connaissez-vous M. Haags, un riche banquier de Paris? Savez-vous où il habite?

— M. Haags? le père de la demoiselle en blanc, n'est-ce pas?... Il a loué la villa Rosita...

— Sa fille est-elle mieux? »

Il tremblait en formulant cette question, et l'hôtesse secoua la tête :

« Hélas! non, Monsieur. Elle a d'abord semblé reprendre à la vie, mais depuis quelques jours elle ne sort guère plus... Tout le monde la connaît ici. Monsieur sait sans doute qu'on l'a vouée au blanc?... Elle est encore si jolie, et si étrange aussi quand elle passe en voiture avec sa robe de cachemire, son grand manteau garni de cygne et son petit chapeau de dentelle!

— Et qui la soigne? Qui l'accompagne?

— C'était d'abord une dame de compagnie; mais elle est partie, et une parente de la demoiselle l'a remplacée. C'est une étrangère, une Belge, je crois; elle est toujours habillée de noir, et on l'appelle, si je ne me trompe, une *béguine*...

— Où est la villa Rosita, je vous prie?

— Pas loin des jardins de Beaumont; on va vous y conduire. Mais ne voulez-vous pas déjeuner auparavant, Monsieur? » dit l'hôtesse, que ces questions commençaient à lasser.

Maxime ne vivait plus. Une demi-heure après, il était devant la villa.

C'était une petite maison coquette, riante, ensoleillée, nichée dans les lauriers-roses. Les fenêtres étaient fermées, et il chercha vainement à deviner ce qui se passait derrière les rideaux de dentelle.

Il vit sortir, puis, au bout de trois quarts d'heure, ren-

trer une femme en noir très simplement vêtue, bien que d'aspect fort digne, qu'il jugea être la parente venue pour soigner Lia. Il arpentait la route, s'arrêtant chaque fois qu'il passait devant la maison, regardant toujours ces fenêtres closes, et souffrant tout ce que l'angoisse de l'incertitude a de plus cruel. Un jardinier, occupé à tailler les lianes qui couvraient les murailles, remarqua enfin ces allées et venues étranges.

« Cherchez-vous quelqu'un, Monsieur? » demanda-t-il en s'avançant d'un air quelque peu défiant.

« C'est... c'est bien ici que demeure M. Haags?

— Oui, Monsieur, c'est ici.

— Mlle Haags va-t-elle mieux? »

Le jardinier jeta un regard rapide vers les fenêtres et baissa la voix :

« Non, elle ne va pas mieux... Voici bien des jours qu'elle n'est sortie. Elle a donné l'ordre de préparer la voiture aujourd'hui; mais je ne sais si elle se trouvera assez forte pour descendre... »

Maxime ne répondit rien et s'éloigna. Mais son âme et ses yeux étaient rivés à la villa. De loin, des allées où il errait, il vit sortir un coupé de la remise; on attela les chevaux, puis la voiture fut avancée sous la marquise, et Maxime n'entrevit qu'une forme blanche sur laquelle la portière se referma aussitôt.

C'était une de ces belles journées d'hiver, tièdes et ensoleillées, qui sont le bienfait et le triomphe de ce climat. Des voitures nombreuses parcouraient les allées qui forment à la ville de si gracieux abords, et les promeneurs affluaient au parc, où le soleil se jouait librement parmi

les rameaux déliés des grands hêtres privés de feuillage.

La voiture de Lia suivait les allées si lentement, que Maxime ne la perdait pas de vue. Elle se dirigea ensuite vers l'église, qui avoisine la Haute-Plante. Lia y entra; Maxime la suivit, et revit enfin la jeune fille qu'il avait aimée.

Était-ce bien elle?... Une émotion poignante lui serra le cœur, car elle était vraiment mourante. Mais l'impression qui le domina fut étrange : Lia semblait à peine tenir à la terre, on ne pouvait plus la regarder comme une mortelle, et le sentiment qu'elle pouvait inspirer désormais était, pour ainsi dire, spiritualisé.

Elle priait avec une ferveur tout angélique...

La dernière fois que Maxime l'avait vue vêtue de blanc, c'était au bal. Sa robe était en faille éblouissante, des fleurs entouraient ses épaules d'un frais cordon et parsemaient d'étoiles de neige sa noire chevelure. Aujourd'hui sa taille frêle était enveloppée dans une pelisse de cachemire dont la garniture de cygne rendait encore plus délicat son teint transparent, et, sous la capote de dentelle que recouvrait à demi une mantille enveloppant ses épaules, la boucle de cheveux blancs révélait une crise mystérieuse qui, pour avoir laissé de telles traces sur un front de dix-huit ans, avait dû causer un choc intérieur d'une épouvantable violence.

Sa compagne, la béguine, se pencha vers elle et abrégea sa prière. Maxime se recula vivement derrière un pilier; il craignait que sa présence soudaine n'imprimât une secousse dangereuse à une existence si fragile.

Il resta après elle dans l'église, en proie à l'une de ces

douleurs qui brisent le cœur quand on n'a pas appris à l'épancher devant Dieu. Le jour tombait lorsqu'il reprit le chemin de son hôtel, se demandant avec angoisse s'il ne reverrait plus Lia, si sa voix chérie ne frapperait plus ses oreilles...

Le lendemain, après une cruelle nuit d'insomnie, on frappa à sa porte, et on l'avertit que M. Haags l'attendait dans le salon.

Maxime chancela presque sous l'excès de son émotion... Cette chance suprême de voir Lia et d'obtenir son pardon allait-elle lui être offerte?... Cependant l'idée de rencontrer cet homme qui avait sali son honneur dans des spéculations véreuses, cet homme qui avait été l'obstacle insurmontable entre lui et la jeune fille qu'il aimait, cette idée le remplissait d'une sourde révolte, d'un amer ressentiment.

M. Haags attendait, il fallait se hâter pourtant. Maxime fit quelques pas vers lui... Sa main, en toute autre occasion, se fût refusée à serrer cette main souillée; mais en apercevant cette taille courbée, ce visage soudain ridé, ces cheveux éclaircis et presque blancs, il comprit quelle douleur avait opéré un tel changement, et il s'inclina avec une pitié respectueuse devant le père frappé auquel le chagrin prêtait une sorte de majesté.

« Ma démarche peut vous surprendre, » dit le banquier d'une voix pleine d'inflexions désespérées. « La simple dignité devrait m'empêcher de faire ces avances à un homme que j'ai cru mon ami et qui nous a quittés avec une soudaineté étrange... Mais en ce moment je ne suis qu'un père affligé qui courbe son orgueil devant le plus

léger caprice de son enfant malade. Ma fille vient de lire votre nom dans la liste des étrangers, et elle désire vous voir... »

Maxime retenait avec effort ses sanglots.

« Je suis ici pour elle, » répondit-il d'une voix entrecoupée. « Je l'ai aimée tendrement, plus que jamais je n'aimerai une autre femme... Je vous ai offensé, je le sais, en vous quittant, il y a un an, sans un mot de remerciement pour votre accueil, sans même un adieu... J'étais alors sous l'empire d'un chagrin trop violent pour pouvoir me soumettre aux exigences de la politesse même et de la gratitude... »

M. Haags le regarda avec surprise, se demandant si, à l'époque à laquelle il était fait allusion, sa fille lui avait infligé un refus. Mais Maxime ne s'expliqua point. Il tendit de nouveau la main au père de Lia et reprit:

« Vous venez de combler mon plus ardent désir... Quand pourrai-je la voir?

— Aujourd'hui... Elle vous apparaîtra terriblement changée, terriblement différente de ce que vous l'avez vue... Êtes-vous assez maître de vous pour réprimer votre surprise et... votre douleur, si vous l'aimez encore?

— Je dominerai toutes les impressions qui pourraient l'émouvoir, dussé-je en mourir.

— Alors, venez tantôt... »

Il se leva et n'ajouta pas une parole. Maxime le reconduisit jusqu'à la porte de l'hôtel, qui était bâti sur cette terrasse splendide d'où l'on aperçoit la vallée du Gave et la chaîne des Pyrénées. La masse neigeuse des montagnes se découpait sur un ciel d'un bleu vif, et le

soleil y produisait de magnifiques effets de lumière.

Le banquier ne jeta pas un regard sur ce spectacle, mais ses yeux s'arrêtèrent sur un vieux joueur d'orgue qui passait lentement, accompagné d'une jeune fille. Celle-ci tenait une paire de castagnettes qu'elle faisait claquer de temps à autre et comme machinalement.

M. Haags se retourna vers Maxime, et, désignant le vieux pauvre :

« J'ai une dot royale à donner à ma fille, » dit-il d'un ton amer, « et pourtant j'envie le sort de cet homme qui mendie son pain avec son enfant fraîche et vivante à son côté!...

— Ne désespérez pas, » balbutia le jeune homme.

« Désespérer! Je le devrais, car autour de moi chacun attend son dernier jour, et cependant je me rattache à je ne sais quel espoir... Je mourrais, si je ne conservais la confiance qu'elle peut guérir... »

Il s'éloigna sans ajouter une parole, et il sembla à Maxime que sa démarche était devenue chancelante comme celle d'un vieillard.

XXVI.

Il serait impossible de peindre l'angoisse dans laquelle Maxime passa les heures qui suivirent. Il paraissait lui-même vieilli de plusieurs années lorsqu'il s'achemina vers la villa du banquier.

La journée était belle et même plus tiède que la veille; à regarder le ciel d'un bleu pur, on ne se fût pas cru en hiver, et les sapins, les lauriers, les arbustes vivaces plantés de toutes parts contribuaient à entretenir une illusion relative, bien que la neige étincelât au loin sur les montagnes.

Il ne vit pas M. Haags. On l'introduisit dans un petit salon, meublé comme le sont la plupart des appartements dans les villes d'eaux, et, au bout de quelques minutes, Mlle Van Deering entra et s'avança vers lui. Elle était bien altérée, cette figure paisible; ses compagnes du béguinage l'eussent à peine reconnue avec la grande ride qui traversait son front jadis si uni, et le tremblement de ses lèvres, qui indiquait l'effort qu'elle faisait pour réprimer une cruelle émotion.

« Mlle Haags veut bien me recevoir! Est-elle plus forte?... »

La voix manqua à Maxime. Mlle Lidwine resta debout, et, parlant à voix basse :

« Ma nièce a témoigné le désir de vous voir, Monsieur.

Chacun de ses vœux est sacré pour nous... Vous la reconnaîtrez à peine... Elle ne se fait point d'illusion sur son état; cependant épargnez-lui des émotions trop vives... »

Maxime ne put qu'incliner la tête. Mlle Van Deering ouvrit une porte; il la suivit, et se trouva dans un autre salon, largement éclairé par une baie vitrée et donnant sur le jardin de la villa. Près de cette fenêtre était roulée la chaise longue de la jeune fille.

Elle paraissait encore plus changée, plus émaciée, dans l'ample peignoir de laine qui l'enveloppait de ses plis. Ses cheveux étaient à demi cachés sous un fichu de dentelle blanche, et ce cadre léger donnait à son visage quelque chose de plus vaporeux encore. La mort qui la menaçait ne lui avait pas ravi sa beauté merveilleuse; seulement cette beauté s'était transformée et, pour ainsi dire, immatérialisée. De l'enveloppe terrestre il ne restait plus que ce qu'il fallait pour retenir d'un lien fragile l'âme prête à s'envoler. Ses yeux n'avaient plus leur rayon joyeux, mais ils gardaient dans leur profondeur une sérénité bien plus haute, qui remplit de respect l'âme de Maxime. Il avait redouté le déchirement de cette rencontre, et, si son cœur se brisait en effet, il sentait une paix étrange, inexplicable, pénétrer comme un baume dans sa blessure, et calmer tout élan de douleur trop vif.

Elle sourit en l'apercevant. C'était l'ombre du sourire d'autrefois : — il n'y avait plus d'espoir terrestre en l'avenir, c'était un retour vers le passé.

« Merci d'être venu, » dit-elle de sa voix merveilleusement douce, plus harmonieuse que jamais dans sa faiblesse. « J'avais souhaité de vous revoir, et, en apprenant

votre arrivée à Pau, j'ai demandé à Dieu de me donner cette joie... Car c'en est une, » ajouta-t-elle, lui tendant la main avec un sourire céleste.

C'était la première fois qu'il tenait dans les siennes cette petite main qu'il avait jadis cru conquérir. Il n'y avait plus un seul bijou sur ces doigts amaigris, qu'il avait vus étincelants de pierreries.

« Au terme où je suis arrivée, le temps n'existe plus guère, et c'est un des privilèges de mon état de pouvoir parler comme le ferait une vieille femme, une vieille amie... »

Il réprima un spasme et d'une voix étouffée :

« Ne parlez pas ainsi, vous me faites mal...

— Si je n'étais au seuil de la mort, vous ne seriez pas ici. Laissez-moi vous parler tranquillement de ce qui sera bientôt. La mort est une leçon solennelle, il faut savoir la regarder en face... Pour moi, elle est une délivrance. »

En prononçant ce mot, son regard se leva un instant vers le ciel avec une ferveur contenue.

Maxime s'était laissé tomber près d'elle; il essayait en vain de parler, mais son visage disait clairement quelle agonie il endurait en ce moment.

« Moi aussi, » murmura-t-il d'une voix entrecoupée, « moi aussi, j'ai désiré cette heure, cette rencontre... Je n'ose, je ne puis dire ni même penser que je vous ai affligée jadis; mais j'ai paru ingrat envers vous et votre père, qui m'aviez si bien accueilli... Si vous aviez pu savoir ce que j'ai souffert!... »

Lia posa sa main amaigrie sur le bras de Maxime.

« Je le sais, » dit-elle avec douceur.

M[lle] Lidwine s'éloigna sans bruit et alla s'asseoir à l'autre bout de la chambre. Elle savait que Lia avait aimé Maxime, et elle savait aussi que pour ce jeune cœur apaisé il y avait une consolation dans cette dernière entrevue.

« Il nous est donné de parler une fois à cœur ouvert, » reprit la jeune fille d'un ton ferme et tranquille, empreint de la même douceur solennelle. « Les choses du temps ne sont plus pour moi, et la paix est venue sur mon âme... Moi aussi, j'ai souffert; mais je n'aurais pas voulu que vous agissiez autrement... Vous êtes un homme d'honneur, et j'ai été fière, quand j'ai connu votre sacrifice, de n'avoir pas mal placé ma première, mon unique affection... »

Ainsi elle avait tout deviné, tout compris! Le visage de Maxime s'empourpra, et en même temps il éprouva un immense soulagement : — Lia ne l'avait pas accusé!

« Je me suis demandé, » continua-t-elle d'un ton rêveur, « si j'avais le droit d'aborder un sujet si délicat pour une fille... Je m'y suis décidée parce que je voulais vous supplier de ne pas juger mon père, mais de prier pour lui... »

Il éclata en sanglots dont il essayait vainement de comprimer la violence, et le visage de la jeune fille, toujours calme, s'attrista.

« Mon ami, comment pourrai-je vous parler, si vous vous abandonnez ainsi à votre chagrin?... Ne me pleurez pas. Ne comprenez-vous pas que je ne pouvais plus goûter une heure de paix après avoir appris que... qu'on accusait mon père? »

Sa voix avait légèrement faibli en prononçant ces derniers mots. Elle leva de nouveau pendant un instant son regard vers le ciel et reprit :

« Le jour où j'ai compris que ma vie était menacée, j'ai remercié Dieu qui avait pitié de ma douleur, et qui épargnait à ma faiblesse un cruel fardeau. Depuis de longs mois, je me prépare à paraître devant lui... Il me traite en tendre père : je ne souffre pas beaucoup, et je suis entourée de tant de soins et d'amour! Il semble que le cœur de ma mère ait été donné à cette chère femme que vous voyez là-bas... Cette fortune maudite me tuait... Ah! bénissez Dieu qui, après m'avoir saturée de l'amertume de toutes ces choses terrestres, m'attire à une joie sans bornes et sans fin! Vous ne connaissez pas comme moi cette horrible satiété du monde, cette lassitude des plaisirs. Ma route me semblait longue et pénible... Béni soit Celui qui l'abrège et m'ôte la fatigue du chemin... Serez-vous aveugle comme les autres? Ils me plaignent quand ils me voient passer, mourante. Ah! il eût fallu me plaindre alors que, misérable au milieu du luxe auquel j'étais condamnée, je croyais voir devant moi une longue vie de douleurs!

— Et ceux que vous laissez! Et votre père!

— Mon père! Ah! sans doute, mon cœur se brise devant son chagrin... Il faut bien que je souffre, il faut bien que quelque chose en moi soit broyé; sans cela, la mort me serait trop douce et le sacrifice trop aisé. Mais il faut, même pour lui, que je m'en aille. Je n'ai pu l'amener à Dieu; de là-haut je serai plus puissante; sa pauvre âme a besoin d'un grand coup pour se déprendre de ses liens...

— Si c'était un coup de miséricorde?... Si Dieu vous rendait à lui? »

Lia secoua la tête avec un sourire mélancolique.

« La douleur a plus de prise que la joie sur notre âme. Mon père a prié pour moi, c'est lui qui m'a revêtue de ces vêtements blancs en l'honneur de la sainte Vierge. Mais ils sont rares ceux que le bonheur ou la gratitude ramène à Dieu. Notre pauvre cœur est moins généreux; ce n'est trop souvent que lorsqu'il succombe, qu'il crie grâce et cherche l'appui.

— Dieu l'écoutera; il a prié!

— Mais moi aussi, j'ai fait une prière, » dit Lia avec douceur. « J'ai offert ma vie pour qu'il répare ses fautes; j'ai demandé, non pas de lui être rendue pour quelques rapides années, mais de lui être réunie pour toujours... Et c'est mon offrande, à moi, qui a été acceptée. Je ne puis rester ici-bas; mais j'ai la confiance qu'il viendra où je serai, j'ai l'espoir que cette pauvre âme, dont les joies fussent demeurées stériles, sera renouvelée par la douleur... Vous me comprenez, mon ami, je sais que vous êtes chrétien... »

Elle s'interrompit; un accès de toux secoua sa poitrine, et sa tante s'approcha pour lui donner un calmant. Mais elle fit signe à Maxime de rester, et, lorsque l'accès fut calmé, elle reprit d'une voix un peu plus faible :

« Maintenant il faut parler de vous... Vous souvenez-vous que c'est dans ce pays, tout près d'ici, que nous nous sommes rencontrés pour la première fois? Comme la vie me paraissait belle, et comme ses promesses étaient

menteuses!... Il n'en sera pas ainsi pour vous, je l'espère. Je souhaite que vous soyez heureux... et utile aussi... Vous avez de nobles facultés, vous vous appuyez sur le passé sans tache d'une famille honorable... Pas de remords, pas d'arrière-pensée qui pèse sur vous... Vous devez faire fructifier le talent que Dieu vous a confié... Et écoutez-moi... Vous souffrirez de ma mort, mon ami; il vaut mieux pour vous, cependant, que je m'en aille : vous eussiez plus souffert encore d'être séparé de moi alors que j'eusse vécu. L'apaisement se fera plus vite, et un jour (oh! votre cœur se révolte, mais cela arrivera, je le souhaite vivement), un jour vous goûterez de nouveau le bonheur ici-bas. »

Il fit un geste de dénégation sans pouvoir parler.

« Et maintenant, mon ami, adieu... Je vous donne rendez-vous là où l'on ne connaît plus les séparations, les brisements du cœur... »

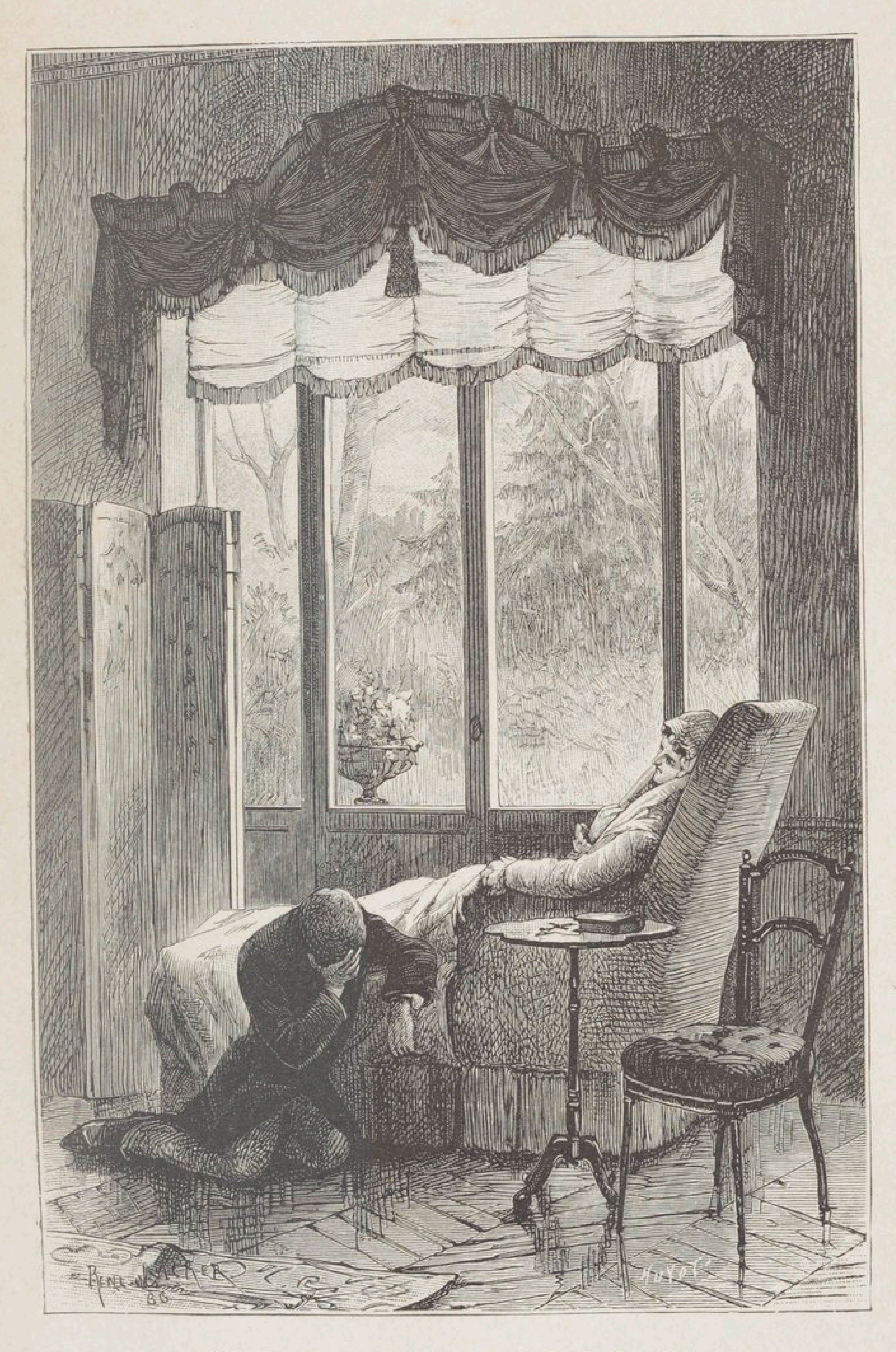
Maxime ne put se contenir davantage. Il tomba à genoux et éclata en sanglots. Le visage de Lia devint plus triste, sans perdre toutefois sa sérénité surhumaine... Ce doit être ainsi que les anges regardent nos douleurs.

« Non, je ne puis vous dire un adieu éternel! Je vous reverrai! Dites-moi que je vous reverrai!

— Mon ami, je dois être maintenant tout à Dieu... Rien de terrestre ne doit occuper ma dernière heure.

— Une fois encore, Lia, rien qu'une fois!... Je ne puis vous dire adieu!...

— Eh bien, je vous reverrai, si Dieu m'en laisse le temps, » dit-elle avec douceur.



Il tomba à genoux et éclata en sanglots. (Page 298.)

Mlle Lidwine fit signe à Maxime d'abréger cette scène. Croyant revenir, il se releva plus calme.

Lia lui tendit sa main, qu'il porta à ses lèvres, puis elle prit sur la table un petit crucifix d'or.

« Il m'a consolée dans mes souffrances, » dit-elle, le lui offrant. « Mettez-le sur votre cœur comme un sceau, et que la paix soit avec vous... »

Arrivé à la porte, il se retourna pour jeter un dernier regard sur cette figure angélique. Elle lui sourit encore. Elle pouvait souffrir, mais il semblait que Dieu lui eût déjà accordé cette paix céleste, au-dessus des orages humains.

Mlle Lidwine avait accompagné Maxime. Quand la porte se fut refermée, il leva vers elle un regard suppliant, et tordit ses mains avec un geste de désespoir.

« Est-ce donc fini? » balbutia-t-il d'une voix égarée. « Une créature si noble, si parfaite, devait-elle finir ainsi prématurément sa carrière? Tant de trésors vont-ils disparaître sans s'être épanchés, sans avoir été connus et bénis?... »

La main tremblante de la béguine se posa sur son bras :

« Dieu les a vus, » dit-elle avec une simple majesté, bien que sa voix fût brisée. « Que les plus belles fleurs se fanent avant l'heure à l'autel, que les plus belles vies s'offrent en sacrifice, osera-t-on dire qu'elles ont été inutiles? Notre mission est d'être là où Dieu nous veut, et, que nous vivions, que nous mourions, nous avons assez fait, si nous vivons et mourons pour lui... N'est-il pas le principe et la fin de toutes choses?... »

Maxime tressaillit. Il se souvenait des paroles émues que Lia avait jadis prononcées devant lui à propos d'une fleur de la montagne... Les mêmes croyances sublimes mettaient les mêmes mots sur les lèvres de la jeune fille et sur celles de la vieille femme...

Il revint le lendemain à la villa. Lia était plus mal.

Deux jours se passèrent, puis il y eut un mieux sensible. Les médecins jugeaient que sa vie pourrait se prolonger pendant quelques semaines, et Maxime conçut l'espoir de la revoir, ne fût-ce qu'un instant.

Ce mieux était trompeur. Le lendemain matin, après avoir reçu l'Hôte divin qui venait à elle depuis qu'elle ne pouvait plus aller à lui, elle appela tout à coup sa tante d'une voix étrangement forte.

« Chère, chère tante, je m'en vais... Dieu m'appelle... Merci de vos soins... Mon père?... »

Il était là, le malheureux, se rattachant à ce mieux soudain, espérant qu'elle lui serait laissée au moins quelques jours encore.

Il la vit haletante, et s'élança pour la tenir dans ses bras.

« Père, tu viendras où je vais... Les pauvres, ah! les pauvres!... »

Ce fut son dernier mot... La mort la surprit dans une pensée de charité.

Le corps s'alourdit dans les bras de l'infortuné père, et Mlle Lidwine se jeta à genoux en pleurant. Il ne comprit pas son malheur cependant.

« Elle s'évanouit! » balbutia-t-il éperdu.

Les sanglots de Lidwine lui répondirent... Haletant, fou

de terreur, il se pencha sur les lèvres de sa fille... Pas un souffle ne s'en échappa.

Alors il posa doucement le corps inerte sur la chaise longue, et pour la première fois de sa vie, ses nerfs venant à faiblir, il tomba inanimé à côté de sa fille morte.

XXVII.

Maxime la revit encore une fois dans le salon de la villa, transformé en chapelle ardente. On avait prodigué les fleurs, c'était un vrai jardin que les abords de cette couche funèbre. Et elle, comme un lis coupé, pâle et souriante, belle d'une beauté mystérieuse, elle reposait dans sa parure virginale, si calme, si paisible, qu'on se fût attendu à voir se soulever ses longues paupières closes...

Elles ne s'ouvrirent point. Le moment cruel arriva où le père, d'abord en proie à un désespoir plein de transports farouches, puis anéanti, ou calmé, peut-être, par la paix de ce cercueil, vit s'abaisser le couvercle inexorable qui lui ravissait la vue du plus cher de ses trésors, de celui pour lequel il eût donné sans regret tous les autres.

La journée était belle encore lorsque le convoi, suivi d'une foule attristée, se déroula lentement dans les allées ensoleillées... Il n'y avait d'autre pompe que des fleurs. Celle qui mourait sous le poids du déshonneur, sous le fardeau des richesses injustes, avait demandé, comme faveur suprême, que ses restes ne fussent point écrasés sous les tentures somptueuses et le faste funèbre. Plus d'un visage était mouillé de larmes : on s'était pris d'intérêt pour cette belle et jeune créature. On la plaignait... « Mourir ainsi, riche, enviée, heureuse » ! disait-on. Mais les

anges du ciel célébraient sa délivrance, et celui qui, avec son père, l'avait le plus aimée, celui à qui il avait été donné de jeter un dernier regard dans les limpides profondeurs de cette âme d'élite, celui-là savait que la mort avait été plus douce que la vie à cette fille enviée d'un millionnaire...

Elle reposa, selon son désir, dans ce mélancolique cimetière de Pau où sont venus s'ensevelir tant d'êtres jeunes et aimés... Son père venait chaque matin sur sa tombe, et y passait des heures mornes et inconsolées. Il était sombre, farouche; sa belle-sœur frissonnait parfois en songeant quelle frêle barrière sépare du suicide le désespoir d'un homme sans croyances. S'il éprouva cette tentation horrible, l'âme de sa fille dut l'arrêter sur le bord de l'abîme. Mais il était si morne, si hagard, qu'une autre crainte s'empara de la dévouée créature : sa raison ne sombrerait-elle pas dans cette douleur sans consolation?

Un jour cependant, il retrouva un éclair de courage, et, s'étant enfermé dans la chambre de sa fille, il ouvrit son pupitre d'une main tremblante. Une enveloppe frappa son regard, une enveloppe à son adresse, sur laquelle se trouvaient ces mots, solennels dans leur brièveté: *Mon testament.*

Il frémit d'émotion. Ceux qui ont perdu des êtres chéris savent ce que sont ces découvertes émouvantes, ces voix d'outre-tombe, deux fois sacrées. Il ouvrit l'enveloppe avec une sorte de crainte... Il était court, ce testament de jeune fille: c'était une lettre dont l'écriture se ressentait déjà de l'affaiblissement d'une main mourante... Voici ce

que lut le banquier dans le silence de cette chambre virginale :

« Mon père bien-aimé, je suis trop jeune, je le sais, pour faire un testament légal, et je ne possède que ce que je tiens de ta bonté. Cependant les désirs d'une morte sont sacrés... Écoute les miens, cher père... Quand tu liras ces lignes, mon corps sera dans le tombeau, mais mon âme, ce quelque chose d'impérissable qui t'a tant aimé, sera près de toi et t'aimera toujours, mon père chéri.

« Je désire que mes bijoux et tous les objets qui m'appartiennent soient vendus, et que le prix en soit donné à ceux qu'une faillite a ruinés jadis, — une faillite dont le souvenir fait peut-être encore aujourd'hui peser des malédictions sur mon père bien-aimé... Parmi les victimes, il y avait la famille Leslay, celles qui ont été mes meilleures, mes seules amies... Cette pensée, ce souvenir, ce fardeau m'a obsédée... C'était au-dessus de mes forces.

« O mon père, je ne puis revenir à toi, mais tu peux me rejoindre un jour. Oui, non seulement je crois, mais je sens à l'élan de mon âme, plus vivante à mesure que mon corps se détruit, que tout ne meurt pas en nous. Et si je pouvais te révéler, te faire comprendre ce qu'est au cœur cet Ami qui console de tout, qui soutient dans la vie, qui fait accepter la mort avec joie, comme la condition d'une réunion éternelle, cet Ami fidèle et divin, ce Jésus de Nazareth, que notre race a renié et mis à mort, et qui règne aujourd'hui sur le monde...! Mais lui seul peut se faire connaître à nous; ah! qu'il se montre à ton âme dans sa mystérieuse beauté!

« Père, tu ne goûteras jamais la paix avant d'avoir

mis sur ton cœur révolté, comme un sceau suprême et infaillible, la croix, ce signe d'ignominie devenu l'honneur et l'appui de nos souffrances. Mais notre Maître a dit que son royaume n'appartient pas aux riches, à ceux qui gardent les richesses injustes... Pardonne-moi de te parler ainsi : à l'heure où je suis, on a de solennels privilèges... Il t'aidera à ce dépouillement qui doit nous rapprocher... Demande-lui de se révéler à toi, il ne rejette jamais une prière sincère, et c'est lui seul qui nous donne la foi.

« Père, j'ai offert ma vie pour que nos âmes soient unies dans la même croyance. Celle à qui tu m'as consacrée, celle à qui tu demandais pour moi quelques courtes années de vie t'amènera là où je suis, et pour toujours. »

C'était tout. Mais il entrevit, il sentit pour la première fois que son iniquité était retombée sur la tête de son unique enfant, qu'il avait été châtié dans la chair de sa chair, et qu'il était la cause de sa perte, car elle était morte de son déshonneur...

XXVIII.

Deux années se sont écoulées. Reuben Haags a liquidé ses affaires, et sa belle-sœur attend près de lui (loin de son cher béguinage) qu'il soit réuni à la jeune fille qui les a précédés.

Il n'est pas tombé à genoux, jeté par un coup de foudre, en lisant le testament de sa fille. Cependant une leçon mystérieuse s'est dégagée pour lui lentement, sans relâche, de la tombe de Lia... D'abord, il crut succomber sous le poids de ses remords, soit qu'il collât ses lèvres sur la pierre glacée qui le séparait de restes adorés, soit qu'il contemplât le portrait dont le regard, déjà alangui, semblait lui adresser à la fois un doux reproche et une prière. Puis il ouvrit le livre mystérieux dans lequel Lia apprit à mourir... Il sentait ses forces s'user... Ne fallait-il pas suivre la route qu'elle avait suivie?

Le jour où, vaincu par la voix d'outre-tombe, il fit appel à ses créanciers d'autrefois, — le jour où, las et effrayé de ses richesses impuissantes, il demanda à Lidwine de lui montrer les voies de la charité, ce jour-là, le livre divin de sa fille s'éclaira pour lui d'une lumière soudaine, et, enfin vaincu, ce sceptique tomba à genoux devant le Crucifié du Golgotha...

Ce jour-là aussi, Reuben Haags comprit qu'on peut se résigner à toutes les douleurs avec l'espoir d'une éternelle réunion...

Ce bienheureux moment est proche. L'heure viendra bientôt où Lidwine, ayant mené le deuil de tous les siens, retournera, en pleurs, dans son tranquille béguinage. En attendant, les étrangers qui séjournent à Pau connaissent tous un homme usé avant l'âge, qui se traîne de l'église au cimetière, qui tient toujours l'Évangile entre ses mains tremblantes, et dont les richesses appartiennent à tous les malheureux.

Valérie a longtemps pleuré son amie et ne l'oublie pas au sein de son bonheur. Sa fille aînée s'appelle Marie-Lia, et le vœu de la jeune mère est que son âme reflète quelque chose de l'âme d'élite qu'elle a aimée.

Et Maxime? Cédera-t-il un jour aux prières de Mme de Cormeilles, et goûtera-t-il les joies d'un foyer? Peut-être, car la vie est longue, et la jeunesse ne connaît guère les douleurs inconsolables. Sa mère pense quelquefois cependant que dans son âme apaisée un amour plus élevé commence à régner en maître... Que Dieu l'appelle un jour à l'autel, ou qu'il suive une voie moins haute, il a commencé d'être et il sera un homme utile : le spectacle d'une grande âme n'est jamais impuissant, et la mort des justes est aussi féconde que leur vie.

FIN.

